

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

AP21

E3

Reserve

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

REVUE ÉTRANGÈRE

DE

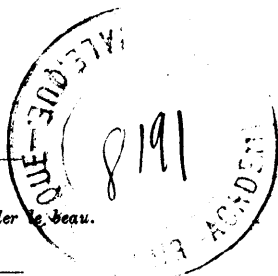
SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT

Réaliser le bien et contempler le beau.



VOL. V

MONTREAL

IMPRIMÉ PAR M. LONGMOORE & CIE., GRANDE RUE ST. JACQUES

1867

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

REMARQUE.

En commençant notre 5e volume qui s'ouvre avec la présente livraison, nous croyons que ce n'est que justice nous rendre aussi bien qu'à nos abonnés que de mettre sous les yeux du public quelques extraits des nombreuses lettres d'adhésion et d'approbation que nous avons reçues depuis que nous avons entrepris la publication de l'ÉCHO DE LA FRANCE. A part des lettres trop gracieuses de trois membres distingués de l'Épiscopat, nous en avons prises au hasard dans le grand nombre que nous avons dans nos cartons, ayant soin seulement d'en choisir quelques-unes venant de personnes établies dans différentes situations de la vie. On sera à même de juger par là que, si jusqu'ici nous n'avons pas eu tout le succès que nous avons droit d'attendre, par compensation nous avons eu de zélés partisans à notre cause et quelques admirateurs de notre œuvre.

Peut-être même la publication de ces lettres aura-t-elle l'effet de stimuler les tièdes, en les convainquant qu'ils peuvent concourir à une bonne et belle œuvre, tout en retirant pour eux-mêmes un bienfait intellectuel et moral certainement beaucoup plus grand que la modique souscription de l'ÉCHO DE LA FRANCE.

Nous profiterons de la présente circonstance pour offrir nos sincères remerciements à toutes les personnes qui nous ont voulu du bien et principalement à NN. SS. les Evêques qui ont donné une approbation si explicite à notre ouvrage.

Et nous ajouterons que notre plus vive gratitude est acquise à l'avance à toutes les personnes amies de notre publication et dont la bienveillance trop grande cherche à faire des prosélytes à notre cause.

LETTRES ET EXTRAITS.

MONTRÉAL, le 18 mai 1867.

CHER MONSIEUR, — J'ai reçu dans son temps, votre lettre avec les trois beaux volumes de l'*Echo de la France* que vous avez bien voulu m'adresser et je dois aujourd'hui vous réitérer mes sincères remerciements que vous fit alors de ma part mon secrétaire parce que je me trouvais indisposé. Je suis heureux de pouvoir vous témoigner par la présente que je considère votre publication comme une œuvre très-utile et vraiment digne de l'approbation et de l'encouragement du clergé, des communautés et de tous les bons catholiques. Car je crois qu'elle atteint son but qui est de contribuer efficacement à l'avancement intellectuel et moral de nos compatriotes. Il en doit être ainsi parce qu'elle est essentiellement dirigée sous des inspirations catholiques, étant le véritable *Echo de la France* religieuse et littéraire. Je vous souhaite donc le plein succès auquel vous donnent droit les nombreux et généreux sacrifices que vous faites pour suivre une entreprise qui doit être si glorieuse à notre nouvelle France, et si avantageux à notre jeunesse dans les nobles efforts qu'elle fait pour ne pas rester en arrière de celle de l'ancienne France. Veuillez croire que je demeure bien sincèrement, monsieur, votre très humble et dévoué serviteur,

† IG. Ev. de Montréal.

SANDWICH, C. W., 12 janvier 1867.

MON CHER MONSIEUR.—Veuillez bien agréer mes remerciements pour les trois beaux volumes de *L'Echo* que vous avez eu la bonté de me faire parvenir. Selon mon loisir, j'ai lu les principaux articles qu'ils renferment, et je ne puis que vous féliciter de l'heureuse idée que vous avez eue d'entreprendre cette utile publication. Espérant qu'un succès toujours croissant sera une partie de la récompense de vos efforts, je demeure avec respect et dévouement, votre très obéissant serviteur in X to, † ADOLPHE, ancien Evêque de Sandwich.

ST. HYACINTHE, 18 janvier 1867.

CHER MONSIEUR,—J'ai reçu les trois premiers volumes de *L'Echo de la France*, que vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer en cadeau. En vous remerciant bien sincèrement, j'ai beaucoup de bonheur à vous rendre le témoignage que votre publication est dirigée dans un esprit tout catholique, et par suite très-moral. *L'Echo de la France* ne peut donc que rendre un utile service à nos compatriotes. Le mérite de l'œuvre vous appartient, et vous avez sujet d'en être fier..... Agréez, cher monsieur, l'assurance de la considération distinguée avec lequel je suis votre tout dévoué serviteur,

† JOSEPH, ancien Evêque de St. Hyacinthe.

CONGRÉGATION DE N. D., 24 mai 1866.

MONSIEUR,—On vient de me remettre le magnifique volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je suis très sensible à cette bienveillante attention de votre part, et je vous prie d'agréer mes remerciements bien sincères et les souhaits que je forme pour l'heureux succès de l'œuvre intéressante que vous avez entreprise..... Je suis avec une considération très distinguée, Monsieur, votre très humble servante,

SR. STE. URSULÉ, Sup. Gén.

ST. MARTIN, OHIO, 27 mars 1867.

CHER MONSIEUR,—Vous trouverez sous ce pli sept piastres en *greenbacks* vous priant de m'envoyer votre *Echo de la France*. Votre journal m'a été fort recommandé par notre bon archevêque de Cincinnati. Je suis l'Aumonier du Couvent des Dames Ursulines de St. Martin qui ont un très beau pensionnat. Si je peux vous obtenir d'autres souscripteurs, je le ferai de bon cœur.....

Votre tout dévoué,

WM. CHEYMOL.

17 juin 1866.

MON CHER MONSIEUR,.... Je voudrais sincèrement vous aider à poursuivre l'œuvre si intéressante et si moralisatrice que vous avez entreprise, mais, hélas, que nos moyens sont faibles. Recevez, Monsieur, avec l'expression de ce regret, l'assurance de ma parfaite estime.

FRÈRE LIGUORI, Visiteur général.

NOTRE-DAME, INDIANA, march 8th 1867.

DEAR SIR,.... I do hope you may succeed as you deserve, in your worthy enterprise; I have but lately returned to America, and I think it a shame that Catholics do not, in this country, give a more zealous support to Catholic publications. We will do all in our power to bring your Review to the favorable notice of that portion of our readers that understands, and can appreciate the French. I acknowledge the receipt of the last volume of your admirable paper, for which receive my thanks. Again wishing you continued success, I am, dear sir, your obedient servant, N. H. GILLESPIE, C. S. C

BELLE-RIVIERE, C.W., 3 décembre 1866.

MONSIEUR, ... Je suis bien peiné que je ne puisse recevoir *L'Echo* régulièrement, c'est mon plus grand ami dans ce pays... Pour moi, il n'y a pas de plus grand bonheur sur ce Nouveau-Continent, que de lire *L'Echo de la France*. Je voudrais avoir le talent d'apprécier des écrits si élevés que ceux qui ont déjà paru dans *L'Echo*. Avec *L'Echo*, cet ami si savant, je perfectionne ma triste littérature d'inst tuteur de village. Depuis que je lis *L'Echo*, je ne puis lire l'anglais sans répugnance. Agréez, mon cher Monsieur, mes salutations les plus respectueuses,

H. BEUGLET, Instituteur.

PAPINEAUVILLE, 26 décembre 1865.

MONSIEUR,—J'ai reçu votre 1er numéro de *L'Echo de la France* avec beaucoup de satisfaction, et je dois vous dire que je suis un de ceux qui souscrirai avec le plus grand plaisir à cet ouvrage, que je considère devoir être à l'avenir,

de la plus haute importance pour la société en général de notre jeune pays qui a besoin, plus que jamais, qu'on y répande une bonne et saine éducation. J'approuve hautement votre initiative à la publication de cet ouvrage qui me paraît devoir venir brillant dans l'avenir.... Votre dévoué serviteur,

A. FILIATRAULT, avocat.

St. NARCISSE, le 1er janvier 1866.

MONSIEUR,—Je me crois obligé de souscrire à votre papier, intitulé: *l'Echo de la France*. Les tems sont durs, mais je pense que l'on doit faire des sacrifices pour un bon papier et un papier qui s'élève, d'après ce que j'en vois, contre les mauvais journaux et les mauvais principes du jour, qui ne trouvent malheureusement que trop d'écho, même dans nos campagnes. Je suis bien décidé d'en faire un livre de lecture dans notre société d'agriculture. J'y souscris avec d'autant plus de plaisir que je vis tout dernièrement sur un papier, que Montréal avançait en toutes sortes de manières dans le progrès.... J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre tout dévoué serviteur, j'allais dire ami,

L. O. DESILETS, Ptre. Curé.

HOUSTON, TEXAS, 10 mars 1867.

MON CHER MONSIEUR,—Je m'empresse de vous envoyer un abonnement pour la Revue nouvelle publiée sous votre direction, et je ferai tout ce qui est en moi pour propager cette œuvre naissante parmi mes confrères ici, au Texas, qui sont presque tous Français. Je souhaite du fond de mon cœur que votre œuvre prospère pour le bien de notre sainte religion.... En attendant, je vous salue cordialement.

CH. GREYENBUHL, Prêtre.

St. URBAIN, 15 décembre 1865.

MON CHER MONSIEUR,—Vous pouvez m'envoyer *l'Echo de la France*. Par lui, nous serons mis en rapport avec toutes les grandes questions qui agitent le monde. La France en est toujours la tête, et c'est toujours par elle que se font les grandes choses, soit en bien, soit en mal. Puisse-t-elle faire toujours le bien.... Adieu. Votre vieux serviteur,

A. J. MARTINEAU, Ptre.

St. ANDRÉ D'ARGENTEUIL, 4 décembre 1865.

MONSIEUR,—J'ai lu et relu avec plaisir, le prospectus de *l'Echo de la France*. Cette revue étrangère produira, j'ose l'espérer, tout le fruit qu'en attend M. l'Éditeur. Une feuille de ce genre, à la fois si utile et si intéressante, ne peut manquer de rencontrer l'approbation du clergé puisqu'elle est appelée à faire tant de bien. Veuillez donc, Monsieur, m'inscrire au nombre de vos abonnés, et recevoir mes vœux les plus ardents pour la réussite de votre noble entreprise. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur

S. RIVET, Ptre.

NAZARETH ACADEMY, KENTUCKY, 31 mars 1867.

MONSIEUR,—Ci-inclus, vous trouverez le prix de notre abonnement à votre revue qui nous semble répondre à la haute opinion que nous en avions conçue d'avance. Quoique nous n'ayons pas encore eu le loisir de lire les quatre numéros qui sont entre nos mains, la devise que nous lisons sur la première feuille, "Ora et labora" suffit pour nous dire que ce n'est point là une de ces revues, imbues du malheureux esprit de notre siècle, qui s'occupe de tout excepté des sujets solides qui sont seuls dignes de l'attention d'une personne dont les idées sont sanctifiées par la soumission à l'Être suprême qui seul peut bénir nos labeurs, et qui les bénira assurément, quand nous l'aurons invoqué.

Nous espérons que *l'Echo de la France* ne nous fournira pas les volumes les moins intéressants de la partie française de notre bibliothèque.

Veuillez, Monsieur, être assez bon pour nous envoyer les trois volumes qui ont paru l'année dernière, et nous en faire savoir le prix, que je ne vois point dans votre annonce. Recevez, Monsieur, la nouvelle assurance de ma considération distinguée.

MARIE, Sœur de Charité.

NEW-YORK, Sept. 27th, 1866.

DEAR SIR,... Your selections are excellent, and I hope you are meeting with eminent success. I wish I could do more for you. Yours truly,

L. KEHOE.

MONTRÉAL, 25 juillet 1866.

MONSIEUR ET CONFRÈRE,—Je continuerais avec plaisir mon abonnement à *l'Echo de la France*, mais comme je vous l'ai dit "une absence assez probable et qui sera assez prolongée" me force de discontinuer.

Veillez toujours, agréer mes meilleurs remerciements pour les heures agréables que m'a procurées votre intéressante et utile compilation. Je demeure votre très humble et tout dévoué,

J. O. TURGEON, Avocat.

MILWAUKEE, Jan. 8th, 1866.

DEAR SIR,—I have received several numbers of *l'Écho de la France*, which you have been pleased to send me. I am pleased with your undertaking and I hope you will succeed in circulating it widely. If I consulted my personal feelings, and my high esteem for you I would not hesitate in subscribing to it, but I am bound by rule,—and I am limited to a certain number—which is already supplied. With my best wishes for your success, believe me to be your devoted friend,

S. P. LALUMIÈRE, S. J.

CARNEY HOSPITAL, South Boston, 26 sept. 1866.

MONSIEUR, . . . Comment chaque français et surtout chaque prêtre entendant le français ne prend pas votre *Écho*, je ne le conçois pas.—On dépense 4 dollars en cigares, en futilités, au lieu de se procurer un si excellent recueil!

Votre très humble serviteur,

S. BUTEUX, Ptre.

HAMILTON, March 12th, 1866.

DEAR SIR,—Will you please place my name on your subscription list for *l'Écho de la France* for one year. I trust your valuable review will prove successful, and I shall be glad to see you extend its circulation here and other parts of Upper Canada. . . . Yours truly,

S. E. GREGORY.

MONTRÉAL, 31 juillet 1866.

MONSIEUR,—L'Union St. Joseph de Montréal m'a chargé de vous transmettre la présente, accusant avec la plus profonde gratitude réception de votre intéressant premier volume de *l'Écho de la France*, dont elle va enrichir sa bibliothèque, et pour lequel elle conservera à jamais l'estime et le souvenir dû à son auteur. Veillez me croire, monsieur, votre dévoué serviteur.

P. LECLERC, Sec.

MILWAUKEE, Wis., February 20, 1866.

. . . I was highly gratified at the announcement of your enterprise, though not sufficiently familiar with the language to derive much personal benefit. I have long been convinced that there is much valuable continental literature which is like a sealed book to English and American readers, especially to those unacquainted with the original language. I apprehend the great danger in this country, among educated young Catholics, lies in the meagre provision for their intellectual wants.

Very respectfully and faithfully yours,

E. C. ARNOLD.

St. CHARLES, Missouri, March 18, 1867.

DEAR SIR, . . . I enclose nine dollars American currency, for which you will please send us all the numbers from the commencement. We like the number received very well. I hope that your work will prosper. We need good Catholic literature to destroy the influence of our many bad presses.

I remain, dear Sir, yours devotedly,

JNO. ROES, S. J.

HOTEL-DIEU, 17 juillet 1866.

MONSIEUR, . . . Je souhaite à votre revue tout le succès possible, dans la persuasion qu'elle ne peut servir qu'à la propagation des bons principes et de la saine littérature. J'ai l'honneur d'être, M. l'Éditeur, votre très humble et obéissant serviteur,

A. NERCAM, Ptre.

COLLÈGE JOLIETTE, 20 Avril, 1866.

MONSIEUR, . . . Votre excellente publication est appelée à faire un grand bien dans les esprits; car vous publiez les œuvres du génie et les œuvres du génie partout où elles paraissent ont une influence salutaire, féconde sur la direction des intelligences. Le but que vous vous êtes proposé, Monsieur, est noble, loyal, digne d'une intelligence élevée. Nous avons l'intime conviction que tous vos généreux efforts pour répandre le goût de la saine littérature en Canada, seront couronnés d'un plein succès. Agréez, Monsieur, l'expression de mon profond respect,

A. LAFERRIÈRE, Ecol.

Nous nous proposons d'abord de ne donner qu'une dizaine de lettres ou extraits, mais en faisant l'examen de la liasse que nous avons devant nous, nous les avons trouvées si gracieuses et si aimables que nous n'avons pu résister au plaisir d'en doubler le nombre. Et encore n'est-ce qu'à regret que nous nous sommes arrêtés là.

FIOR D'ALIZA.

CHAPITRE PREMIER.

Après ces grandes fièvres de l'âme qui l'exaltent jusqu'au ciel et qui la précipitent tour à tour jusque dans l'abattement du désespoir, on reste quelque temps dans une sorte d'immobilité insensible, comme un homme tombé d'un haut lieu à terre, qui ne sent plus battre ses tempes, et qui ne donne plus aucun signe de vie.

Telle était ma situation morale après tant de vicissitudes de cœur, et après la perte, par la mort ou autrement, de tant de personnes adorées. On éprouve alors comme une convalescence de l'âme, qui n'est ni le trouble de l'adolescence, ni la paix de l'âge mur, ni la pleine santé, ni la maladie; état mixte, et, pour ainsi dire, neutre et passif, pendant lequel les blessures de l'âme se cicatrisent pour nous laisser vivre de nouveau, malgré tout le sang que nous avons perdu. Cet état, sans ivresse, n'est cependant pas sans douceur; c'est le recueillement du soir dans le demi-jour d'une triste enceinte; c'est la mélancolie qui n'espère plus, mais qui n'aura plus à désespérer; c'est ce qu'on appelle la résignation précoce, où les pensées religieuses surgissent en nous après les tempêtes, comme ces rayons calmants de l'astre nocturne qui se glissent entre deux nuages sur les dernières ondulations de l'Océan qui se tait.

Les démarches obligées de madame la marquise de Saint-Aulaire et de madame la duchesse de Broglie, mes deux principales protectrices auprès du ministre des affaires étrangères, qui était alors M. Pasquier, de centenaire mémoire, venaient d'emporter ma nomination au poste de troisième secrétaire de l'ambassade de Naples; je m'occupais de mon prochain départ, et pendant ces jours d'adieux à mes amitiés déjà nombreuses à Paris, M. Gosselin, libraire et imprimeur déjà célèbre, se pressait d'imprimer et de donner au public mes premiers essais de poésie, intitulés : *Méditations poétiques et religieuses*.

C'était un mince petit volume d'une magnifique impression, édité à cinq ou six cents exemplaires, et qui paraissait plus fait pour être offert par un auteur timide à un petit nombre d'amis d'élite et de femmes de goût, qu'à être lancé à grand nombre dans le rapide courant de la publicité anonyme; je n'avais pas même permis à M. de Genoude et au duc de Rohan, mes amis, qui s'en occupaient à mon défaut, d'y mettre mon nom. "Si cela réussit, leur disais-je, on saura bien le découvrir, et si cela échoue, l'insaisissable anonyme ne donnera qu'une ombre sans corps à saisir à la critique."

Le volume ne fut mis en vente que la veille de mon départ de Paris. La seule nouvelle que j'eus de mon sort, dans la matinée de mon départ, fut un mot de M. Gosselin m'annonçant que le public d'élite se portait en foule à sa librairie pour retenir les exemplaires, et un billet de l'oracle, le prince de Talleyrand, à mon amie, la sœur du fameux prince Poniatowski, billet qu'elle m'envoyait à huit heures du matin, et dans lequel le grand diplomate lui disait qu'il avait passé la nuit à me lire, et que l'âme avait enfin son poète. Je n'aspirais pas au génie, l'âme me suffisait ; tous mes pauvres vers n'étaient que des soupirs.

Je partis sur ce bon augure et je m'arrêtai seulement quelques jours, dans ma famille, à Mâcon, où m'attendait un nouveau bonheur, préparé et négocié par ma mère en mon absence.

J'avais eu l'occasion, l'année précédente, de rencontrer à Chambéry une jeune personne anglaise, d'un extérieur gracieux, d'une imagination poétique, d'une naissance distinguée, alliée aux plus illustres familles de son pays. Son père, colonel d'un des régiments de milice levés par M. Pitt pendant les inquiétudes patriotiques du camp de Boulogne, était mort récemment ; sa mère, qui n'avait d'autre enfant que cette fille, lui avait donné une instruction grave et des talents de peinture et de musique qui dépassaient la portée de l'amateur. Sa fortune lui permettait de compléter, par des voyages sur le continent et par la pratique des langues étrangères, cette éducation soignée d'une fille unique. Elle l'avait liée, dès sa plus tendre enfance, en Angleterre, avec une famille émigrée de Savoie, celle du marquis de La Pierre, gentilhomme de haute distinction, retiré à Londres depuis l'expulsion du roi de Sardaigne.

Le marquis de La Pierre était mort en exil ; il avait laissé en mourant une nombreuse et belle famille, composée de : la marquise de La Pierre, sa veuve, et de quatre filles d'une beauté remarquable et d'un caractère accompli ; l'une a épousé le marquis de Grimaldi, aide de camp du roi Charles-Albert ; trois autres vivent à Turin dans la pratique de toutes les vertus pieuses. Après le renversement de 1815, le marquis de La Pierre fit des démarches auprès du roi de Sardaigne afin d'obtenir des indemnités pour ses biens confisqués pendant la Révolution. Les négociations ne furent terminées qu'après sa mort, mais en 1819 sa veuve revint à Chambéry avec sa belle famille, chercher quelques débris de son antique opulence. Mademoiselle B..., que je devais épouser, presque inséparable de ses amies, profita de cette circonstance pour venir, avec sa mère, rejoindre la marquise de La Pierre et visiter le continent. Elle se fixa avec sa mère, à Chambéry, dans la maison de ses amies, comme une cinquième fille de cette charmante famille.

Cette famille, respectée et recherchée de tous les étrangers de la

ville et de la campagne, devint le centre d'une société de tout âge, composée de ce qu'il y avait de plus respectable, de plus brillant et de plus aimable dans le pays. C'est ainsi que j'avais connu celle qui devait être ma femme. Mademoiselle B... aimait passionnément la poésie, et mes vers encore inédits, mais récités dans la maison de la marquise de La Pierre par des amis de mon âge, l'avaient prévenue en ma faveur avant même de me connaître de vue : j'avais été accueilli avec cet enthousiasme que le mystère et le demi-jour ajoutent au talent.

Libres l'un et l'autre, rien ne nous empêchait de songer à nous unir, si nos deux familles consentaient à notre union. La religion différente était le seul obstacle aux yeux de ma famille, d'une orthodoxie sévère, et aussi aux yeux de la mère de mademoiselle B... Quant à elle, cette diversité du culte natal n'était pas un empêchement ; car, élevée dans l'intimité journalière de quatre personnes zélées catholiques, elle n'avait pas tardé à subir elle-même l'influence secrète du catholicisme du coin du feu, et elle était résolue à adopter la religion de ses amies aussitôt qu'elle pourrait le faire sans affliger sa mère. Les personnes pieuses du pays, confidentes de son penchant pour moi, faisaient des vœux charitables pour que l'amour achevât la conversion de l'esprit. Je me rappelle même, non sans sourire, une circonstance étrange, qui montre à quel point le zèle religieux exalte le prosélytisme du cœur.

La marquise de La Pierre, son amie, et ses filles étaient venues s'établir pour quelques semaines aux bains d'Aix, en Savoie. J'y étais moi-même et je logeais dans une maison peu éloignée de celle que ces dames habitaient. J'y venais, presque tous les jours, passer la soirée comme en famille. L'hôte de la marquise était un excellent et pieux vieillard, nommé M. Perret, qui, pour accroître son modique revenu et pour gagner, l'été, le pain de l'hiver, louait, pendant la belle saison, quelques chambres garnies et tenait à bon marché une pension gouvernée par ses deux sœurs. Ce vieillard simple et respectable, dont la vie ascétique avait écrit la macération sur sa pâle figure, passait sa vie en solitude et en prières dans une chambre haute de sa maison. Il y vivait entièrement étranger aux tracas d'une maison publique, comme un ermite dans sa cellule, au milieu du bruit qui ne l'atteint pas. C'était un véritable saint qui, par modestie, s'était refusé la prêtrise, et qui passait sa vie recueillie entre la contemplation et l'étude des merveilles de Dieu dans sa création. Le saint était botaniste. On le voyait tous les matins, après avoir entendu la messe, gravir seul, sans chapeau, des portefeuilles sous le bras, des filets à prendre des insectes à la main, les pentes escarpées des ruelles d'Aix, qui mènent aux plus hauts plateaux des montagnes, tout en murmurant à demi-voix les versets de son bréviaire.

Le soir, il en redescendait plus ou moins chargé de plantes ou de pauvres papillons épinglés, dont il grossissait sa collection. La seule distraction qu'il se permit après souper, le chapelet et la prière du soir, était un air de flûte, joué au bord de sa fenêtre donnant sur les prés de Tresserves. Il avait conservé ce goût de musique et cet instrument du temps de sa jeunesse où il avait été fifre dans un régiment du roi de Sardaigne.

Il avait beaucoup d'amitié pour moi, parce que j'aimais à aller, à mes heures perdues, visiter son herbier et entendre les explications scientifiques et providentielles sur la vertu des plantes et sur les mœurs des insectes, toutes attestant, suivant lui, la grandeur et les desseins de la Providence.

Les chuchotements de la maison lui avaient fait connaître la secrète intelligence qui existait entre la jeune Anglaise et moi, les obstacles que sa mère mettait par religion à ce penchant de sa fille, et les difficultés qu'elle apportait à nos entretiens. Il croyait de son devoir de les favoriser de toute sa complicité, pensant ainsi contribuer au salut d'une âme qui serait perdue, si le mariage ne la sauvait pas. Il me proposa d'être ma sentinelle dans la maison de ses sœurs, et de m'avertir, en jouant de la flûte, chaque fois que la mère vigilante sortirait sans sa fille pour la promenade. Ma fenêtre, dans une chambre de faubourg hors de la ville, était assez rapprochée pour que les sons aigus de l'instrument fussent saisissables à mon oreille et pour que je fisse cadrer mes visites avec l'absence de celle qui fut, plus tard, ma belle-mère. C'est ainsi que le saint homme servait en conscience un amour naissant, en croyant servir le ciel; c'est la première fois sans doute que la piété la plus sincère sonnait à des profanes l'heure des rencontres.

Je revins à Paris après la saison des bains; il était convenu que nous profiterions, l'un et l'autre, de toutes les circonstances favorables pour amener, elle sa mère et moi ma famille, à consentir à un mariage que nous désirions tous les deux très-vivement. Ma mère, comme à l'ordinaire, était ma complice.

Ma nomination à Naples, les espérances que cette carrière ouverte donnait à mon père, mon séjour de quelques semaines à Mâcon, mes instances auprès de mes oncles et de mes tantes amenèrent à bien les négociations; je partis avec l'autorisation de tout le monde et avec des assurances d'héritages, après la mort de grands parents, qui rendaient ma fortune au moins égale à celle de ma femme. Ces démarches auprès de sa mère, et l'influence de ses amies, mesdemoiselles de La Pierre, avaient triomphé de son côté de tous les obstacles. J'en étais informé par sa correspondance, et, en arrivant à Chambéry, je n'eus qu'à recueillir le fruit d'un an de patience et à emmener avec moi la

femme accomplie que l'attachement le plus fidèle et le plus dévoué me destinait pour compagne de mes jours bons et mauvais. Nous fûmes mariés dans la chapelle du château royal de Chambéry, chez le marquis d'Andezène, qui gouvernait alors la Savoie. L'illustre comte de *Ministre*, mon allié par le mariage de la plus charmante de mes sœurs, madame Césarine, comtesse de Vignet, avec un neveu du comte de Maistre, me servit de parrain, chargé des pouvoirs de mon père.

Nous partîmes pour Turin, où je m'arrêtai quelques jours pour y voir le premier secrétaire d'ambassade, le comte de Virieu, mon ami le plus intime et presque un frère. Le duc d'Alberg, ami du prince de Talleyrand, y était alors ambassadeur. Il nous accueillit à *Rivolta*, belle maison de plaisance qu'il habitait pendant l'été.

Rien ne semblait annoncer, à Turin, la fermentation sourde d'une révolution prochaine qui couvait sous les sociétés secrètes et dans les conjurations ambitieuses des amis du prince de Carignan, depuis le roi Charles-Albert.

Indépendamment du comte de Virieu, du marquis de Barral, du marquis Alfieri et de son fils, avec lequel j'avais été élevé, je connaissais d'enfance presque toutes les illustres familles du Piémont : les Sambuy, les Ghilini, les Costa, pour avoir reçu avec eux une éducation commune chez les jésuites de Belley, dans ce collège soutenu par eux. Je quittai Turin comblé de leur accueil et je m'arrêtai peu à Florence.

En arrivant à Rome, où je comptais m'arrêter moins de temps encore, j'appris la révolution qui venait d'éclater inopinément à Naples. et qui me força de suspendre mon voyage ; la route de Rome à Naples était interceptée, on ne passait plus. J'attendis qu'elle fut matériellement rouverte, et, ne voulant pas exposer ma femme et ma belle-mère aux dangers inconnus d'une route couverte de soldats débandés et d'une capitale en révolution qu'on nous dépaignait comme sanglante ; d'un autre côté, désirant me trouver à mon poste dans une circonstance éminemment intéressante pour la France et pour la maison de Bourbon, je partis seul pour Naples, au risque de ne pas arriver.

J'eus, en effet, beaucoup de peine à franchir la frontière du royaume. Après Terracine, le chemin était couvert de postes de soldats volontaires qui ne recevaient d'ordre que de leur caprice, et qui, voyant en moi un agent diplomatique français, se figuraient que j'apportais à la révolution l'appui de la France contre la Sainte-Alliance, et m'accueillaient de leurs acclamations. Grâce à cette erreur populaire, j'arrivai à Naples sans obstacle, la nuit du jour où les Calabrais, l'armée insurrectionnelle et le général Pepe, qui avait pris le rôle de Lafayette napolitain dans le pays et dans l'armée, entraient dans cette capitale. Je fus témoin, le soir, de cette entrée séditeuse et triomphante de

la révolution dans Naples. C'était beau, enivrant et menaçant comme une révolution à sa première heure.

Le vieux roi Ferdinand, pilote expérimenté et railleur, avait pris le parti d'abdiquer et de remettre le gouvernement à son fils, le prince héréditaire, plus propre que lui à se compromettre, soit avec les révolutionnaires, soit contre les puissances étrangères. Ce prince, encore jeune, mais habile et déjà expérimenté des révolutions, passait pour constitutionnel et pouvait, grâce à cette opinion, peut-être fausse, exercer un certain ascendant sur l'armée insurgée au nom d'une constitution, et sur le peuple encore royaliste. Il passa en revue l'armée et la bande des carbonari calabrais, que le général Pepe lui présentait sous les armes, soit comme soutiens du trône transformé, soit comme expression de sa cour.

Le moment était délicat et décisif pour la diplomatie de la France. La question allait se poser entre le système constitutionnel et le régime absolu dans les Etats d'Italie dépendant de l'influence de la maison de Bourbon. Au premier regard, il paraissait évident que l'intérêt de la France serait de se poser en médiatrice entre les rois et les peuples, et d'empêcher les puissances étrangères d'intervenir, comme une haute police armée, à Naples, et bientôt à Turin, pour faire reculer le régime des institutions libres. La France elle-même ayant adopté le régime constitutionnel, il était peu logique à elle de combattre chez les autres ce qu'elle protégeait chez elle-même. Nous devons donc incliner modérément à la cause constitutionnelle à Naples, surtout si cette cause, sincèrement acceptée par le roi et patronnée par l'armée, se préservait des anarchies, des violences, où même des excès qui déshonorent les révolutions au commencement.

D'un autre côté, cette révolution, ou plutôt cette explosion inattendue de l'armée, travaillée par la société secrète des carbonari, était un fait d'indiscipline militaire bien plutôt que d'opinion nationale. Calquée sur l'insurrection armée de Cadix et de Riego, en Espagne, elle était un encouragement à toutes les turbulences des ambitieux de régiment; enfin, si la Sainte-Alliance, cette mutualité des rois, prenait dans un congrès fait et cause pour le roi de Naples, il était bien embarrassant à nous, gouvernement restauré par la vertu et dans l'intérêt de cette ligue de monarchies, de nous déclarer contre elle les soutiens d'une insurrection de troupes et de conspirateurs qui couvrait peut-être jusque sous notre propre trône, à Paris. Le bon sens d'un côté, la reconnaissance de l'autre, nous commandaient une extrême circonspection dans ces circonstances.

Entretiens de LAMARTINE.

CONTES POPULAIRES.

M. Desbarats, l'éditeur intelligent de nos principales œuvres nationales, a bien voulu nous envoyer un exemplaire des "Contes Populaires par Paul Stevens." Nous le remercions de sa politesse et nous sommes heureux de dire que ce livre nous a beaucoup intéressé. M. Stevens est un conteur charmant dont la phrase concise et le style varié et agréable se prêtent fort bien à l'apologue. Ses descriptions des mœurs canadiennes, son esprit d'observation et sa mise en scène savent non-seulement enchaîner le lecteur mais encore donnent à son ouvrage un cachet tout national dont nous devons lui savoir gré. Ces peintures du bon vieux temps nous plaisent infiniment par leur simplicité.

M. Stevens a une autre très belle qualité, c'est qu'il est d'une grande moralité et donne toujours à ses contes un côté pratique qui semble découler tout seul. Quand il en vient à ses conclusions on ne peut s'empêcher de dire: "Mais c'est bien vrai, il a raison." L'écrivain comme l'orateur qui sait ainsi amener son lecteur à penser comme lui possède la véritable éloquence qui, comme dit Platon, est l'art de manier les esprits.

L'apologue, a dit aussi quelque part Lafontaine :

"L'apologue est un don qui vient des immortels ;

"Ou si c'est un présent des hommes

"Quiconque nous l'a fait mérite des autels."

Nous devons toutefois faire remarquer à M. Stevens que quelques-uns de ses contes sont entachés d'une trop grande trivialité. "Il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule," et pour être justes dans notre appréciation, nous devons dire que quelques pièces comme celle entr'autres intitulée: "Crinoline," frise le grotesque sans avoir même le mérite de prêter à rire.

A part ces quelques rares exceptions qui, à notre humble avis, déparent ce beau livre, nous disons encore que M. Stevens est un charmant conteur. Et pour faire oublier à nos lecteurs cette petite critique dont nous avons déjà regret, mais dont M. Stevens pourra faire son profit, nous reproduisons ici un de ces contes qui les aidera à juger de la manière heureuse dont M. Stevens sait s'en tirer. Il est intitulé :

LE PÈRE MATHURIN.

La reconnaissance est aussi rare que
l'ingratitude est commune. ***

Rien de plus commun que le nom,
Rien de plus rare que la chose.

LAFONTAINE.

Il y avait une fois un bon vieillard qu'on appelait le père Mathurin. Ce père Mathurin était habitant et ne demeurait pas bien loin d'ici. Il avait deux gendres, habitants tous deux, et ces deux gendres avec

leurs femmes composaient toute sa famille, car il était veuf depuis nombre d'années, et il ne s'était jamais remarié.

Je ne vous ai pas encore dit, chers lecteurs, que le père Mathurin était plus qu'à l'aise, il était riche, et de plus passablement vieux.

Comme il s'ennuyait seul dans sa grande maison de pierre sur le bord de l'eau, il lui passa un jour par l'esprit l'idée de *se donner* à ses deux gendres qu'il aimait beaucoup, espérant bien achever tranquillement sa vie au milieu d'eux.

Il se donna donc, par devant notaire public, et le contrat une fois signé, dont copie fut faite en triple expédition, le père Mathurin, les deux gendres et les deux femmes, ne formèrent plus qu'un seul et même ménage.

Tout alla admirablement bien pendant les six premiers mois, et le père Mathurin disait à qui voulait l'entendre, qu'il était une grosse bête de n'avoir pas songé à se donner dix ans plus tôt.

Le septième mois,—on était alors en automne,—un nuage vint à passer sur ce beau ciel bleu.

Il faut savoir que le père Mathurin, comme tous les vieillards qui sont riches, avait beaucoup d'amis et qu'il aimait à causer.

Or donc bon nombre de vieux se rendaient chez lui. On fumait, on jasant, le père Mathurin prenait son petit coup, et comme il n'était pas seul, tous en prenaient. De temps à autre il retenait quelques vieillards à souper, et alors on passait la veillée à jouer au major ou au dix.

Ces innocentes réunions furent les premiers boulets tirés sur la bonne harmonie qui régnait dans la famille.

Les gendres, trouvèrent que ces veillées causaient de grosses dépenses, que c'était un gaspillage, que si ça continuait, on finirait par se mettre dans le chemin; de leur côté, les femmes crièrent bien haut qu'il n'y avait plus moyen de tenir la maison nette, que cette bande de vieux tousseurs venaient mettre les "catalognes" hors de service avec leurs crachats et la crotte de leurs souliers de bœuf; bref, des deux côtés les récriminations pleuvaient.

Le père Mathurin fit semblant de ne pas les entendre, et les visites et les veillées n'en continuèrent pas moins; mais à mesure que l'hiver avançait, la bonne intelligence était en baisse.

Pendant l'hiver se passa tout doucement, sans éclat. On se contentait de murmurer tout bas; une circonstance frivole en apparence vint rompre la glace.

* * *

Les travaux étaient déjà commencés à la campagne depuis deux ou trois semaines. Les deux gendres travaillaient au champ, et les femmes occupées à l'intérieur repassaient du linge.

Le père Mathurin assis contre le poêle, semblait converser avec un vieux chien aveugle couché à ses pieds le long du foyer.

Soit maladresse, soit intention, une des femmes vint à laisser tomber de l'eau bouillante sur le dos de l'animal, et la pauvre bête échaudée se mit à crier comme un goret qu'on égorge.

En entendant les cris plaintifs d'un vieil ami qu'il aimait beaucoup, le vieillard n'y tint plus et reprocha âcrement à sa fille ce manque d'attention.

Les deux femmes se mirent alors à dire tout ce qu'elles gardaient sur le cœur : qu'il n'y avait pas moyen de faire la moindre chose autour du poêle, que le vieux et son chien écœurant étaient toujours collés dessus ; qu'on les avait *emboucannés* tout l'hiver, que la maison était toujours pleine d'étrangers qui mettaient tout sans dessus dessous, que c'était çà, que c'était ça, et l'on finit par appeler le bonhomme un vieux déplaisant.

Quand les deux gendres rentrèrent, la même scène recommença, et ceux-ci lui dirent qu'il était un méchant marabout.

* * *

Le vieillard, le désespoir dans le cœur, siffla son chien, et passa la porte sans dire mot.

Il alla tout droit chez son vieil ami le père Sanschagrin, et lui raconta de point en point ses infortunes domestiques. Quand il eut fini de dévider son chapelet que le père Sanschagrin écoutait attentivement, tout en se promenant de long en large à l'ombre de quelques ormes qui ombrageaient ses bâtiments, le bonhomme Mathurin attendit patiemment que son ami lui donnât quelque conseil ou du moins ouvrît la bouche pour le consoler. Mais ce dernier ne semblait guères disposé à parler de si-tôt, évidemment il mûrissait quelque plan.

— Tenez, dit enfin le père Sanschagrin en s'arrêtant tout court et en mettant la main sur l'épaule de Mathurin, voulez-vous que je vous dise une chose, les trois quarts des enfants, quand la religion ne les tient pas bien en bride, ne valent pas mieux que les bêtes. Vous voyez bien cet orme-là, le plus gros, celui du milieu, eh ! bien, l'été dernier, j'y avais déniché des merles, et je mis les petits qui commençaient à avoir leurs plumes, dans une cage d'osier que j'attachai à la barrière de mon clos. Savez-vous ce qui arriva ? Le père et la mère vinrent exactement tous les jours leur apporter la becquée comme s'ils eussent encore été au nid. Au bout de deux ou trois semaines, les petits étant assez grands pour voler tout seuls, je me dis : voyons, je mettrai ces petits en liberté, mais il faut que j'attrappe les parents pour les encager à leur tour, je serais curieux de savoir comment ils seront traités ceux-là.

Je plaçai donc, autour de la cage, des fétus de paille que j'enduisis d'une glu épaisse, et en moins d'un quart-d'heure, je tins mes deux oiseaux que j'enfermai à leur tour, après avoir donné aux autres la clef des champs

Il advint ce que je pensais. Pas un des petits ingrats ne songea à apporter la becquée aux malheureux prisonniers. Le deuxième jour, vers le soleil couchant, la mère mourut; le lendemain, en me levant au petit jour, j'allai à la cage, le père était mort. Cela m'indigna. Comme je donnais cours à de tristes réflexions, j'entendis au-dessus de ma tête dans les branches des ormes, le caquet bruyant de quelques merles. Je levai les yeux : ils étaient six. Je crus reconnaître les ingrats qui ricanaient sur la tombe de leurs parents. Furieux, j'allai quérir mon fusil, et les abattis tous les six du même coup. Je vous garantis que je les ai croqués, à mon déjeuner, sans remords. Eh ! bien, père Mathurin, mon histoire de merles est quelque peu l'histoire de beaucoup d'enfants ingrats. Si vous m'eussiez consulté dans le temps vous ne vous seriez pas donné de la sorte et vous vous seriez gardé une pomme pour la soif. Un homme dont on n'a plus rien à attendre et qui vous pèse sur les bras, voyez-vous, est un fardeau bien lourd. Mais enfin, le mal est fait, et ça ne servirait de rien d'en parler davantage. Quand le vin est tiré il faut le boire, et puisque vous avez commis une faute, il s'agit de la réparer. J'ai un moyen bien simple et qui réussira, j'en suis presque convaincu. Il est évident que c'est l'amour de l'argent et de l'intérêt qui a fait oublier à vos gendres le respect et les égards qu'ils vous doivent ; eh bien ! nous les prendrons par l'intérêt et l'amour de l'argent. Ecoutez bien : vous allez vous en retourner chez vous, et faites comme par le passé. Sur le coup de midi, quand vous serez tous à table, je m'en viendrai avec un sac de piastres françaises, nous passerons tous deux dans votre chambre, nous les compterons bien haut en parlant tout bas, puis vous ferez semblant d'ouvrir et de fermer votre coffre ; après quoi je partirai et vous vous remettrez à table. Ils entendront naturellement le bruit des écus, et s'il vous demandent d'où vous est venu tout cet argent, vous n'avez qu'à leur dire qu'il provient de la vente d'une terre que vous vous étiez réservée. S'ils se laissent prendre à ce piège, comme je n'en doute pas, vous verrez du changement, sous peu, dans leur manière d'agir à votre égard.

* * *

Ce qu'avait prévu le père Sanschagrin arriva de point en point.

Tandis que les deux vieillards renfermés dans la chambre du fond comptaient et recomptaient, en ayant soin de les faire sonner bien fort, le fameux sac aux piastres françaises, les deux gendres et leurs femmes, l'oreille collée contre la porte, tâchaient de surprendre ce qui se passait à l'intérieur.

Dès que le père Sanschagrin fut parti et que le bonhomme Mathurin se fut remis à table, les deux femmes prenant leur voix la plus douce et la plus caline dirent en souriant :

— Il paraît, pépère, que vous ne nous aviez pas tout donné.

— Comment, père Mathurin, s'écriaient les deux gendres vous aviez encore des argents et vous ne nous le disiez pas ? Vous vouliez donc nous surprendre, cher pépère ?

— Point du tout, mes enfants, reprit le bon vieillard d'un ton grave et quasi solennel, j'ai voulu simplement vous éprouver, et je me suis aperçu avec douleur que je n'avais affaire qu'à des ingrats. Je vous pardonne toutefois vos torts, mais je vous préviens, mes gendres, que je ne laisserai le reste de ma fortune qu'à celui d'entre vous qui se comportera le mieux à mon égard, et qui me témoignera le plus de véritable affection.

Dès ce moment, comme vous pouvez le penser, chers lecteurs, on se garda bien d'appeler encore le bonhomme vieux déplaisant, ou vieux marabout. C'était pépère par-ci, c'était pépère par-là : les deux gendres et leurs femmes se disputaient à qui servirait le plus tôt et le mieux le cher pépère. Bref le bonhomme n'avait jamais été si heureux de sa vie.

* * *

Au bout de dix-ans, lorsque le père Mathurin se sentit près de mourir, il fit venir dans sa chambre ses deux gendres et leur dit en leur désignant le coffre dont j'ai parlé tantôt ; mes enfants, vous trouverez là dedans un testament qui explique mes dernières volontés.

Dès qu'il fut mort, les deux gendres n'eurent rien de plus pressé que d'ouvrir le coffre dans lequel ils comptaient bien puiser l'or et l'argent à pleines mains, mais je vous laisse à juger de leur étonnement, lorsqu'au lieu de cette fortune tant convoitée, ils ne trouvèrent que des roches et un rondin d'une bonne grosseur, autour duquel se trouvaient enroulé un morceau de papier que le notaire public de l'endroit avait orné de ces mots, écrit de sa plus belle main :

— Je lègue ce rondin pour casser la tête à tout père qui commettra la sottise de se donner à ses enfants.

* * * Nous ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais sur ce qu'ils sont relativement à nous.

* * * La littérature russe est un peu comme cette monnaie de Laocédémone qui était de fer et n'avait de cours que dans le pays.

* * * Il y a des questions si indiscreètes qu'elles ne méritent ni la vérité ni le mensonge.

LES MOINES D'OCCIDENT.

M. le comte de Montalembert vient de publier le troisième volume de sa grande œuvre : *les Moines d'Occident*. Préparé par de longues et patientes études, ce volume a été à peine retardé par les cruelles souffrances qui ont cloué l'illustre écrivain sur son lit de douleur. Au milieu de ces tortures, l'esprit demeurait plein de sa liberté, de son activité, de sa vigueur, et il semble même que l'épreuve physique, vaincue par le courage et la résignation, ait doublé l'essor de la pensée et animé encore la flamme du talent et de la foi.

Le volume qu'on va lire avec une admiration plus vive et une sympathie plus profonde, offre le tableau des " Origines chrétiennes des îles Britanniques ", la Grande-Bretagne, avant la consécration des Saxons, c'est-à-dire, son caractère, sa religion, sa résistance à l'empire romain, son baptême, ses invasions ; puis l'arrivée de ce qu'on pourrait appeler la seconde ligue de l'apostolat catholique, les saints et les moines du pays de Galles, l'Irlande, saint Patrick avec le grand, l'immortel saint Columba, et ses religieux ; enfin l'Angleterre avec l'envoyé de Rome, l'illustre Augustin de Cantorbéry, voilà les scènes magnifiques qui se déroulent devant le regard charmé et captivé. Est-il besoin de dire quel intérêt, tout ensemble historique et d'à-propos, exciteront ces pages où la gloire du passé de l'Angleterre doit être le gage de son futur retour ?

EXTRAIT.

LA GRANDE BRETAGNE AVANT LA CONVERSION DES SAXONS.

Il y a dans l'Europe moderne, à sept lieues de la France, en vue de nos plages du Nord, un peuple dont l'empire est plus vaste que celui d'Alexandre ou des César, et qui est à la fois le plus libre et le plus puissant, le plus riche et le plus viril, le plus audacieux et le plus réglé qui soit au monde. Aucun peuple n'offre une étude aussi instructive, un aspect aussi original, des contrastes aussi étranges. A la fois libéral et intolérant, pieux et inhumain, amoureux de l'ordre et de la sécurité autant que du mouvement et du bruit, il unit un respect superstitieux pour la lettre de la loi à la pratique la plus illimitée de l'indépendance individuelle. Versé comme nul autre dans tous les arts de la paix, et néanmoins invincible à la guerre, parfois même épris pour elle d'une passion effrénée ; trop souvent étranger à l'enthousiasme, mais incapable de défaillance, il ignore jusqu'à la notion du découragement ou de la

mollesse. Tantôt il mesure tout à l'aune de ses profits ou de ses caprices, tantôt il s'enflamme pour une idée ou une passion désintéressée. Aussi mobiles que pas un dans ses affections et ses jugements, mais sachant presque toujours se contenir et s'arrêter à temps, il est doué à la fois d'une initiative que rien n'étonne et d'une persévérance que rien n'abat. Avide de conquêtes et de découvertes, il erre et court aux extrémités de la terre, puis revient plus épris que jamais du foyer domestique, plus jaloux d'en assurer la dignité et la durée séculaire. Ennemi implacable de la contrainte, il est l'esclave volontaire de la tradition et de la discipline librement acceptée ou d'un préjugé héréditairement transmis. Nul peuple n'a été plus souvent conquis, nul n'a su mieux absorber et transformer ses conquérants.

Nul n'a persécuté le catholicisme avec un plus sanguinaire acharnement; encore aujourd'hui, nul ne semble plus hostile à l'Eglise, et cependant nul n'en a plus besoin; nul aussi ne lui fait plus défaut; nul n'a laissé dans son sein un vide plus irréparable; nul enfin n'a prodigué à nos évêques, à nos prêtres, à nos religieux proscrits une plus généreuse hospitalité. Inaccessible aux organes modernes, cette île a été un asile inviolable pour nos pères et nos princes exilés, non moins que pour nos plus violents ennemis.

Ni l'égoïsme parfois sauvage de ces insulaires, ni leur indifférence trop souvent cynique pour les douleurs et la servitude d'autrui, ne doivent nous faire oublier que là, plus que partout ailleurs, l'homme s'appartient à lui-même et se gouverne lui-même. C'est là que la noblesse de notre nature a développé toute sa splendeur et atteint son niveau le plus élevé. C'est là que la passion généreuse de l'indépendance, unie au génie de l'association et à la pratique constante de l'empire de soi, ont enfanté ces prodiges d'énergie acharnée, d'indomptable vigueur, d'héroïsme opiniâtre, qui ont triomphé des mers et des climats, du temps et de la distance, de la nature et de la tyrannie, en excitant la perpétuelle envie de tous les peuples et l'orgueilleux enthousiasme des Anglais.

Aimant la liberté pour elle-même et n'aimant rien sans elle, ce peuple ne doit rien à ses rois, qui n'ont été quelque chose que par lui et pour lui. Sur lui seul pèse la formidable responsabilité de son histoire. Après avoir subi, autant et plus qu'aucune nation de l'Europe, les horreurs du despotisme politique et religieux au seizième et au dix-septième siècle, il a su le premier et le seul, s'en affranchir pour toujours. Réintégré dans son vieux droit, sa fière et vaillante nature lui a depuis lors interdit d'abdiquer entre des mains quelconques ses droits, ses destins, ses intérêts, son libre arbitre. Il sait vouloir et agir pour lui-même; gouvernant, soulevant, inspirant ses grands hommes, au lieu d'être séduit, égaré ou exploité par eux. Cette race anglaise a succédé

à l'orgueil comme à la grandeur du peuple dont elle est l'émule et l'héritière, du peuple romain ; j'entends les vrais Romains de la République, non pas les vils Romains asservis par Auguste.

Comme les Romains envers leurs tributaires, elle a été féroce et cupide envers l'Irlande, infligeant ainsi à sa victime, jusqu'en ces derniers temps, la servitude et l'abaissement qu'elle répudie avec horreur pour elle-même. Comme la Rome antique, souvent haïe et trop souvent digne de haine, elle inspirera toujours à ses juges les plus favorables plus d'admiration que d'amour. Mais, plus heureuse que Rome, après mille ans et plus, elle est encore toute jeune et féconde. Un progrès lent, obscur, mais ininterrompue, lui a créé un fond inépuisable de force et de vie. Chez elle, la sève débordait hier et débordera demain. Plus heureuse que Rome, malgré mille inconséquences, mille excès, mille souillures, elle est de toutes les races modernes et de toutes les nations chrétiennes celle qui a le mieux conservé les trois bases fondamentales de toute société digne de l'homme ; l'esprit de liberté, l'esprit de famille et l'esprit religieux.

Comment cette nation, où survit et triomphe un orgueil tout païen, et qui n'en est pas moins restée, jusqu'au sein de l'erreur, la plus religieuse de toutes les nations de l'Europe, comment est-elle devenue chrétienne ? Comment et par quelles mains le christianisme y a-t-il jeté de si indestructibles racines ? Question capitale, à coup sûr, parmi les plus capitales de l'histoire, et dont l'intérêt éclate et redouble quand on songe que de la conversion de l'Angleterre a dépendu et dépend encore la conversion de tant de millions d'âmes. Le christianisme anglais a été le berceau du christianisme de l'Allemagne ; du sein de l'Allemagne, des missionnaires formés par les Anglo Saxons ont porté la foi en Scandinavie et chez les Slaves, et chaque jour, à l'heure qu'il est, soit par la féconde expansion de l'orthodoxie irlandaise, soit par l'impulsion obstinée de la propagande protestante, il se crée des chrétiens, qui parlent anglais et vivent à l'anglaise, dans toute l'Amérique du Nord, dans les deux Indes, dans l'immense Australie et dans les îles de l'océan Pacifique. C'est presque une moitié du monde dont le christianisme découle ou découlera de la source qui a jailli sur le sol britannique.

Or, à cette question capitale, il est permis de répondre avec une précision rigoureuse. Nul peuple au monde n'a reçu la foi chrétienne plus directement de l'Église romaine et plus exclusivement par le ministère des moines.

Si, comme l'a dit un grand ennemi de Jésus-Christ, la France a été faite par les évêques, il est bien plus vrai encore que l'Angleterre chrétienne a été faite par les moines. De tous les pays de l'Europe,

c'est celui qui a été le plus profondément labouré par le soc monastique. Ce sont les moines, et les moines seuls, qui ont porté, semé et cultivé dans cette île fameuse la civilisation chrétienne.

D'où venaient ces moines ? de deux courants très-distincts, de Rome et d'Irlande. Le christianisme britannique est né du concours et quelquefois du conflit des missionnaires monastiques de l'Eglise romaine et de l'Eglise celtique.

Mais avant cette conversion définitive, due surtout à un Pape et à des moines sortis des rangs bénédictins, il y eut dans la Grande Bretagne un christianisme primitif, dont l'existence fort obscure est néanmoins incontestable, et dont les destinées et la catastrophe méritent un rapide aperçu.

De tous les peuples conquis par Rome, les Bretons étaient ceux qui avaient le plus longtemps résisté à ses armes et le moins emprunté à ses lois ou à ses mœurs. Un moment vaincus, mais non soumis, par l'invincible César, ils avaient contraint le bourreau des Gaules et le destructeur de la liberté romaine à quitter leurs rivages, sans y avoir fondé la servitude. Moins heureux sous ses indignes successeurs, réduits en province et livrés en proie à l'avarice, à la luxure, à la férocité des usuriers, des procureurs et des lieutenants impériaux, ils maintinrent encore longtemps une attitude fière et digne, qui contrastait avec l'esclavage universel. *Jam domiti ut pareant nondum ut serviant.* Sujets et non esclaves, c'est le premier et le dernier mot de l'histoire britannique.

Même sous Néron, les Bretons riaient de ces vils affranchis que les Césars imposaient pour ministres et pour magistrats à l'univers déshonoré. Bien avant d'avoir été broyée et ravivée par les invasions successives de trois races germaniques, les Saxons, les Danois et les Normands, cette noble race celtique avait produit des personnages qui, grâce à Tacite, resplendissent d'une impérissable lumière au milieu de la dégradation du monde : Caractacus, le glorieux prisonnier, le Vercingétorix breton, qui sut parler à l'empereur un langage digne des beaux jours de la République : " Parce que vous voulez nous asservir, qui vous dit que tout le monde ait envie de votre servitude ? " puis Boadicea, la reine héroïque, donnant en spectacle son corps flagellé et ses filles outragées, pour enflammer le patriotisme indigné des Bretons, trahie par la fortune, mais sauvée par l'histoire ; enfin Galgacus, dont Tacite a immortalisé le nom en lui prêtant toute l'éloquence que la conscience et la justice pouvaient inspirer à un honnête homme indigné, de cette harangue que nous avons tous sue par cœur et qui sonnait la charge du combat où les fils les plus reculés de la liberté celtique devaient cimenter de leur sang le rempart insurmontable de leur indépendance montagnarde.

La Bretagne préluait ainsi au glorieux avenir que la liberté s'est

créé, à travers tant d'orages et tant d'éclipses, dans cette île, qui en est enfin devenue le sanctuaire et l'indestructible abri.

Le droit civil de Rome, dont le joug pèse encore, après dix-huit siècles écoulés sur la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, a sans doute régné en Bretagne, pendant l'occupation romaine ; mais il en a disparu avec le régime des Césars. Ses malfaisantes racines n'y ont jamais enlacé, étouffé ou empoisonné les vigoureux rejets de la liberté domestique, civile et politique. Il en est de même pour tout le reste.

Pas plus dans les institutions que dans les monuments de la Bretagne, Rome impériale n'a laissé aucune trace de sa hideuse domination. La langue et les mœurs lui ont échappé comme les lois. Tout ce qui n'est pas celtique y est teutonique. Il était réservé à Rome catholique, à la Reine des Papes, d'imprimer une ineffaçable empreinte sur cette île célèbre et d'y revendiquer, pour l'immortelle majesté de l'Évangile, l'influence sociale qui partout ailleurs lui a été discutée ou dérobée par l'héritage fatal de la Rome des Césars.

Aussi, après avoir été la dernière, parmi les nations de l'Occident, à subir le joug romain, fut-elle la première à s'en défaire ; la première qui sut abjurer l'autorité impériale et apprendre au monde comment on pouvait se passer d'empereur.

Lorsque l'impuissance de l'Empire en face des incursions barbares eut éclaté en Bretagne comme ailleurs, les Bretons ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes. Les petites souverainetés nationales, les plans aristocratiquement organisés, dont les divisions avaient fait triompher l'invasion romaine, reparurent sous des chefs indigènes.

Une sorte de fédération se constitua, et ses chefs signifièrent à l'empereur Honorius, par une ambassade reçue à Ravenne en 410, que désormais la Bretagne comptait se défendre et se gouverner par elle-même.

Un grand écrivain l'a déjà remarqué : de tous les peuples soumis à l'empire romain, les Bretons sont les seuls dont la lutte contre les barbares ait une histoire, et l'histoire de cette résistance a duré deux siècles. A la même époque, dans la même situation, les Italiens, les Gaulois, les Espagnols, n'ont rien de pareil. Ils se laissèrent tous écraser et abîmer sans résistance.

Toutefois, la Bretagne elle-même n'avait pas subi impunément trois siècles et demi de servitude impériale. Comme dans la Gaule, comme dans les pays soumis à l'empire romain, la dépendance et la corruption avaient à la longue énérvé, amolli et ruiné ces vaillantes populations. Les fils de ceux que César n'avait pu conquérir, et qui avaient si héroïquement lutté sous Claude et Néron, se crurent bientôt hors d'état de tenir tête aux barbares, *amissa virtute pariter ac libertate*. Ils ré-

clamèrent en vain l'intervention des régions romaines ; celles-ci revinrent dans l'île à deux reprises différentes, mais sans réussir à la délivrer ou à la protéger. Du reste, les barbares qui venaient ébranler et renverser la domination des Césars en Bretagne n'étaient pas des étrangers, comme le furent les Goths en Italie et les Francs en Gaule. On ne peut voir autre chose que les peuplades non soumises de la Bretagne elle-même dans ces Calédoniens qui, sous Galgagus, avaient résisté victorieusement à Agricola, et qui sous les noms nouveaux de Scots et de Pictes, faisait brèche à travers les fameux remparts élevés contre eux par Antonin et par Sévères, et renouvelant tous les ans leurs dévastations sanguinaires, arrachèrent à la Bretagne, éperdue et désolée par un demi-siècle de ravages, ce cri de détresse que tout le monde connaît : " Les barbares nous repoussent jusqu'à la mer, la mer nous rejette vers les barbares. Nous n'avons plus que le choix d'être égorgés ou noyés."

Tout le monde sait aussi comment les Bretons acceptèrent imprudemment contre les Pictes le secours de la race belliqueuse et maritime des Anglo Saxons, et comment, non moins cruels et non moins redoutables que les Pictes, ces auxiliaires, devenus les conquérants du pays, y fondèrent une domination ou pour mieux dire une nationalité nouvelle, qui a persisté victorieusement à travers toutes les conquêtes et toutes les révolutions subséquentes.

Ces guerriers, issus de la grande famille germanique, comme l'étaient, selon l'opinion commune, les Bretons eux-mêmes, se rapprochaient de ceux-ci par leurs institutions et leurs mœurs ; ce qui n'empêcha pas les indigènes de leur opposer, pendant près de deux siècles une résistance héroïque, bien qu'à la longue infructueuse.

Entièrement étrangers à la civilisation romaine, les Anglo-Saxons n'eurent garde de conserver ou de rétablir les vestiges du régime impérial. Mais, en détruisant la jeune indépendance des Bretons, en refoulant dans les régions montagneuses de l'Ouest les populations que n'atteignaient pas les longs couteaux dont ils tiraient leur nom, ces païens renversèrent et anéantirent pour un temps, sur le sol ensanglanté de la Grande-Bretagne, un édifice autrement auguste que l'empire romain et autrement solide que la nationalité celtique, l'édifice de la religion chrétienne. On sait avec certitude que le christianisme fut implanté en Bretagne dès le second siècle de l'ère chrétienne ; mais on ne sait rien de positif sur l'origine ou l'organisation de cette Eglise primitive. Toutefois au dire de Tertullien elle avait pénétré en Calédonie, au delà des limites de la province romaine. Elle fournit à la persécution de Dioclétien son contingent de martyrs, et, au premier rang parmi eux, un jeune diacre, Alban, dont la tombe devait plus tard être consacrée par l'un des principaux monastères anglo-saxons. Elle

apparut aussitôt après la paix de l'Eglise, en la personne de ses évêques, aux premiers conciles de l'Occident. Elle survécut à la domination romaine; mais ce ne fut que pour lutter pied à pied et reculer enfin avec les dernières tribus du peuple breton devant les envahisseurs saxons, après un siècle entier d'efforts et de souffrances, de massacres et de profanations. Pendant tout ce temps, d'un bout de l'île à l'autre, les Saxons, promènèrent l'incendie, le meurtre et le sacrilège; renversant les édifices publics comme les maisons particulières, dévastant les églises, brisant les pierres sacrées des autels, égorgeant les pasteurs avec leurs ouailles.

Ces épreuves si cruelles et si prolongées durent nécessairement troubler les communications habituelles des chrétiens de Bretagne avec l'Eglise romaine. De là ces diversités de rites et d'usage, et surtout en ce qui touchait à la célébration de la Pâque, dont il sera tant question dans la suite. Mais dès à présent il convient de constater que l'étude la plus attentive des monuments authentiques ne révèle aucune lutte doctrinale, aucune diversité de croyance entre les évêques bretons et l'Evêque des évêques à Rome. D'ailleurs, la Rome des Papes prodiguait déjà ses lumières et ses consolations à sa fille d'outre mer, au moment même où la Rome des Césars l'abandonnait à d'irréparables désastres.

Avant même d'être condamnée à cette lutte mortelle contre le paganisme germanique, l'Eglise bretonne avait connu les périlleuses agitations de l'hérésie. Pélage le grand hérésiarque du cinquième siècle, le grand ennemi de la Grâce, était né dans son sein. Pour se défendre de la contagion de ses doctrines, elle appela à son secours les évêques orthodoxes des Gaules.

Le Pape Célestin, qui, vers la même époque, envoyait le diacre romain Palladius comme premier évêque des Scots d'Irlande ou des Hébrides, averti par ce même Palladius du danger que courait la foi en Bretagne, chargea notre grand évêque d'Auxerre, saint Germain, d'aller y combattre l'hérésie pélagienne. Deux fois ce pontife va visiter la Bretagne et la fortifier dans la foi orthodoxe et l'amour de la grâce céleste. Germain, accompagné la première fois par l'évêque de Troyes, et la seconde par l'évêque de Trèves, ne veut d'abord employer contre les hérétiques, que les armes de la persuasion. Il prêche aux fidèles, non seulement dans les églises, mais dans les carrefours et dans les champs. Il argumente publiquement contre les docteurs pélagiens en présence des peuples assemblés et passionnément attentifs, avec leurs femmes et leurs enfants. Soldat dans sa jeunesse, l'illustre évêque retrouve l'ardeur intrépide de son premier métier pour défendre le peuple qu'il venait évangéliser. A la tête de ses prosélytes désarmés, il marche

contre une horde de Saxons et de Pictes, déjà ligués contre les Bretons, et les met en fuite en faisant répéter trois fois par toute sa troupe le cri d'*alleluia*, repercuté par les montagnes voisines. C'est la journée connue sous le nom de *Victoire de l'alleluia*. Heureux s'il avait pu préserver à jamais les vainqueurs du fer des barbares, comme il réussit à les guérir du poison de l'hérésie ; car après lui le pélagianisme ne reparut en Bretagne que pour recevoir un dernier coup au synode de 519. Grâce aux disciples qu'il forma et qui devinrent les fondateurs des principaux monastères de la Cambrie, c'est à notre grand saint gaulois que remontent les premières splendeurs de la vie cénobitique en Bretagne.

Le célèbre évêque d'Auxerre et ses confrères ne furent pas les seuls pontifes que l'Eglise romaine commit à la garde et à la propagation de la foi en Bretagne. Vers la fin du quatrième siècle, au plus fort des invasions calédoniennes, le fils d'un chef breton, Ninias, ou Ninian, avait été à Rome se tremper dans les sources de l'orthodoxie et de la discipline, et après y avoir vécu, prié et étudié pendant vingt-quatre années à l'école des Jérôme et des Damase, il avait reçu du Pape Siricius le caractère épiscopal. Revenu en Bretagne, il eut l'audacieuse pensée d'opposer aux flots toujours plus rapprochés et toujours plus terribles des barbares du Nord la seule digue qui pût les arrêter et la seule force qui pût les dompter en les transformant. Il entreprit de les convertir à la fois chrétienne. Il avait d'abord établi le centre de son diocèse dans un canton reculé de cette région intermédiaire, située entre les deux isthmes qui coupent la Grande-Bretagne en trois portions inégales. Cette région, sans cesse disputée par les Pictes aux Bretons et aux Romains, n'avait été réduite en province, sous le nom de *Valentia*, que du temps de l'empereur Valentinien et comprenait tous les pays entre le mur d'Antonin au nord et le mur de Sévère au midi. L'extrémité occidentale de cette province, et la plus voisine de l'Irlande, portait dès lors le nom de Galwidia ou Galloway ; elle forme une sorte de presqu'île, découpée par la mer en plusieurs vastes et larges promontoires. Ce fut au bord d'un de ces golfes, sur un cap d'où l'on distingue les côtes lointaines du Cumberland et de l'île de Man, que Ninian constitua un foyer ecclésiastique en élevant une église en pierre. Ce genre de construction inconnu jusqu'alors en Bretagne, valut à la nouvelle cathédrale et au monastère qu'il y adjoignit le nom de *Candida casa*, ou *White horn*, qui subsiste encore. Il consacra cette église à saint Martin, à cet illustre apôtre des Gaules, auprès de qui il s'était arrêté à Tours en revenant de Rome, et qui selon la tradition lui avait donné des maçons capable de construire une église d'après l'usage de Rome.

L'image du saint Pontife qui venait de mourir au moment où Ninian

s'établit dans sa Maison blanche, le souvenir de son courage, de ses laborieux efforts contre l'idolâtrie et l'hérésie, de sa charité si généreusement indignée contre les persécuteurs, étaient bien dignes de présider à la carrière apostolique du nouvel évêque breton, et de lui inspirer le dévouement nécessaire pour entamer la conversion des Pictes.

Qui donc, en parcourant de nos jours l'Ecosse méridionale, des rives du Solway à celles du Forth et de la Tay, en passant des gigantesques métropoles de l'industrie aux campagnes fécondées par tous les perfectionnements modernes de l'agriculture, en rencontrant partout les preuves et les produits de la civilisation la plus raffinée, qui donc songe encore aux obstacles qu'il a fallu surmonter pour arracher cette contrée à la barbarie ? On n'oublie que trop facilement ce que devait être l'état du pays quand Ninian en devint le premier missionnaire et le premier évêque. Et cependant les auteurs profanes et sacrés, Dion et Strabon, St. Jean Chrysostome et saint Jérôme, ont dépeint à l'envi l'horrible cruauté, les mœurs sauvages et brutales de ces habitants du nord de la Bretagne, qui, successivement connus sous le nom de Calédoniens, de *Meate d'Attacoli*, de Scots et de Pictes, n'étaient très probablement que les descendants des tribus bretonnes que Rome n'avait pas pu dompter. Tous sont d'accord pour leur reprocher la promiscuité incestueuse de leurs ménages et jusqu'à l'anthropophagie ; tous expriment l'horreur qu'inspiraient aux sujets de l'Empire ces monstres humains qui devaient leur dernier nom de *Pictes* à l'usage de marcher au combat tout nus, en découvrant ainsi leurs corps tatoués, comme ceux des sauvages de l'océan pacifique, de dessins bizarres et de couleurs diverses. Ce fut néanmoins au sein de ces formidables adversaires de la foi et de la civilisation que Ninian ne craignit pas de s'aventurer. Il dépensa les vingt années qu'il lui restait à vivre en efforts infatigables pour les initier à la lumière d'en haut, pour les ramener du cannibalisme au christianisme, lui, le fils et le représentant de cette race bretonne, qu'ils étaient accoutumés depuis plus d'un siècle à massacrer, à dépouiller et à mépriser, et cela au moment même où l'empire romain, représenté par Honorius, abandonnait la Bretagne à ces implacables dévastateurs.

Il ne reste malheureusement aucun détail authentique sur sa mission, aucun trait qui rappelle, même de très loin, la mission nettement caractérisée de son successeur, saint Columba, l'apôtre des Pictes du nord un siècle et demi plus tard. Nous savons seulement qu'il réussit à fonder au sein des races pictes, une chrétienté qui ne fut plus extirpée ; puisque, franchissant les limites assignées par Agricola et Antonin à la domination romaine au temps de sa plus grande splendeur, il alla prêcher la foi jusqu'au pied de ces monts Grampians, où le beau-père de Tacite avait gagné sa dernière et infructueuse victoire. Nous savons.

que sa mémoire est restée en bénédiction chez les descendants des Pictes et des Scots et que de nombreuses églises consacrées sous son vocable conservent aujourd'hui même le souvenir du culte que lui voua la reconnaissance de la postérité ; nous savons enfin que, déjà septuagénaire, il revint mourir dans son monastère de la Maison Blanche, après avoir passé les derniers temps de sa vie à se préparer au jugement de Dieu dans une caverne, laquelle se voit encore à mi côte d'une haute et blanche falaise de cette plage du Galloway que battent sans cesse les flots impétueux de la mer d'Irlande.

Dans cette église primitive de Bretagne, si cruellement éprouvée par les païens du Nord et de l'Est, par les Pictes et les Saxons, il y avait bien d'autres monastères que celui de Ninian à White-Horn. Toutes les églises chrétiennes de ce temps étaient pourvues d'institutions catholiques, et Gildas, le moine suspect des annalistes bretons, ne laisse aucun doute à cet égard pour la Bretagne. Mais l'histoire n'en a gardé aucun souvenir détaillé. En dehors de la Cambrie, dont il va être parlé un peu plus loin, la seule grande institution monastique dont le nom ait triomphé de l'oubli se rattache à la légende plutôt qu'à l'histoire ; mais elle a occupé une trop grande place dans les traditions religieuses du peuple anglais pour qu'il soit permis d'en omettre une mention rapide. Il fut un temps où les nations catholiques aimaient à se disputer la préséance et l'ancienneté dans la profession de la foi chrétienne, et allaient se chercher des ancêtres directs parmi les êtres privilégiés qui avaient connu, chéri, servi le Fils de Dieu pendant son passage sur la terre.

Elles croyaient, par ces généalogies légendaires se rapprocher en quelque sorte du calvaire et assister aux mystères de la Passion. C'est ainsi que l'Espagne a victorieusement revendiqué pour apôtre le fils de Zébédée, le frère de saint Jean, ce Jacques que Jésus avait associé aux splendeurs du Thabor et aux angoisses du Jardin des Oliviers. C'est ainsi que le midi de la France se glorifiait de faire remonter ses origines chrétiennes à cette famille dont les douleurs et l'amour sont enchassés dans l'Evangile, à Marthe, qui fut l'hôtesse de Jésus ; à Lazare, que Jésus ressuscita ; à Madeleine, qui fut le premier témoin de la résurrection ; à leur voyage miraculeux de la Judée en Provence, au martyre de l'un, à la retraite de l'autre dans la grotte de la Sainte-Baume, à toutes ces admirables traditions que l'érudition la plus solide est venue de nos jours encore justifier et consacrer. L'Angleterre d'autrefois, avec beaucoup moins de fondements, aimait à se dire qu'elle devait les premières semences de la foi à Joseph d'Arimathie, à ce disciple riche et noble, qui avait déposé le corps du Seigneur dans le sépulchre où Madeleine venait pour l'embaumer. Les Bretons et après eux les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands se racontaient, de père en fils que Joseph,

fuyant les persécutions des Juifs et n'emportant avec lui pour tout trésor que quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, avait débarqué à l'ouest de l'Angleterre, avec douze compagnons : qu'il avait trouvé un asile dans un site désert, entouré d'eau, et qu'il y avait construit et consacré à la bienheureuse Vierge Marie une chaëlle dont les murs étaient formés de branches de saules entrelacées et dont Jésus-Christ lui-même n'avait pas dédaigné de célébrer la dédicace. C'est ce qu'on a raconté depuis et ailleurs de deux grandes et célèbres églises monastiques, celles de Saint-Denis en France et de Notre Dame des Ermites en Suisse.

Ce lieu, prédestiné à devenir le premier sanctuaire chrétien des îles Britanniques, était situé sur un affluent du golfe où se jette la Saverne, il prit plus tard le nom de Glastonbury, et telle avait été, selon l'opinion populaire et invétérée, l'origine de la grande abbaye de ce nom, que vinrent peupler plus tard des moines originaires d'Irlande. Ce sanctuaire des légendes primitives et des traditions nationales de la race celtique passait, en outre, pour renfermer la tombe du roi Arthur, qui fut, comme on sait, la personnification de la longue et sanglante résistance des Bretons à l'invasion saxonne, le champion héroïque de leur liberté, de leur langue, de leur foi, et le premier type de cet idéal chevaleresque du moyen âge, où les vertus militaires se confondaient avec le service de Dieu et de Notre-Dame.

Blessé à mort dans un de ces combats contre les Saxons qui duraient trois jours et trois nuits de suite, il fut transporté à Glastonbury, y mourut et fut enseveli en secret, en laissant à sa nation la vaine espérance de le voir reparaitre un jour, et à toute l'Europe chrétienne une gloire légendaire, un souvenir destiné à rivaliser avec celui de Charlemagne.

Ainsi la poésie, l'histoire et la foi trouvaient un foyer commun dans ce vieux monastère qui fut pendant plus de mille ans une des merveilles de l'Angleterre, et qui resta debout, florissant et grand comme une ville entière, jusqu'au jour où Henri VIII fit pendre et écarteler le dernier abbé, devant le portail du sanctuaire confisqué et profané.

Mais il nous faut rentrer dans la réalité de l'histoire et dans l'époque qui doit nous occuper, celle qui s'étend de la moitié du cinquième siècle au milieu du sixième, pendant cette période qui vit les Mérovingiens fonder en Gaule la royauté franque si aimée des moines, et saint Benoit planter sur le mont Cassin le berceau du plus grand des Ordres monastiques. La Grande-Bretagne, destinée à devenir la plus précieuse conquête des Bénédictins, offrait alors le spectacle de quatre races diverses luttant avec acharnement les une contre les autres.

Au nord, les Pictes et les Scots, encore étrangers et hostiles à la foi du Christ, retranchés derrière les monts et les golfes qui les faisaient regarder comme des gens d'outre mer, menaçant toujours les contrées méridionales qu'ils avaient écrasées et stupéfiées pendant un siècle par la recrudescence intermittente de leurs *infestations*, et d'où ils n'étaient repoussés que par d'autres barbares aussi païens et aussi sauvages qu'eux-mêmes.

Plus bas, et dans la contrée dont les golfes de la Clyde, du Forth et du Solway, font la plus centrale des trois presqu'îles dont se compose la Grande-Bretagne, d'autres Pictes sont établis définitivement, à partir de 448, dans la contrée qu'ils avaient arrachée aux Bretons, et où l'apôtre Ninian avait jeté la semence du christianisme.

Au sud-ouest et sur tout le littoral de la grande île qui regarde l'Irlande, une population indigène et restée indépendante offre un asile aux malheureux Bretons, abandonnés par les Romains, décimés, saccagés, abîmés pendant un siècle par les Pictes, puis pendant un autre siècle dépouillés, asservis ou expulsés de leurs villes et de leurs champs par les Saxons, et refoulés, les uns dans les montagnes du pays de Galles, les autres dans cette langue ou corne de terre qui s'appelle la Cornouailles, *Cornu wallia*, d'autres enfin dans la région maritime qui s'étend des bords de la Clyde à ceux de la Mersey.

Enfin, au sud-est, tout le pays qui s'appelle aujourd'hui l'Angleterre est tombé en proie aux Anglo Saxons, occupés à y poser, sous forme fédérative des sept ou huit royaumes de l'Heptarchie, les inébranlables fondations de la plus puissante nation du monde moderne.

Mais, comme les Pictes du Nord, les Anglo Saxons sont encore tous païens. D'où leur viendront la lumière de l'Évangile et le ciment de la civilisation chrétienne, indispensables à leur grandeur et à leur vertu future? Ne sera-ce pas peut-être de ces montagnes de la Cambrie, de ce pays de Galles où les vaincus entretenaient le feu sacré des croyances et des traditions de l'Église bretonne, avec son clergé indigène et ses institutions monastiques? C'est une question qu'on ne saurait résoudre avant d'avoir jeté un coup d'œil sur l'état religieux de cette pittoresque et attrayante contrée au sixième siècle.

DE MONTALEMBERT.

. O denier de la veuve! pourquoi n'as-tu pas dans la balance des hommes ce poids immense que la miséricorde céleste t'accorde dans la sienne?

. Les signes de compassion et de bienveillance sont, dans quelques personnes, comme le canon de détresse qui dit que vous allez périr.

LE MOIS DE MAI.

Paris, 30 avril, 1867.

Demain, Mesdames, nous arrive un bienvenu, le front couronné de lilas et de roses, encore un peu mouillé par les dernières pluies, mais souriant à travers la verdure éclore sous ses pas.

Il se nomme le joli mois de Mai.

Afin que le soleil nous soit plus fidèle et le ciel plus clément, souffrez que je lui consacre ce modeste article... pour nous le rendre propice.

Tous les poètes ont célébré, comme un joyeux anniversaire, le retour du mois de mai.

On n'y mange plus d'huitres, mais on trouve la fraise dans les bois, la cerise à la branche, la fleur à la tige, l'oiseau chanteur dans la ramure...

C'est l'Ouverture de la Grande Exposition Universelle de la Nature ; elle n'a pas été organisée par M. Le Play, mais elle ne sera pas en retard pour cela... croyez-le bien...

Les feuilles dentelées, veinées, teintées de couleur émeraude sortiront achevées des bourgeons à la cime des arbres.

Les boutons de roses n'attendent que l'inauguration pour s'ouvrir... et attirer les papillons touristes, ces visiteurs ailés... qui ne payent pas de droit de tourniquet.

Tous les nids se construisent sans plan d'architecture mis au concours, et chaque classe de volatiles sera prête à l'heure voulue...

Voici venir les cailles, qui se mettent à pondre.

Les petits faisans éclosent,

Les ortolans arrivent en France,

Les perdrix deviennent mères,

Les hirondelles, les rossignols et les cigognes reviennent de voyage.

Et les poissons qui commencent à frayer se nomment l'alose, la brème, le goujon, l'ablette, le barbillon, la carpe, le gardon et le vairon.

Les gardes champêtres sont chargés de la conservation de cette véritable exposition universelle des produits du bon Dieu, qui a la terre entière pour local, et peut se passer d'un Livret, fût-il édité par M. Dentu.....

Allons au devant de Mai dans les champs de toutes latitudes, plus vastes que le Champ-de-Mars.....

Les bleuets ont déjà l'air d'autant d'yeux amoureux nous regardant dans les herbes.....

Et les marguerites, imitant les dames somnambules qui se font annoncer dans les journaux, veulent à toute force vous dire en passant... la bonne aventure.....

Le mois de Mai devrait être spécialement consacré à Son Exc. M. Troplong, puisqu'il était jadis le mois des Sénateurs, qu'on a appelés *majorcs*, de même que le mois de juin, appelé *junius*, était ainsi nommé en l'honneur des jeunes gens (*juniores*), qui portaient les armes.

J'ai dit l'an dernier les cérémonies antiques du mois de Mai.

Il est resté en honneur parmi les modernes....

Les Romains célèbrent encore la mémoire toute païenne de la nymphe Egérie.

Les Grecs actuels jonchent de feuilles, le 1er mai, le seuil de leurs fiancées.

Les Anglais font promener le 1er mai les ramoneurs en habits de mascarade.

Et les Espagnols font asseoir sur un trône une jeune fille vêtue de blanc, ils la couronnent de vert feuillage, et on quête autour d'elle pour Maïa, ancienne protectrice païenne des marins que Notre-Dame-de-Bon-Secours a détrônée.

En France, les fêtes du 1er mai sont nombreuses.

En Provence, on célèbre la *Fête de la Mays*, en promenant une jeune fille parée de fleurs.

Dans la Bresse, dit M. de Ponthieu, le 1er mai est la fête des fleurs; les bergers, portant des fleurs, font cortège à une jeune fille posée sur un pavois de feuillage et nommée *Belle de Mai*. Ils chantent des ballades patoises d'une grande naïveté, qui célèbrent l'amour et le printemps.

Dans le Midi, la fête du 1er mai et de son épousee est encore célébrée d'une manière solennelle, et les étrennes y sont remarquables. Il y a aussi une ballade patoise sur le retour du mois sacré qui est fort curieuse.

Dans les villages qui bordent le Rhône, on rencontre encore ce jour-là une jeune fille, assise sur un siège élevé orné de guirlandes, couronnée de roses blanches, portant un sceptre de fleurs, et entourée de ses compagnes formant une cour à cette reine champêtre, qu'on nomme la *Maïa*, la *Belle de Mai*. A l'origine de cette fête, chaque passant devait lui octroyer un baiser; mais peu à peu ils l'affranchirent de ce gracieux tribut, en donnant une petite pièce de monnaie, ce qui se fait encore aujourd'hui, que cette coutume s'est pliée au matérialisme financier de notre époque. C'est la pièce de cent sous tuant la poésie.

A Nîmes, le premier jour de mai, les enfants promènent dans les rues une jeune fille, qu'ils appellent aussi la *reine Mai*. On la place

dans le carrefour le plus fréquenté, au fond d'une niche ornée de roses, et ses compagnes demandent aux passants de quoi lui composer une dot.

Dans le Dauphiné, c'est la fête des laboureurs, et partout... la fête des Rogations.

Le mois de mai est surtout le mois de Marie. Dans toutes les églises l'autel de la Vierge est ornée de fleurs embaumées; on chante des cantiques aux offices, en attendant la fête de l'Assomption, cette splendide apothéose de la Vierge Mère....

Parcourez l'Europe entière, dit M. Egro dans son *Culte de la Sainte Vierge*, arrêtez-vous devant les antiques monuments, interrogez-les, demandez ce qui les a fait sortir de terre avec toutes leurs merveilles, et une voix s'élèvera, et des pierres, et de la tradition, et des annales des peuples pour vous répondre :

Le culte de Marie !

Sans sortir de notre France. voyez que de basiliques, que de chapelles, que d'hospices sous l'invocation de Notre-Dame, et quelles douces appellations à la Vierge divine ! Ici, c'est Notre-Dame-de-Bon-Secours ; là, Notre-Dame-de-Pitié ; plus loin, Notre-Dame-de-Toutes-Joies ; dans un autre lieu, c'est Notre-Dame-de-Toutes-Aides ; près des hôpitaux, Notre-Dame-des-sept-Douleurs ; là où l'on s'est battu, Notre-Dame-des-Victoires ; au fond d'un vallon, Notre-Dame-de-la-Paix ; sur la montagne, Notre-Dame-de-Grâce ; près des flots, Notre-Dame-de-Bon-Port ; et puis Notre-Dame-de-Délivrance, Notre-Dame-des-Neiges, Notre-Dame-des-Rochers, Notre-Dame-des-Lis, Notre-Dame-de-la-Garde et Notre-Dame-des-Anges.

Les fils des Francs et des Gaulois, dit M. le vicomte Walsh, ces hommes de mouvements, de batailles et de conquêtes ; nos ancêtres, qui, pendant tant de siècles, s'en allèrent par le monde plaçant des rois sur tous les trônes, avaient mis leur bouillante valeur sous la protection d'une femme céleste.

Combien de vœux faits à la Vierge par de grands et puissants rois ! Louis IX, Philippe-Auguste, Louis XIII. ont ôté leur casque et leur couronne en passant devant les images de la *Reine des anges*, de la *Servante du Seigneur*.

Louis surnommé le Juste a mis tout son royaume sous sa protection, et de nos jours, un fils des révolutionnaires, un soldat à manteau impérial, le Charlemagne des temps modernes, a voulu que la Vierge Marie, fût glorifiée le jour où il était né dans une petite ville de Corse.

Napoléon avait certes bien la conscience de sa gloire ; mais, en homme de génie, il avait pensé que s'il mêlait à son auréole quelques rayons d'en haut, il brillerait davantage dans l'avenir. Aussi, sous son règne, on n'abattit ni croix ni églises, et nos pères l'ont vu, dans les

chemins creux de la Vendée, ôter son *petit chapeau* devant la croix d'un cimetière.

Le mois de mai est riche en éphémérides, Bryden est mort le 1er mai 1701.—C'est le 1er mai 1472 qu'on institua la prière de l'*Angelus* à l'occasion des craintes que les Turcs inspiraient à la chrétienté. C'est le 2 mai 1864 que nous avons perdu Meyerbeer. C'est le 3 mai 1324 qu'on institua, à Toulouse, les *Jeux floraux*, et qu'en 1609 Jansen inventa le télescope.—C'est le 5 mai 1821 que le monde perdit Napoléon Ier.—C'est le 7 mai 1717 que le czar Pierre le Grand vint à Paris.—C'est le 8 mai 1429 que Jeanne Darc délivra la ville d'Orléans.—C'est le 10 mai 1497 qu'Améric Vespuce découvrit le nouveau monde, auquel il donna son premier nom. C'est le 10 mai 1774 que mourut Louis XV.—C'est le 11 mai 1745 que fut remportée par les Français la victoire de Fontenoy.—C'est le 15 mai 1698 que mourut une grande actrice tragique du Théâtre-Français, dont Boileau a fait ainsi l'építaphe :

Jamais *Iphigénie* en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous son nom, verser LA CHAMPMESLÉ.

La dernière quinzaine de mai coïncide, à des siècles différents, avec la mort d'Héloïse, la belle abbesse du Paraclet, et celle de Voltaire,—la chute du système Law,—la fin tragique de Jeanne de Naples,—le supplice de Mandrin et de Ravallac,—et la prise de Troie par les Grecs, victorieux à l'aide d'un cheval de bois.

Au moyen âge, dit M. A. Jal (*Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*), le 1er mai fut un jour de fêtes et de réjouissances. Les rois de France avaient coutume de faire des présents, à l'occasion du 1er mai de chaque année, à certaines personnes de leur cour. Eux-mêmes se paraient de vêtements neufs. Voici au sujet de ce jour solennel ce que je trouve dans les comptes de l'ancienne maison royale : La veille du premier jour de May pour enfeuiller et couvrir de feuilles d'yerre (de lierre) sept cottes hardies (espèce de robes) et un chaperon pour Monseigneur le Dauphin, le comte d'Anjou, Messire Jehan et Philippes, frères de Monseigr. pour Monseigr le duc d'Orléans, Monseigr Louis de Bourbon et pour le comte d'Estampes, la somme de...." (Arch. de l'Emp., KK. 8, fol. 81 ; Compte de l'argenterie du roi Jean le Bon, 1351.)

L'usage tout campagnard de s'enguirlander de feuillages le 1er mai a duré longtemps, dans quelques parties de nos provinces méridionales surtout. On plantait un arbre de Mai qu'on entourait de fleurs et de feuilles, et l'on se paraît de ceintures ou d'écharpes des premiers feuil-

lag,ement de lierre. Le dernier vestige des guirlandes de mai sur le costume féminin a disparu avec un costume de carnaval tout à fait dédaigné maintenant, celui des bergères de mai, dont les jupes et les chapeaux étaient ornés de feuillage de lierre.

Puisque les anciennes tentures s'effacent.

Puisqu'on ne s'en va plus plantant l'arbre de Mai à la porte des personnes de distinction, ce qui serait pourtant très facile, aujourd'hui qu'on enlève à la forêt de Bondy, non pas trois arbres, comme les clercs de la Basoche, qui les allaient planter dans la cour du Palais, mais de quoi faire sur nos boulevards neufs. . . . des allées entières ;

Puisque la capitale ne célèbre plus, ni la cérémonie du *Regisugium*, ni les mystères de la Bonne Déesse. . .

Courons chanter, aux églises parées de fleurs, le cantique consacré :

Salut à toi, mois bien-aimé,
Qui porte le nom de ma mère
Salut à ton souffle embaumé,
Salut à ta vive lumière !

Courons célébrer dans les jardins la gloire de Dieu, en redisant ces doux vers de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

— *Le Petit Journal.*

PENSÉES DIVERSES.

. La culture de l'esprit et une instruction bien ordonnée aident la mémoire. Une idée isolée se grave difficilement dans l'esprit ; mais lorsque cette idée d'importation nouvelle trouve un point de contact déjà préparé dans l'intelligence, elle s'attache à ce qui lui est analogue et forme, avec ce qui précède et ce qui suit, une chaîne dont le prolongement même assure la force. Là, comme ailleurs, plus on est riche et plus il est facile de s'enrichir, et c'est encore ici que s'applique la parabole des talents : " Il sera donné davantage à celui qui a déjà ; à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. "

. Malheur à celui qui, dans le calme de son cœur, peut désirer mourir tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer !

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

(Voir pages 177, 283, 371 et 436.)

6ÈME CONFÉRENCE* — 6 JANVIER 1867.

DU FOYER DOMESTIQUE.

Monseigneur,

Messieurs,

Les choses invisibles, les idées et les âmes ont besoin, pour vivre en ce monde, de revêtir un corps et d'habiter un lieu. La souveraineté a ses palais, la religion a ses temples : la famille devait avoir ses foyers. La famille et le foyer se supposent et s'organisent mutuellement, comme l'âme et le corps dans la personne humaine. A des points de vue divers, il est presque aussi vrai de dire que c'est l'âme qui forme le corps, et que c'est le corps qui forme l'âme : de même on peut affirmer tour à tour que la famille fonde le foyer et le conserve, que le foyer moule la famille et la sauve.

Diccbamque : invidulo meo moriar, et sicut palma multiplicabo dies.
Et je disais : " Je mourrai dans mon nid, et, comme le palmier, j'y multiplierai mes jours." Ces paroles de Job, qui ne les a répétées dans son cœur ? Qui ne vous a aimée, possédée ou rêvée, demeure par excellence de l'homme, nid sacré de nos amours et de nos douleurs, où il est si doux de vivre et presque aussi doux de mourir ?

Arrêtons-nous, messieurs, sur ce seuil.

Aussi bien, c'est aujourd'hui qu'il faut nous quitter pour une année encore, et nous ne pouvons mieux nous séparer que là. Vous, vous allez rentrer dans cette demeure de la félicité terrestre ; moi, je vais m'enfermer dans la demeure du sacrifice et de la félicité céleste : le cloître et la famille ne sont pas ennemis, ils ne sont même pas étrangers. En attendant l'heure où la Providence nous réunira de nouveau, nous y travaillerons, je l'espère, au triomphe de la même cause ; nous y servirons ensemble le Dieu personnel et vivant, le Christ organisateur et rédempteur de notre race, l'Eglise enfin, unité supérieure de la famille, de la patrie et du genre humain tout entier !

* Assistaient à cette conférence : Mgr Darboy, archevêque de Paris ; Mgr Landriot, évêque de la Rochelle, archevêque nommé de Reims ; Mgr Buquet, évêque de Paris ; Mgr Hugonin, évêque nommé de Bayeux, et le R. P. abbé de la Trappe d'Aiguebelles.

Le R. P. Hyacinthe s'est proposé d'étudier le foyer domestique dans ces trois caractères principaux : il doit être 1o possédé, 2o transmis, 3o. habité.

PREMIERE PARTIE

POSSESSION DU FOYER.

Il n'est pas besoin que je fasse pour le foyer ce que j'ai fait pour l'éducation ; en le nommant, je l'ai *défini*. Le foyer domestique, c'est le lieu de la famille.

Il faut un lieu à la famille humaine ; il lui faut de toute nécessité la possession d'un foyer. A nous, hommes du célibat catholique, il est libre de n'en pas avoir ! Jésus-Christ, nous faisant mesurer à l'avance l'étendue du renoncement, nous a dit : " Les renards ont des tanières les oiseaux du ciel ont des nids, Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête." Celui donc qui se sent appelé à le suivre de loin dans ces voies héroïques, celui-là sera seul à en savourer les âpres voluptés ; il n'entrera dans la pauvreté volontaire que par la porte de la continence absolue. Mais l'homme de la famille, l'homme qui n'est pas un, mais plusieurs, il n'est pas libre de divorcer avec la terre ; ce serait une folie, et si cette folie était possible, ce serait un crime. Il lui faut en ce monde, sur ce sol qui nous porte, un coin sacré pour y étendre la couche de son épouse et pour y poser le berceau de ses enfants. Mais cette possession quelconque d'un foyer, cette possession temporaire d'un foyer libre, sans être souverain, ne suffit pas pour réaliser l'idéal du foyer domestique. L'idéal, c'est la propriété rigoureuse, qui ne donne pas seulement l'usage transitoire, mais le fond substantiel et permanent ; c'est cette propriété qui devient pour la famille un principe de *liberté*, d'*ordre* et de *félicité*.

Propriété du foyer domestique, principe de liberté. Qui vraiment ! on n'est bien à soi, en règle générale, que lorsqu'on est pleinement chez soi. Il est un grand principe dans la législation de tous les peuples civilisés : l'inviolabilité du domicile du citoyen : et cette inviolabilité-là en couvre une autre : elle est la sauvegarde, elle est l'affirmation de l'inviolabilité de la personne humaine. Eh bien, j'ose le dire, jamais l'inviolabilité de l'homme et du citoyen ne s'affirme plus énergiquement et ne se sauvegarde plus efficacement que dans la propriété du domicile, dans la propriété rigoureuse, complète du foyer qu'il habite. Et si cela est vrai de l'homme ; si c'est la propriété qui le fait libre et souverain chez lui, qui trace autour de lui des frontières que nul être au monde n'osera franchir sans son assentiment, combien plus cela est-il vrai de la famille, de la personne collective qui a de nombreuses existences à défendre, et que des liens multiples et variés rattachent à la vie présente ! Ah ! la

famille, elle est pareille à ces géants fils de la terre, qui, dans leur chute, retrouvaient des forces en touchant le sol ; et jusqu'au sein de la pauvreté elle demeure énergique, pleine de foi en elle-même et dans son avenir, quand elle peut s'appuyer sur la possession de sa petite chaumière et de son petit champ ! “ Mieux vaut, dit le livre inspiré, mieux vaut le repas du pauvre sous son toit de chaume, que des festins splendides dans la demeure étrangère ! ”

Principe d'indépendance pour la famille, la propriété est en même temps un principe d'ordre. C'est ainsi que Dieu a fait les lois du monde moral : il a uni les choses qui, au premier abord, semblent s'exclure. La famille sera libre, mais la famille sera conservatrice. Car la propriété, ce n'est pas seulement un fait, c'est un fait illuminé par la splendeur d'une idée ; ce n'est pas seulement un intérêt, le premier de tous les intérêts, celui qui contient en germe tous les autres, c'est un intérêt consacré par la sainteté et par la majesté du droit. Ne touchez pas à cette parcelle de terre ! Ce n'est pas un faible individu qui la garde ; elle est défendue par la solidarité et par la conspiration de tous les droits ! Tous les droits se tiennent dans ce monde : celui des faibles tend la main à celui des forts ; et le droit des forts, à son heure, est heureux de s'appuyer sur le droit des faibles. La propriété est donc conservatrice ; elle apporte dans ses entrailles je ne sais quel souffle d'équité qui émeut le pauvre, qui émeut l'ouvrier et le paysan, qui les rend sourds aux conseils perfides des révolutions et les fait espérer non dans les catastrophes, mais dans le progrès, dans le progrès normal et harmonieux. Par conséquent, la propriété introduite dans le peuple, c'est la solution des questions les plus ardues des temps où nous vivons, de ce temps d'industrie et de démocratie tout ensemble. Qu'on amène peu à peu dans nos grandes villes, dans nos centres manufacturiers, l'ouvrier, à ne plus être l'hôte de je ne sais quelles caves humides, de je ne sais quelles mansardes sans feu, mais à être le propriétaire de sa demeure ; alors, je le répète, libre et conservateur à la fois, il posera lui-même le sceau de la réconciliation et de la paix sur les cruels antagonismes qui nous divisent et nous perdent.

La propriété du foyer domestique, principe de liberté et principe d'ordre, j'ajoute principe de félicité. Il est intime dans l'âme de l'homme le fier sentiment de la liberté ! Il y est intime aussi le calme et grave sentiment de l'ordre ! mais il y a quelque chose, à mon sens, de plus profond encore : c'est le sentiment du bonheur domestique ! On ne vit pas toujours des rêves de l'imagination, des passions du cœur ou de l'ivresse des sens, et il vient une heure où l'homme aspire par ce qu'il a de plus profond et de plus noble à la stabilité, à une stabilité qui fixera ses mouvements sans les détruire, qui les fixera et les fécondera.

Il cherche quelque part un coin de terre à lui ; il y construit une demeure ; et creusant son foyer dans l'épaisseur du mur, il unit la brique et la pierre par un ciment qui bravera les siècles ! Et puis, son œuvre faite, il s'assied à côté ; il la peuple en esprit de ce groupe joyeux : celle qui sera sa compagne, ceux qui seront ses enfants. regardant en silence dans l'enfoncement sacré, centre mystérieux de la famille humaine, il écoute, distrait au dehors, les bruits de la cité, les bruits de la nature, je ne sais quelles rumeurs tristes, quel tumulte troublé de la foule où il était hier, je ne sais quels sifflements du vent, la pluie qui fouette les vitres, furieuse mais impuissante ; et lui, maintenant assis dans l'honneur et dans la paix, appuyant son front et reposant son âme à ce tiède et tranquille foyer, il murmure avec son cœur, sinon avec ses lèvres : " C'est ici mon repos pour la vie, c'est ici que j'habiterai, par ce que je l'ai choisi : *Hæc requies mea in sæculum sæculi ; hic habitabo quoniam elegi eam !*"

La stabilité dans le bonheur de la vie domestique, voilà le sentiment qui est lié à la possession du foyer de famille. C'est un symbole encore grossier, mais déjà ravissant de la stabilité qui est promise à l'homme après cette vie, et qui habite déjà au fond du cœur chrétien. Nous avons une maison éternelle, qui n'est pas faite de main d'homme, et qui nous attend dans les cieux, *æternam, non manufactam, in cælis* ; nous avons un foyer des joies de famille avec la vérité et la justice incréées ; mais jusqu'à l'heure où nous prendrons possession de notre héritage dans l'infini, où nous hériterons de Dieu au foyer de l'éternité, nous avons besoin d'hériter de ce doux reflet de la face et du cœur de Dieu, au foyer de la famille. Et c'est pourquoi les livres inspirés se plaisent à unir ces deux choses, la religion et la famille. C'est à ce toit gardien des bonnes mœurs comme des vraies joies, qu'ils renvoient à tout moment leur disciple. " Bois de l'eau de ton puits, s'écrie dans ce style oriental qui est plein de hardiesse et de pureté, le sage d'Israël.— Bois de l'eau de ton puits, et que l'étranger ne partage point avec toi les sources de ta joie ! Réjouis-toi, fils de l'homme, avec l'épouse de tes jeunes années ! *Lætare, juvenis, cum muliere adolescentiæ tuæ !* Qu'elle soit pour toi la gazelle des grâces et la biche des amours. *Cerva charissima et gratissimus hinnulus.* Que sa chaste tendresse te console et te fortifie toujours (*)." David a chanté ce bonheur domestique sur la harpe du Dieu du Sinaï : " Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur et marchent dans ses voies ! Parce que tu mangeras du travail de tes mains, tu es heureux, et le bonheur reposera sur toi. Dans le secret de ta demeure, ton épouse est semblable à une vigne abondante : *Uxor tua sicut vitis abundans in*

* Prov. V.

lateribus domus tuæ ; et comme les jeunes rejetons de l'olivier, tes fils se pressent à l'entour de ta table : *sicut novellæ olivarum, sic filii tui in circuitu mensæ tuæ*. Ainsi sera béni l'homme qui craint le Seigneur ! qu'il voie les biens de Jérusalem tous les jours de sa vie ! qu'il voie les enfants de ses enfants, et la paix sur sa maison et son peuple à jamais ! *Pacem super Israël* (*). ”

Voilà, messieurs, comment les prophètes de Dieu, instituteurs du judaïsme et de l'humanité, ont célébré le bonheur et la sainteté du foyer domestique. Car dans cette loi de la félicité il y a une loi de sainteté : l'homme ne peut être heureux s'il ne trouve quelque chose de grand et de pur comme l'infini au fond de ses amours. Allez à la citerne rompue *citernas dissipatas*, allez au bonheur qui ne se puise que dans la créature, et vous n'y trouverez qu'un maigre filet d'eau, une eau avare et fade qui ne désaltérera jamais la grande soif infinie du cœur humain ! mais allez au puits de la famille et de Dieu ; allez au puits de Jacob, où le Seigneur s'est assis en parlant à la Samaritaine ; buvez aux sources des joies que Dieu a consacrées lui-même, et vous y goûterez le bonheur dans la sainteté, et comme une première saveur de cette eau qui jaillit dans la vie éternelle !

DEUXIÈME PARTIE.

TRANSMISSION DU FOYER.

Le R. P. Hyacinthe remarque que la possession parfaite implique la transmission, et que, par conséquent, ce second caractère du foyer domestique découle du premier.

Le foyer domestique doit être transmis ; mais pourquoi ? D'abord, parce que c'est un *fait*. On veut des faits aujourd'hui et on a raison : c'est dans les faits qu'on peut recueillir les idées et les lois. Eh bien ! c'est un fait dans l'histoire de la société domestique, chez toutes les races et dans tous les temps, que le foyer domestique se transmet des pères aux enfants, et il me suffit que ce soit un fait pour l'affirmer avec le genre humain.

Je ne serai jamais, pour ma part, de ces humanitaires qui ne respectent le genre humain que là où il n'est pas, c'est-à-dire dans l'avenir : esprits étranges qui n'ont pour son passé que des blasphèmes, et pour son présent que des révoltes ; mais qui en revanche, l'adorent dans cet avenir impossible !

Du reste, cette tradition du foyer domestique n'est pas seulement dans le passé, elle est dans le présent. Elle existe dans l'Europe entière, et la France y fit-elle exception, que je devrais encore la constater comme une loi de la civilisation contemporaine.

* Psaume cxxii.

La France, messieurs, la France est un pays exceptionnel, exceptionnel dans ses gloires, exceptionnel dans ses malheurs. La France s'est dévouée depuis quatre-vingts ans ; elle s'est dévouée comme une victime, elle s'est dévouée comme un martyr, à la poursuite de grandes idées qu'elle doit populariser dans le monde, mais dont elle n'a pas trouvé encore la formule définitive et l'application pratique ! J'admire la France à son œuvre, je l'admire dans le sacrifice héroïque qu'elle fait d'elle-même à ce but inconnu ; mais je ne la prends pas pour règle dans tous les tâtonnements auxquels sa mission la condamne.

Du reste, notre pays n'est pas une exception ici, et si nous considérons la vraie France, dans les provinces aussi bien que dans la capitale, dans les campagnes aussi bien que dans les cités manufacturières, la loi de la transmission du foyer domestique est encore celle qui gouverne nos mœurs. C'est donc une affirmation appuyée sur les faits, dans le présent comme dans le passé, que la transmission du foyer paternel rentre, non pas sans doute dans les exigences nécessaires, mais dans les conditions normales et prospères de la société domestique.

Mais je veux chercher la *raison* de cette loi.

La famille n'est pas cette chose éphémère que nous voyons quelquefois, qui ne dure pas même la vie d'un homme, et qui, commençant avec le contrat des époux, s'achève avec l'émancipation et la dispersion des enfants. La famille est une institution d'autant plus forte dans le présent, qu'elle a des racines plus profondes dans le passé, et qu'elle a des ambitions plus viriles et des moyens plus pratiques de se transmettre à l'avenir. Quand il lègue à son fils la gloire de son sang, les traditions de sa pensée et de son cœur, la continuation de ses œuvres, le vrai père voit d'autres fils derrière celui-là, il voit des générations et des générations ; et dans sa victoire sur la mort, ce n'est pas l'immortalité d'un jour, c'est l'immortalité des siècles qu'il réclame.

La famille est donc une fondation durable, et à cause de cela, elle implique d'une part la transmission des intérêts matériels, de l'autre la transmission des traditions morales. La famille a ces deux bases : dans l'ordre moral, elle s'appuie sur l'amour, sur l'honneur, sur la religion et sur la vertu ; dans l'ordre matériel, elle s'appuie sur le sol, sur la propriété, sur tous les intérêts qui s'y rattachent. Eh bien, je le répète, ces traditions de l'ordre moral et des conditions de l'ordre matériel ne sont pas choses d'un jour, ne sont pas l'œuvre de l'individu, mais celle des générations, et elles remplissent la durée des âges.

Prenons d'abord les *intérêts matériels* : étudions-les dans ces campagnes dont je viens de parler. La vie de la campagne, c'est la vie primitive de l'homme, telle qu'elle a été constituée d'autorité divine en la personne de nos premiers parents : *Posuit eum in paradiso voluptatis,*

ut operaretur ut custodiret illum *. Il plaça l'homme dans le paradis, dans le jardin, dans la campagne des richesses et des délices terrestres, afin qu'il la cultivât et qu'il la gardât. " C'est notre vocation originelle, et nous en conservons tous, quoi que nous puissions faire, je ne sais quel instinct plus fort que nos erreurs, au fond de notre nature. Chaque année, au printemps, le riche habitant des villes sent ces souvenirs se réveiller en lui ; il s'écrie comme Horace ennuyé de la cour d'Auguste : O campagne, quand te reverrai-je ? *ô rus, quando te aspiciam ?*—et il s'en va demander la santé et la joie à sa maison des champs.—D'ailleurs, à côté de cette exception, il y a l'immense majorité d'un pays qui habite la campagne d'une manière permanente ; et c'est là qu'est le foyer modèle et complet, le foyer qui n'est pas enserré entre les rues et des places, mais qui se rattache à un domaine où la famille, vraiment libre et souveraine, sans avoir à franchir ses frontières, trouve sur son propre sol et par ses propres efforts tout ce qui est nécessaire ou utile à l'entretien et à l'ornement de son existence. Et ici encore il me revient une parole de nos saints livres, parole très-simple, mais très-originale et très-vraie : " Les biens ont été créés pour les bons, *bona bonis creata sunt*. Les commencements nécessaires de la vie humaine, c'est l'eau et le feu, c'est le fer et le sel, le pain de froment et la grappe de raisin, *panis similagineus et botrus uvæ* ; le lait et le miel, l'huile et le vêtement †."

Eh bien, tout cela se trouve dans le domaine rural : il a ses abeilles qui lui donnent la cire et le miel ; il a ses agneaux qui lui préparent le lait et la toison ; il se prête à ses alliances de l'homme avec toutes les forces vives déposées par la main de Dieu dans la nature pour le service de la civilisation humaine.

Mais tout cela, je le répète, cette création du domaine rural, ce n'est ni l'affaire d'un jour, ni l'œuvre d'un homme : la terre est comme l'enfant dont je parlais récemment, elle porte les effets du péché d'origine. " Maudite la terre dans l'œuvre de tes mains, elle te produira des ronces et des épines," elle répondra par sa stérilité et par des révoltes à tes sueurs et à tes travaux. La terre est une rebelle, une sauvage, elle aussi, et ce n'est qu'après des années d'une longue et laborieuse éducation qu'elle s'assouplit enfin sous la main de l'homme, qu'elle s'améliore et s'élève de l'état de barbarie à l'état de civilisation. Mais que de méditations et d'expérience, que de persévérance il y faut dans le chef qui dirige cette exploitation ! de combien d'énergie et de vaillance doivent s'armer les bras qui réalisent ses plans ! Ce n'est pas l'œuvre d'un seul homme de faire alliance avec le règne végétal, de planter des

* Gen. ii, 15.

† Eccl. xxxix, 30.

arbres et d'en recueillir l'ombre et les fruits; ce n'est pas l'œuvre d'un seul homme non plus de faire alliance avec ces races inférieures à la nôtre, dans lesquelles la Providence nous a préparé de légitimes esclaves, de nécessaires auxiliaires, et si j'osais le dire, des bienfaiteurs trop méconnus : les animaux domestiques, qui font partie de la maison, comme leur nom l'indique, et auxquels l'Éternel n'a pas rougi d'étendre le pacte qu'il faisait avec Noé et avec sa famille : *pactum meum vobiscum, et ad omnem animam viventem, quæ est vobiscum.*—Pour élever ces races et les améliorer, pour les associer aux habitudes de la famille rurale et à tout ce plan de l'exploitation des champs, il faut encore des traditions, des années et des générations.

Eh bien ! messieurs, si vous n'y mettez pas cet élément du temps, si vous n'inscrivez pas au front de la propriété rurale ce grand mot : transmission, héritage, que deviendront ces œuvres ? Et quand l'homme qui les aura entreprises, quand le père de famille se sentira courbé par leur poids plus encore que par celui des années ; quand il sentira frissonner à ces tempes ce qu'on appelle, dans la langue poétique du midi de la France, les fleurs du cimetière, les cheveux blancs, il regardera tristement tout ce qu'il aura commencé, tout ce qu'il ne pourra pas achever ; il regardera ces biens qui vont lui échapper, qui vont être violés par des mains sans pitié, et alors il n'aura plus le courage des travaux et des sueurs, il n'aura plus que le courage des larmes ! et la propriété portera dans son flanc un trait dont toutes les enquêtes agricoles ne la guériront jamais !

Ah ! ces choses, nos paysans les savent, ces sages praticiens, ces savants de l'expérience et de la tradition ! Encore une fois, je ne parle pas contre mon pays, je parle avec lui et pour lui. Je pourrais vous citer dans telles de nos provinces, sur des montagnes abruptes et fertiles, des races fidèles à leur vieux proverbe : " Il faut que la maison fume ! " Et pour que la flamme sacrée continue de brûler dans la même demeure et par les mêmes mains, ils émigrent au loin dans les grandes villes, afin d'en rapporter une épargne, noble fruit du travail, et de retrouver un jour ce foyer que leur sacrifice a sauvé, ce foyer dont la vue ranime le cœur en même temps que le corps. " Ah ! j'ai vu le foyer, je m'y suis réchauffé ! *Vah ! calefactus sum, vidi focum !* (Isaïe). "

Et maintenant, je passe aux *intérêts moraux.*—Ce n'est pas le hasard du sang qui rattache l'enfant au père. La paternité est surtout une œuvre de liberté et de providence dans l'ordre moral : comme Dieu dont il est l'image, le père a créé dans le nombre, le poids et la mesure : *in numero, in mensura, in pondere* ; il a tout pesé dans la balance de sa raison et de son cœur, et il a dit : " J'aurai des fils, je me susciterai une race, et je leur léguerai dans la pureté de mon sang, dans la noblesse

de mon nom, d'immortelles traditions d'honneur, de patriotisme et de religion. Ce que j'ai appris sur les genoux de ma mère, entre les bras de mon père; ce que j'ai aimé, ce que j'ai servi, ne périra pas sous le soleil!"—Ce qui constitue la famille dans l'ordre moral, c'est donc cet ensemble de principes, de sentiments et d'opérations que les ancêtres ont voulu maintenir après eux; c'est une vie qui se perpétue et se développe dans une personne collective.

Mais prenons garde, et ne soyons pas trop spiritualiste: l'esprit ne se sépare point de la matière. Voyez la grâce de Dieu, tout ce qu'il y a de spirituel au monde, puisque c'est la communication de sa propre vie à nos âmes: elle n'a point eu horreur de la matière; elle s'est attachée à je ne sais quelle goutte d'eau ou d'huile, à je ne sais quelle parcelle de pain ou de vin! Les traditions morales de la famille s'attacheront aussi à quelque chose de matériel, aux portraits des aïeux, aux meubles de la famille, à la demeure tout imprégnée, pour ainsi dire, de l'âme des ancêtres, à ce toit béni qui les a abrités, à ce foyer confident de leurs joies et de leurs douleurs, à ce foyer qui a vu tant de berceaux et aussi tant de cercueils! Tout cela parle à l'âme!... Qui pourrait le nier? Mais voyez! le simple appartement qu'avaient loué nos parents, la maison où nous sommes nés, où nous avons grandi, nous enfants des villes tumultueuses et mouvantes! quand nous la revoyons après des années, nous sentons une blessure qui s'ouvre à notre cœur, des larmes indicibles, pleines de volupté et d'angoisses, qui coulent involontairement de nos yeux, et nous nous écrions avec le poète:

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Si une maison où nous avons vécu quelques années a un langage si éloquent pour notre âme, que sera-ce de la vieille maison des ancêtres, de celle où les générations ont passé après les générations, où l'honneur à recouvert l'honneur, où la bonté et la vertu se sont en quelque sorte épaissies sur les murs en couches séculaires?—Il y a dans le foyer paternel comme un sacrement de la famille, qui la rend visible et efficace. Un sacrement, nous l'avons dit, exprime et opère: le foyer des ancêtres exprime l'unité collective de toute une race, il opère la perpétuité de toute une tradition.....

TROISIÈME PARTIE

HABITATION DU FOYER.

Ici le R. P. Hyacinthe s'est demandé pourquoi le foyer tel qu'il l'a décrit, est de moins en moins compris et réalisé parmi nous; pourquoi on ne sent pas davantage l'importance de sa possession et de sa trans-

mission. L'une des principales causes en est dans la violation de cette troisième loi : le foyer de la famille n'est plus habité.

De ce pauvre foyer, errant et morcelé, ce qui nous reste encore est délaissé ! Pierre, sacrée de la famille, centre du groupe humain, vous êtes déserte : *Jerusalem deserta facta est!*—Arrêtons nos regards sur ce tableau désolé ; il en coûte, mais il le faut.

Les enfants, où sont-ils ?... Les enfants sont deux ou trois, quelquefois un seul. Plant isolé, triste toujours, souvent chétif, nature égoïste, sans tendresse et sans joie, qui n'a trouvé ni à aimer ni à s'ébattre autour d'elle ! Ce petit solitaire qui s'ennuie et qui ennue, qui tout au moins embarrasse, on se hâte de l'exiler de la maison ! L'éducation hors du foyer complète l'œuvre de la stérilité du mariage.

Mais le père de famille ? Ah ! pour le vrai père de famille, pour le chef de maison, son foyer est le rêve de toute sa journée. Le travail et les affaires l'en tiennent éloigné pendant de si longues heures ! Mais le soir ? Le jour est au travail, le soir est à la famille et à Dieu ! L'étoile ne luit pas dans le ciel avec tant de douceur que les rayons de la lampe ou les reflets de l'âtre à la vitre de la maison lointaine, lieu de son repos et de ses joies, vers lequel il s'achemine en pensant ou en priant.... Mais non ! qu'irait-il y faire ? Son foyer est sans attrait pour lui, ses enfants n'y sont plus ; sa femme y est sans doute, sa femme !... mais trop souvent le divorce de fait a séparé leur esprit et leur cœur ; ils portent le même nom, ils habitent la même demeure ; mais, entre eux, jamais de communications intimes et élevées. On a rien à se dire, parce qu'on ne s'aime pas, parce qu'on ne pense ni ne sent en commun !

L'épouse qui n'a plus son époux, la mère qui n'a plus ses enfants, la femme deux fois veuve ! Ah ! je la vois errer, comme une ombre plaintive, à quelques foyers dont elle sauve la dignité dans les ruines, pleurant sur ces cendres éteintes, pleurant sur les cendres de son propre cœur et de sa propre vie ! “ Ne m'appellez plus Noémi, celle qui fut belle, mais nommez-moi Mara, celle qui est amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une grande amertume *.” Vocation amère, en effet, et qui n'est le partage que d'un petit nombre d'héroïnes !

Je regarde aux deux extrémités de la société, et je vois la famille achevant sa ruine par la femme, dans les classes élevées et dans les classes pauvres.

Dans les classes pauvres, la femme était une femme, une épouse, une mère ; on l'a baptisée d'un nom qui n'est pas français : l'ouvrière. Je connais l'ouvrier et je le respecte ; mais je ne connais pas l'ouvrière ! Je m'étonne, je m'effraye quand j'entends prononcer ce nom.

Quoi ! cette jeune femme ! le travail sans entrailles, le travail sans

* Ruth., I, 8.

intelligence enfoncera sa porte à l'heure matinale, et posant sur elle ses deux mains de fer, l'arrachera à ce qui devait être son foyer, son sanctuaire, pour la traîner à l'atelier qui flétrit et dévore! Quoi! le travail brutal, le travail homicide lui tuera ses enfants ou tout au moins dérobera leurs berceaux pleins de cris pour les livrer à des mains étrangères! Et puis la fausse philanthropie lèvera la tête et criera: Égalité de la femme et de l'homme, égalité de l'ouvrière à côté de l'ouvrier!" Ah! égalité dans la servitude, ou plutôt inégalité profonde dans la servitude et le martyre!

Ah! messieurs, je respire, car tout cela ce sont les excès de l'industrialisme; mais il y a autre chose parmi nous, il y a autre chose! Avant-hier, sans aller plus loin, j'en avais la preuve. Cette exposition universelle de l'industrie qui nous promet, à la place des horreurs de la guerre, les splendeurs de la paix, elle a compris qu'il fallait imprimer de plus en plus à l'œuvre de la richesse matérielle le cachet de l'ordre moral. Elle a institué un jury spécial pour décerner des récompenses à la vertu sociale qui contribue plus directement à la paix et à l'ordre public. Eh bien, avant-hier, dans une réunion de cette grave assemblée, il n'y a eu qu'une voix, une voix unanime pour proclamer la permanence de la mère de famille au foyer domestique comme le remède à nos maux et comme le stimulant à nos progrès. S'il y a donc à ouvrir les yeux sur de grandes lacunes et de profondes misères, il faut relever la tête avec espérance et lutter avec énergie.

Et maintenant, que dirai-je de l'autre extrémité de la société? La femme des classes élevées, dans nos grandes villes, subit une autre séduction, une autre tyrannie; la séduction du monde, la tyrannie du plaisir.

Je ne voudrais pas exiler des salons les dames françaises; bien loin de là, je voudrais restaurer les salons qui ne sont plus et multiplier ceux qui subsistent. Les salons perpétuent non-seulement les traditions de l'esprit et de la grâce, mais les traditions plus précieuses des idées justes, des mœurs élevées, des sentiments honnêtes et distingués. Je sais que dans ces salons qui sont toujours l'honneur particulier de notre pays, c'est la Française, c'est la femme du monde qui a tenu ce sceptre bienfaisant; c'est elle qui, laissant à d'autres le soin de faire les lois et d'écrire les livres, a mieux aimé inspirer les idées, faire les mœurs et gouverner par elles.

Je n'attaque donc pas le règne des femmes dans les salons; mais ce que j'attaque, c'est le sacrifice du foyer domestique au salon, et surtout à cette vue d'étourdissement et de dissipation qu'on appelle aujourd'hui la vie du monde. Commencez par habiter votre foyer, et soyez, je ne crains pas le mot, même pour les dames les plus élevées, soyez des

ménagères, mot vulgaire en apparence, sublime en réalité ! C'est là votre empire, l'empire de la femme forte : soyez des ménagères, veillez sur le royaume domestique ; soyez les éducatrices de vos serviteurs et de vos servantes ! Les domestiques, le mot le dit assez, de vrais habitants de la maison, j'allais presque ajouter de vrais membres de la famille ; les domestiques, cette force, cette gloire de la société d'autrefois, ce danger, ce fléau de la société présente ; c'est en grande partie la maîtresse de maison qui les fait ce qu'ils sont.....

.....
 L'*habitation* du foyer de famille venant confirmer les deux saintes lois de sa *possession* et de sa *transmission*, voilà sous quelle forme ravissante, conservatrice et religieuse, nous apparaît la société domestique dans sa constitution providentielle.

Je me souviens du patriarche Jacob lorsqu'il s'en allait en Mésopotamie chercher une épouse digne de lui dans la maison de son parent **Laban**. Le petit-fils d'Abraham, celui qui devait fonder la maison d'Israël et lui donner son nom, s'endormit un soir après le coucher du soleil, sur une pierre qu'il avait posée comme un oreiller sous sa tête ; et là, dans la simplicité des communications divines à ces hommes des anciens jours, Jacob rêva des songes qui étaient du ciel plus encore que de la terre : il voyait une échelle qui reposait à côté de lui sur le sol, mais dont le faite pénétrait à travers les étoiles ; les anges du Seigneur descendaient le long de l'échelle et remontaient ensuite, et le Seigneur lui-même s'appuyait au sommet et disait : " Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac ton père ; cette terre où tu dors, je la donnerai à toi et à tes descendants ; tu t'étendras de l'orient au couchant et du midi au septentrion ; la race qui sortira de toi sera plus nombreuse que les sables du désert, plus splendide que les astres du ciel." Et quand, au matin, le fils d'Isaac se releva de son sommeil et de ses rêves, il regarda la pierre sur laquelle il avait dormi, il la souleva dans ses mains respectueuses, et, versant sur elle l'onction d'une huile religieuse, il la dressa comme un autel et lui dit : " Tu t'appelleras Béthel, c'est-à-dire la maison du Seigneur."

Je pense à vous, messieurs ! Cette échelle, qui a son point de départ et son point d'arrivée dans le ciel, et qui ne fait que toucher la terre, c'est la paternité morale et chrétienne ; ce Jacob, ce fils du patriarche, ce père du peuple de Dieu, c'est vous dans le présent et dans l'avenir. Hommes mûrs, jeunes gens qui m'écoutez, vous avez en partage la vocation d'Israël ; vous avez à susciter une grande race qui s'étende du midi au septentrion, qui envahisse l'orient et l'occident, qui porte bien haut et bien loin, dans ses envahissements pacifiques, dans ses colonisations civilisatrices, la gloire de la France, la gloire du catholicisme, la

gloire de vos entrailles et de votre nom ! Ah ! prenez la pierre où vous reposez votre tête, où vous appuyez votre cœur, la pierre du foyer domestique, prenez-la d'une main tremblante et dites-lui : " O pierre, ô soc sacré de ma demeure, un moment peut-être je t'avais méconnue, je t'avais crue profane ; mais non, l'eau du saint baptême, la bénédiction du saint mariage ont reposé sur toi : la foi en commun, le christianisme domestique renouvellent chaque jour la consécration. O pierre de mon foyer, relève-toi de terre, dresse-toi devant l'Éternel, tu t'appelleras Béthel, la maison du Seigneur. C'est toi la pierre sacrée où reposent la famille et la patrie, où l'Église de Dieu s'appuie plus solidement elle-même que sur les fondements de ses temples ! "

Monseigneur l'archevêque de Paris a pris ensuite la parole en ces termes, que nous croyons reproduire avec exactitude :

Messieurs,

Je crois interpréter les sentiments de cette noble et sympathique assemblée en offrant l'expression d'une vive gratitude au prédicateur qui nous a fait entendre, depuis quelques semaines, des paroles si éloqu Coastes et si religieuses. Le concours empressé de ses auditeurs est son éloge, et le bien qu'il a pu faire, son mérite et sa récompense devant Dieu.

Veillez aussi, messieurs, recevoir mes remerciements et mes félicitations pour le sentiment élevé qui vous a fait venir autour de cette chaire et qui vous y a retenus ; car l'intérêt que vous avez pris à la question traitée par l'orateur témoigne de votre amour éclairé et généreux pour les austères doctrines du christianisme, ou les individus et les peuples aussi trouvent la source de leurs meilleures inspirations et les éléments les plus énergiques et les plus féconds du véritable progrès.

C'est, en effet, la foi chrétienne, messieurs, c'est la foi qui donne aux jeunes gens le secret et la force de se conserver chastes et purs, qui fait germer et fleurir l'innocence et la vertu au foyer domestique ; c'est elle qui sanctifie et réjouit les alliances en sauvegardant, avec l'intégrité des mœurs, l'honneur des familles et la pureté du sang ; c'est elle qui revêt l'autorité paternelle de douceur et de majesté, et qui met et nourrit dans le cœur des enfants l'énergie et la délicatesse de la piété filiale et d'un tendre respect. C'est elle qui, de ces familles saines, disciplinées et fortes, compose des nations fières et vaillantes, également éloignées de l'insolence et de la servilité ; des nations qui savent ce qu'elles veulent et veulent ce qu'il faut ; des nations qui marchent avec courage et constance dans le chemin de leurs destinées, et qui ne manquent pas plus de mesure que d'initiative.

Mais je ne me propose pas de reproduire, même par l'analyse, ce qu'à si bien développé l'éloquent conférencier de Notre-Dame ; je veux seule-

ment exprimer les souhaits affectueux que le sujet m'inspire pour mes chers auditeurs et leurs familles.

Oui, messieurs, soyez et restez chrétiens, vous et vos familles! Jeunes gens qui trouvez à Paris le foyer paternel, quand vous y rentrez chaque jour, que ce soit avec une conscience tranquille et qui vous permette de soutenir sans embarras et sans honte le regard d'une mère et d'une sœur! Réjouissez le cœur de votre père par vos habitudes de respect, par votre amour du travail et de l'étude, par la régularité de votre vie! Vous qui, moins heureux ne pouvez recueillir le soir le sourire d'un père ou les caresses d'une mère, ah! du moins; que l'image de la famille vous apparaisse et vous suive au milieu de cette cité tumultueuse, pour vous défendre contre vous-mêmes et vous préserver de funestes égarements. Rappelez-vous qu'à cent, deux cents lieues d'ici, dans une petite ville, dans une obscure campagne, il y a un foyer, un de ces foyers dont on parlait si chaleureusement tout à l'heure, un foyer dont le travail et la vertu, sous la forme d'un père et d'une mère, font le charme et l'ornement, et que de là deux cœurs se tournent sans cesse vers Paris pour vous couvrir et vous envelopper d'une sollicitude et d'une tendresse que vous n'aurez pas le triste courage de méconnaître et de contrister. (La voix de l'éminent prélat s'altère sous l'influence d'une émotion profonde.)

Ah! jeunes gens, pardonnez mon émotion; mais votre avenir d'abord, et ensuite les espérances qui reposent sur vous, tout cela me trouble et m'émeut! Ah! jeunes gens, restez fidèles à vos parents; prenez pitié de ces émotions et de ces alarmes qui les font vieillir avant l'âge, et, pour une récompense de leur long et généreux dévouement, préparez-vous, par votre conduite à porter honorablement leur nom et à le transmettre sans tache à ceux qui viendront après vous.

Vous, époux et pères, puissiez-vous conserver ininterrompu le bonheur qu'une amitié tout enchantée vous a promis le jour où, songeant à fonder une famille, vous avez communiqué votre nom, partagé votre âme et fixé votre existence terrestre. Que votre femme et vos filles se composent à force de modestie et de vertu, une grâce et une majesté qui les accompagnent partout comme une escorte angélique et qui leur servent à la fois de parure et de protection! Que vos fils, prompts à vous obéir, ardents à vous plaire, amis du travail et de la discipline, trouvent dans la vie plus qu'elle ne vous a donné: qu'ils soient plus grands et meilleurs que vous, et que vos derniers jours soient réchauffés et embellis par l'éclat et le bonheur de leur destinée! En attendant, que votre exemple se joigne à vos conseils, et que l'autorité de votre conduite donne plus de poids à votre parole! Que votre prière protège vos enfants; que votre croyance chrétienne soit leur plus précieux héritage! Qu'à votre

heure suprême, vos yeux mourants puissent se reposer sur toute une famille attachée au devoir et fidèle à Dieu, et qu'en la quittant ici-bas vous emportiez la chère espérance de la retrouver un jour dans la félicité et dans la gloire du ciel.

C'est, je le crois, la conclusion pratique et finale où le prédicateur a voulu nous conduire, et c'est le vœu que je forme pour vous et vos familles, en priant Dieu de l'exaucer et de vous bénir.

Fin.

—*Journal des Villes et des Campagnes.*

LES THUGS A PARIS

Les Thugs à Paris! Connaissez-vous les Thugs? Avez-vous ouï parler des Thugs? Durant près de deux mois, il n'a guère été question d'autre chose ici, de la barrière du Trône à la barrière de l'Etoile, des hauteurs de Montmartre aux hauteurs de Montrouge, sur les affiches les plus savamment rédigées et à la quatrième page des journaux les plus graves eux-mêmes! L'annonce s'est ingéninée en mille stratagèmes, imitant souvent la folie et voisins parfois de l'idiotisme, afin de mettre leur nom en relief! On répétait ce nom deux fois, trois fois, dix fois, quinze fois, absolument comme dans une vente à l'encan! On l'imprimait en majuscules et en minuscules, en italique et en romain, en sanscrit ou en indoustani, sollicitant l'œil de toutes les façons et par tous les artifices! Pour peu que vous jetiez parfois un regard distrait sur les annonces et affiches, vous n'avez pas pu manquer de l'apercevoir, grimaçant quelque bizarrerie typographique, il vous aura peut-être même impatienté plus d'une fois, ainsi que la chose m'est arrivée. Les Thugs et leur procès devaient passer et surpasser, en intérêt et en terreurs, tous les mélodrames du vieux et jeune répertoire, Guilbert de Pixérécourt et M. d'Ennery, M. Bouchardy et Victor Ducange, toutes les causes célèbres connues et inconnues! La chose vint, après avoir été tambourinée longuement et bruyamment, sur toutes les places et dans toutes les rues, à travers tous les carrefours, et son mot suprême fut le dernier mot de toute fable:

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

Ces *Thugs* se nommèrent autrefois les *Etrangleurs de l'Inde* à l'Am-

bigu-Comique. Mais il bornaient alors leur ambition à couvrir l'Inde de la renommée de leurs sinistres exploits, et leurs sanglantes convoitises n'allaient pas au-delà. Ils sont sectateurs de Kâli, qui est la déesse de la destruction, et dont l'image ressemble singulièrement à ce spectre de la mort charbonné jadis par Baour-Lormian :

... Un noir fantôme au front pâle et livide,
Aux gigantesques bras, au regard enflammé,

faisant "trembler devant lui" ceux qui l'ont "formé". A l'époque de la grande insurrection de l'Inde, ils firent une rude guerre à la puissance anglaise, qui en fit pendre des milliers. Les adorateurs de la destruction universelle, quelle actualité en ce temps d'universelle démolition ! Je laisse de côté la politique, qui coule majestueusement au-dessus de ma tête, et où je n'ai rien à voir ! Mais, dans le seul domaine littéraire, Kâli est tout, et elle est partout ! Pour les auteurs de comédies barbouillées de drame et de vaudevilles déguisés en comédies, Kâli c'est la critique qui détruit en un jour des œuvres qui ont coûté de longs mois à construire, et nous tous, critiques de la presse petite et grande, nous sommes des Thugs ! Kâli, pour la critique grande et petite, ce sont les œuvres sans nom, hélas ! trop nombreuses en ce temps, qui, ennemies de toute règle et confondant toutes choses, savent quotidiennement le bon goût dans ses plus intimes profondeurs, et semblent s'être donné pour unique loi l'anéantissement universel de toute littérature ! C'est le vaudeville déguisé en comédie et la comédie barbouillée de drame.

Malgré leur origine indienne et leur farouche tatouage, les Thugs des Variétés sont de bons Thugs. Ils n'étranglent guère que le seigneur Rocambole, un Thug français qui n'a absolument rien de français, et dont l'occupation à peu près unique, est d'étrangler sans cesse le bon sens. Cependant, leur besogne n'est pas tout à fait aussi simple et facile qu'on pourrait le penser. Ce seigneur Rocambole a eu, durant ces dernières années, des incarnations presque aussi nombreuses que les incarnations du dieu indien Brahma, le vieil ennemi de la déesse Kâli, et il varie ses formes avec l'antique agilité du ci-devant dieu grec Protée ! Il renaît de ses cendres, comme l'antique phénix, et il est pareil à l'hydre aux mille têtes. Ici, il rédige des menus, et il invente des sauces ; là, il enseigne le droit public et privé sur la scène, et il prêche la paix perpétuelle dans un journal perpétuellement en guerre ; ailleurs il veut édifier la morale universelle sur l'universelle ruine de toute religion, et il bat incessamment en brèche le surnaturel, en affirmant sans cesse l'immortalité de l'âme ; plus loin, il professe gravement que la liberté est le droit de faire ce qui plaît à autrui, et que la véritable indépen-

dance consiste à être rivé bien solidement à une chaîne bien courte; en un autre coin, il instruit fastueusement le droit universel de vivre sur son drapeau, et il dresse en son esprit des échafauds sans nombre ! Il est la contradiction de ses propres contradictions, et l'entithèse permanente de toutes ses antithèses. On l'a descendu dans une cave, après l'avoir étranglé soigneusement avec un madras tout neuf, et il reparait presque immédiatement à la mansarde d'une "Maison neuve" figurée par une immense plâtras, proclamant d'une voix irritée que la maison ne s'ouvrira pas, et venant annoncer, un instant après, qu'elle va s'ouvrir. Il a rendu sa demeure au vaillant Diomède, "l'hôte paternel" du magnanime Glaucus, et le vaillant Diomède, qui blessa Vénus dans les champs troyens, le suit du regard, sans pouvoir arriver à le comprendre. Malgré leur habileté scélérate à enlacer le mouchoir sacré autour des têtes les plus éveillées, les Thugs des Variétés ne tuent jamais le seigneur Rocambole, tout en l'étranglant deux ou trois fois par heure.

Ainsi qu'il vient d'être dit, le seigneur Rocambole est immortel, s'il n'est pas éternel. La *Petite Presse* le protège, et un savant, qui n'est point M. Flourens, a composé pour lui un élixir de longue vie (*aqua pro vita producenda*) qu'on nomme l'elixir Bobœuf et que Proudhon, en sa langue imagée et brutale, eût appelé la *blague*. Quand les Thugs l'ont étranglé, il avale bien vite une gorgée de cet élixir de longue vie, et il se remet à courir plus vif et plus agile que jamais. Ne lui demandez pas d'où il vient et où il va ! Il ne saurait vous le dire, et le bel esprit, qui a eu la fortune de le remettre sur ses jambes en ce siècle, ne le sait pas plus que lui-même. Il va, et ceci leur suffit à tous deux, sans que leur souci ait monté jamais au delà. Les Thugs, qui l'étranglent sans cesse aux Variétés avec un acharnement si consciencieux et si exemplaire, ne le savent pas eux mêmes. Ils savent seulement qu'ils sont les adorateurs de la déesse Kâli, et qu'ils ont été mandés de l'Inde, avec accompagnement de cymbales et grosse caisse, de saxhorns et saxophophones, pour recueillir son héritage. Ils le suivent en ses incommensurables domaines sans s'enquérir où il les mène, et ils l'étranglent partout où ils peuvent l'atteindre. Tout leur est bon, pourvu qu'ils aient chance de l'y rencontrer ! L'*Affaire Clémenceau*, un vieux problème de droit pénal ajouté récemment par M. Dumas fils à l'arsenal des casse-têtes indigènes et exotiques dont l'ensemble constitue la torture de l'esprit, et *Nos Paysans*, une paysannerie sans paysans nouvellement mise en honneur par M. Sardou, sont visités tour à tour par eux, avec une sauvage bonhomie et une indifférence parfaite. Le vaillant Diomède, en tunique abricot et les pieds chaussés du cothurne tragique, leur fait, avec une majesté digne des temps homériques, les honneurs de la maison que le seigneur Rocambole lui a rendue, et ils ne daignent pas le voir.

Ce qu'ils veulent, c'est l'héritage, et ils ne peuvent pas arriver à le saisir, le seigneur Rocamboles ne voulant pas mourir ! Après des efforts surhumains, ils finissent, je crois, par être forcés d'y renoncer, et ils prennent le parti de s'en retourner comme ils étaient venus, après avoir fait beaucoup de bruit pour rien.

Une fois de plus, l'Europe a vaincu l'Asie ! " Feringhea a parlé ", et il a parlé en vain, exactement comme dans l'histoire que je contais en commençant ! Il y a bien de l'esprit dans cette folie en trois actes, et du meilleur. On y reconnaît l'invention alerte d'un des plus charmants chroniqueurs de ce temps, M. Albert Wolff, et la savante disposition de M. Eugène Grangé, sans qu'il soit possible de les distinguer entièrement. Des étincelles continues et aucun fiel ! L'éclair fendant la nue partout, et nul part une blessure ! Une raillerie vive et acérée mais sans morsure individuelle ! Une chose m'y a surtout frappé : l'absence absolue des honteuses exhibitions par lesquelles on s'efforce, depuis quelques années, de suppléer, dans les productions de cette sorte, à l'esprit absent. Les auteurs ont pris le rebours de ce malséant usage, et il faut les en louer ! Ils ont pensé que le pétilllement incessant de l'esprit pouvait suffire à tout, et ils l'ont semé à profusion dans leur pièce, au lieu de la barder de femmes peu vêtues. Beaucoup de jolies femmes ou de femme gaies concourent à l'action : Mmes Alphonsine, Aline Duval, Lucile Durand, Silly, Kid, Céline Renault, Berthe Girardin, et surtout cette gentille Georgette Vernet, qui figure une poupée mécanique, la poupée-prime du ci devant *Evénement* et du nouveau *Figaro*, et qui joue si harmonieusement d'un violon si petit ; j'en ometts, et des plus jolies : mais toutes viennent faire ou dire quelque chose, non dans le but unique de se faire voir. Les grands rôles, les rôles où l'action se mène et se démène, ont été donnés à des hommes, tous les meilleurs farceurs du lieu, quelques-uns ayant l'intelligence de la vraie comédie : MM. Charles Potier, Grenier, Kopp, Dupuis, Alexandre Michel, Christian, Blondelet, Alexandre Guyon, Hittemans, Gerpré, Pastelot, Hamburger, et quelques autres. Un succès très vif et très net, très franc surtout, a montré, le premier jour au moins, que l'esprit pourrait bien n'être point entièrement mort en France, malgré les efforts contraires et pareils, des Thugs et du seigneur Rocamboles.

. Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

. Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

INGRES.

La seconde moitié du dix-neuvième siècle restera comme une période calamiteuse pour l'Ecole française. Nous avons vu mourir, en moins de dix années, les représentants les plus illustres de la peinture contemporaine. Delaroche, Scheffer, Decamps, Vernet, Flandrin, Delacroix ont succombé l'un après l'autre, plusieurs en pleine maturité, usés par le feu intérieur plus encore que par l'âge. Ingres était l'ainé de tous ces artistes célèbres; il les a vus successivement naître, grandir et disparaître, debout et ferme quand ses élèves périssaient. Il était véritablement le patriarche de la peinture française. Il meurt à son tour, au moment où nous avons le plus besoin de son nom et de ses œuvres pour lutter, à la grande Exposition qui va s'ouvrir, contre les maîtres étrangers. Il meurt laissant en exemple la vie d'artiste la plus noble, la plus laborieuse et la plus pleine que l'on puisse proposer.

Il est difficile de juger ce grand peintre en quelques lignes rapides. *L'Union* l'a déjà apprécié d'une façon qui n'a besoin que de développements. Mais ces développements demandent du temps et de la méditation. On ne tardera pas, je suppose, à faire une exposition des œuvres du maître. Alors il sera facile de l'étudier complètement. En attendant, on ne peut que donner une idée générale de son génie et de son œuvre. L'article qu'on va lire n'a pas d'autres prétentions.

Quelques détails biographiques serviront à marquer d'un trait plus vif les phases diverses de la carrière de l'artiste.

Ingres naquit à Montauban, le 15 septembre 1782. Son père, peintre et sculpteur médiocre, qui n'avait probablement pas à se louer beaucoup de l'art qu'il pratiquait, le destinait à la musique. Il lui fit apprendre le violon. Le jeune Ingres montra des dispositions brillantes. A douze ans, il paraissait avec succès sur le théâtre de Toulouse. Mais une copie de Raphaël, qu'il vit dans l'atelier d'un artiste nomade, lui montra sa véritable voie. Malgré son amour excessif pour le violon, passion qu'il conserva jusqu'à son dernier jour, Ingres comprit que Dieu l'avait fait peintre, et laissa la musique. Il prit quelques leçons d'un artiste toulousain nommé Roques, puis il vint à Paris. A dix-sept ans, il entra dans l'atelier de David. Le critique Delécluze le connut en ce moment et a donné de lui une esquisse intéressante. Ingres se montrait alors ce qu'il a toujours été, âpre à la besogne, et d'un entêtement proverbial. Plus tard, Delacroix disait de-

lui :—Il a le génie de l'entêtement—On aurait pu répondre : Et l'entêtement du génie.

A dix-huit ans, Ingres remportait le prix de Rome. On voit le tableau de concours à l'école des Beaux-Arts. Il représente un des sujets familiers à l'institut, surtout en ce temps-là : *Arrivée dans la tente d'Achille des ambassadeurs envoyés pour calmer la colère du fils de Pélée*. Toutes les qualités de l'artiste se retrouvent en germe sur ce cadre.

Jusqu'en 1806, Ingres exposa avec peu de succès. A ce moment, découragé ; il partit pour Rome, et y resta jusqu'en 1813. La vie qu'il menait était obscure, laborieuse, besogneuse même, dit-on. Quelques-unes de ses meilleures œuvres datent pourtant de ce séjour. *Raphaël et la Fornarina, la Chapelle Sixtine, Françoise de Rimini, Jehan Pastoret*, etc... On était alors en pleine école de David. Les artistes vivaient au milieu d'un monde de statues. L'art s'agitait et mourait dans une sorte de nécropole, s'épuisant à donner la vie aux choses mortes, et peuplant la scène si passionnée et si vivante de l'empire de fantômes grecs et romains. Croirait-on qu'Ingres fut méconnu et rejeté par ceux qui menaient alors l'école et tenaient le succès ? Pendant longtemps, les peintres davidiens lui reprochèrent de mépriser le genre noble, de poursuivre des sujets épisodiques et pittoresques, indignes du grand art, de s'égarer dans le moyen-âge, de se perdre dans le gothique, finalement on le confondait avec la foule détestable des romantiques naissants. Singulière destinée ! Quelques années plus tard, Ingres devait être chargé par l'autre camp, et servir de cible aux coups des romantiques, précisément parce qu'il représentait, selon eux, les pures et sèches doctrines que les maîtres classiques l'accusaient de désertier. Au résumé, Ingres ne méritait les critiques ni de l'un ni de l'autre parti.

En 1727 il expose l'*Apothéose d'Homère*. Ce tableau produit, au milieu de la cohue romantique triomphante, le même émoi que la *Chapelle Sixtine, Pastoret* ou la *Françoise de Rimini* avaient jadis provoqué dans l'école classique. Pour bien comprendre ce mouvement, il faut se reporter au temps où il se manifesta. Ingres était alors le seul champion des doctrines vaincues. L'école de David, conspuée, n'avait plus de tenant. Gros, effrayé d'une révolution qu'il avait contribué à stimuler, allait se suicider. Ingres se trouvait seul au milieu d'une génération effrénée, avec une doctrine, une règle, un but sévère et nettement marqués. Disciple de Raphaël, admirateur et même imitateur passionné des Grecs, seul représentant de l'idéal antique dans une école affamée de drame et de passions modernes, il fut par la force des choses le bouc émissaire de toutes les colères, de toutes les violences du parti victorieux.

Rien ne l'émeut : il poursuit son chemin avec sérénité, indifférent aux clameurs des romantiques, comme il l'avait été aux remontrances des

classiques, traversant sans fléchir, les systèmes, les contradictions, les traits de folies et de génie ; insensible à tout, au mépris, à l'insuccès, à la misère, autant qu'à l'injure et à la raillerie.

La grande notoriété d'Ingres date de ce moment. On le discute, on l'attaque, on le défend avec emportement. Lui, fatigué par tous ces bruits, il s'en va à Rome diriger l'École française (1834) ; et, quand il revient, quelques années après, il trouve l'opinion publique tournée en sa faveur. On le reçoit, on le fête comme un maître ; il rentre à Paris, sacré par tous grand artiste et désormais incontesté. Les romantiques expirants le saluent. Les néo-grecs cherchent à le continuer en le rapetissant. Les réalistes même et leurs scandales deviennent la plus parfaite justification de ses principes et de sa vie. Ils servent à son triomphe comme le laid fait éclater le beau, et l'ombre la lumière.

Ingres, en réalité, ne donnait prises ni aux classiques, ni aux romantiques ; il faisait au contraire à chaque parti les concessions compatibles avec son génie, et prenait aux uns et aux autres les qualités qui leur servaient pour ainsi dire de mot d'ordre. Plus savant, plus sévère, plus pur que les classiques, il savait être, quand il le fallait, aussi vivant et aussi pittoresque que les plus fougueux romantiques. Il avait le goût de l'antiquité comme les premiers, le goût de la couleur locale autant que les seconds. La vérité est qu'Ingres sut prendre les caractères, et adapter merveilleusement son style et sa manière aux sujets qu'il traita. Grec dans l'*Apothéose d'Homère*, la *Vénus anadyomène* et dans l'*Œdipe*, qui, par parenthèse, rappelle la statue de Jason, il fut romain dans le *Saint Symphorien*, gothique dans *Jeanne d'Arc*, *Angélique*, *Françoise de Rimini* ; oriental dans les *Odalisques* et les *Baigneuses* ; moderne et vivant dans ses portraits. Il fut multiple comme les personnages et les actions qu'il mit en scène, qualité capitale et essentielle d'un maître, que l'on s'obstine à refuser au peintre dont nous nous occupons, mais que la seule nomenclature des tableaux démontre surabondamment.

Toutefois, il ne faut point méconnaître le caractère principal du génie et de l'œuvre de l'artiste. Ingres fut grec par-dessus tout, grec du temps de Phidias. Le monde romain lui était moins familier que le monde grec, ou peut-être moins sympathique. Telle fut probablement la cause de l'hostilité des élèves de David. Ils ne retrouvaient point dans cet admirateur de l'antiquité, dans ce poursuivant de la beauté antique, l'idéal qu'ils rêvaient. Eux, restaient presque toujours à Rome, dont les vertus républicaines avaient égaré leur chef de file. Ingres, au contraire, avait peu de souci pour la grandeur civique des anciens. Il cherchait avant tout la beauté visible et plastique telle que les Grecs du bon temps l'avaient réalisée. L'âme même, les manifestations extérieures des sentiments ou des passions l'intéressaient médiocrement. Autant que le

statuaires du Parthénon, il aimait la tranquillité sereine et l'immobilité physique qui conviennent à l'harmonie et mettent en relief la beauté. Son œuvre capitale, *l'Apothéose d'Homère*, n'est, en quelque sorte, qu'une apothéose de l'apaisement de toutes les passions humaines.

Ici encore, il faut faire des restrictions toujours nécessaires avec un génie aussi multiple que celui de notre artiste. Si la grande pente de son tempérament porta préférentiellement Ingres vers l'expression de l'idéal visible et de la beauté plastique, il sut, quand les circonstances l'exigeaient donner à ses œuvres le mouvement et la vie. *Saint Symphorien*, *Saint Pierre* et dans un autre genre *Françoise de Rimini*, sont des modèles d'ardeur pieuse et d'amour passionné. Le calme antique et grec n'en reste pas moins le cachet principal des tendances et des travaux du maître.

Grâce à ce sens exquis de l'antiquité, et à ce goût ardent pour les modèles grecs, Ingres a donné, à plusieurs de ses toiles, le caractère éternel sans lequel il n'y a pas d'œuvre de premier ordre. On lui a reproché de n'être pas de son époque, de mépriser les types et les scènes modernes. Ce trait fait sa gloire et lui assure l'immortalité. Ingres n'est pas du dix-neuvième siècle ; il est de tous les siècles ; il n'est pas de notre temps, il est de tous les temps. Il a méprisé l'accidentel, l'éphémère, le passager, pour s'attacher au côté immortel de la vie et des choses humaines. Avec un souffle spiritualiste plus ardent et un sentiment plus élevé, autrement dit plus chrétien, de l'art et de l'humanité, Ingres serait artiste sans pareil, précisément parce qu'il méprisa le vulgaire et les passions contemporaines pour vivre dans les sphères supérieures. Il n'eut pas, il est vrai, la passion dramatique qui frappe et entraîne les masses, ni la grande verve ou le jet puissant et tumultueux des Rubens, des Rembrandt, des Delacroix ; mais il eut en revanche la majesté, l'élévation, la grandeur qui charment et ravissent. Si l'on ne vous tord pas la peau, comme disait Duclos, il plane et vous élève jusqu'à lui. En définitive, l'effet qui résulte de ses œuvres et l'impression que le spectateur ressent, sont bien plus conformes au but de l'art et à la grandeur de sa mission que l'émotion violente et passagère, presque toujours inutile, souvent malsaine, qui séduit dans les œuvres de peintres plus passionnés et plus ardents. Phidias et Raphaël, et, dans un ordre supérieur, Hemling et Fra Angelico, manquent aussi de cette fougue contagieuse, que certains esprits mettent si haut. Les uns et les autres n'en restent pas moins, dans leur calme harmonieux et sobre, les maîtres incontestés de l'art humain.

Que cette dernière phrase toutefois ne fasse pas naître dans l'esprit de mes lecteurs, l'idée d'un parallèle que tant de critiques aiment à formuler. Il est d'usage de comparer Ingres à Raphaël. Leur prétendue ressemblance forme comme un cliché d'imprimerie. A mon avis, l'analogie

n'existe pas. Quoi qu'on puisse dire, Ingres n'est rien moins que *raphaëlesque*. Il suffit, ce me semble, de rapprocher ces deux noms pour en montrer l'incompatibilité. Ingres, je le répète, est Grec, non chrétien ou de la renaissance. Il n'a rien de l'élévation ou du sentiment suave, qui fait la grandeur des ouvrages de Raphaël, et leur gloire principale. On ne trouvera dans l'œuvre d'Ingres aucun morceau qui se rapproche de la première ou de la seconde manière de Raphaël, aucun morceau qu'on puisse comparer, même de loin, aux *Madones*, au *Saint-Sacrement*, à *sainte Cécile*. Tout au plus pourrait-on signaler quelques traits de parenté dans la *Transfiguration*, et les dernières œuvres de l'artiste romain. Ingres, à la vérité, s'est parfois inspiré de la Renaissance, et même des maîtres antérieurs ; mais il n'a fait que les traverser pour revenir aux Grecs.

Si maintenant nous considérons le maître au point de vue des qualités techniques, nous trouvons un peintre rompu à toutes les ressources de son art. Dessinateur excellent, Ingres entendait et pratiquait le dessin à la façon des grands artistes. Un trait lui suffisait pour rendre une figure, une forme, un mouvement. Son œil était d'une justesse admirable, sa main d'une sûreté parfaite.

Quant à la beauté de sa couleur, on n'essaye plus de la nier. A mesure que le temps adoucit et rehausse les teintes ou trop vives, ou trop grises de ses toiles, on est forcé de reconnaître un coloriste de premier ordre. Ingres n'attire pas, n'éblouit pas le regard par des couleurs éclatantes, ou des tons chatoyants mais, à la manière des vrais coloristes, il le charme et le retient par l'harmonie et la valeur pondérée de toutes les nuances. L'*Œdipe*, le *Saint Pierre*, la *Chapelle Sixtine*, et nombre d'autres toiles, peuvent servir de preuves.

Ingres ne négligeait rien pour perfectionner ses ouvrages. Son amour de la ligne ne lui faisait point oublier l'étude de la couleur. Il s'efforçait de mettre les deux parties à l'unisson ; il revenait sans cesse, et rien n'est frappant comme l'amour sévère et le soin jaloux avec lesquels ce grand artiste contrôlait et retouchait ses œuvres. Quand il revit la *Stratonice* après plusieurs années de séparation, il dit que c'était bien, et que si on voulait la lui laisser pour la reprendre, il en ferait quelque chose. Jamais artiste n'a touché le pinceau et abordé la toile avec autant de religion. On peut dire de lui qu'il marchait à l'art avec crainte et tremblement. La première fois qu'on lui parla de portraits, il répondit qu'il n'en saurait point faire, et n'osa se risquer que forcé par la détresse. Quel exemple pour les artistes légers et indignes de ce nom, qui ont la prétention de traiter en se jouant tous les sujets !

Grâce à ce travail persévérant, à ce désir du mieux, au respect des choses hautes, au mépris des choses basses, Ingres, soutenu par une foi

immuable dans ses principes et son idéal, a conquis une des premières places de l'école française, et il laisse une œuvre dont la France sera éternellement fière. Personnalité coulée en bronze, a-t-on dit, il a enfanté une postérité coulée en bronze comme lui. Il n'eut pas le bonheur de fonder une école pour le perpétuer. Mais le seul élève qu'il a formé, Flandrin, suffit à sa gloire, comme il suffirait à la gloire de tout maître. Flandrin a été en quelque sorte le complément du maître. Il a eu ce sentiment supérieur, ce caractère supra-spiritualiste ou chrétien qui a manqué à Ingres. L'un a été l'idéaliste de la nature, le spiritualiste de la forme ; l'autre a été le peintre de l'âme et du monde surnaturel. A mon avis, Flandrin reste aussi supérieur à son maître que l'âme est supérieure au corps, et le christianisme au paganisme. L'un et l'autre représentent les deux côtés les plus élevés de la vie et de l'art : le premier, l'idéal visible, jadis entrevu et réalisé par les Grecs ; le second l'idéal invisible apporté par le Christ. On a dit d'Ingres qu'il était un Chinois égaré dans Athènes. Pour être tout à fait juste, il faudrait ajouter qu'il a su se naturaliser de telle sorte, qu'on ne peut plus le distinguer des habitants. Flandrin serait, si l'on veut, un gothique égaré dans Paris, ou plutôt un chrétien qui a su donner aux sentiments éternels qu'il nourrissait, la forme admirable que les Grecs avaient trouvée et que son maître lui transmit. Ingres apprit à Flandrin l'art grec ; Flandrin baptisa l'art grec, ce qu'Ingres n'avait point su faire. Appuyés l'un sur l'autre, se complétant l'un par l'autre, tous les deux iront ensemble à la postérité, et seront admirés, tant qu'il y aura dans le monde des yeux pour voir et des âmes pour sentir.

L'Union.

REVUE MUSICALE.

L'homme fondateur de l'Athénée est peut-être aujourd'hui le personnage le plus en relief de tout Paris, moins encore par ce qu'il donne que par ce qu'il promet. L'orchestre de l'Athénée n'est pas absolument parfait ; il y aurait peut-être quelques aménagements à faire dans ses dispositions, pour que la sonorité fût excellente ; mais à quoi bon ces puérités ? L'œuvre est faite et ne périra pas.— *Exegi monumentum.*— Oui, le fondateur de l'Athénée a le droit de le dire, ou j'y perdrai ce qui me reste de latin.

.....
 A la séance de lundi dernier, M. Ritter a interprété le concerto en

mi bémol de Beethoven. M. Ritter est un pianiste du plus grand mérite. Je ne crois pas que parmi ce monde d'artistes dont la mission est de promener leurs doigts sur un clavier, vulgairement, de toucher du piano, on puisse en rencontrer un dont le mécanisme soit plus parfait. Les gammes se déroulent avec une netteté si surprenante, qu'il est difficile de croire à une perfection telle sous des doigts humains. Les octaves sont magnifiques, le trille est brillant, perlé : bref, M. Ritter possède tous les mérites, sauf, peut-être, un seul : un zeste, une poussière, un atome, un rien... rien que la poésie ; et ce zeste, cette poussière, cet atome, ce rien, voilà ce qui précisément soulève l'enthousiasme, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre si profondément imprégnée de poésie.

Le concerto en *mi bémol* date de 1811. C'est une œuvre de celles qui peuvent appartenir à la seconde manière de Beethoven. La conception est de l'ordre le plus élevé. C'est la première fois peut-être que le piano, tout en conservant sa légitime suprématie, abandonne cependant à l'orchestre une grande part concertante...—Maintenant, et, par parenthèse, cette œuvre conçue dans le style le plus grandiose, Beethoven l'entendit... une fois pendant les quinze années qui lui restaient à vivre ! Et plaignons-nous de l'indifférence du public ! nous aurons bonne grâce. C'est qu'à cette époque le goût des traits ornés, du caprice, de la fantaisie régnait sur toute l'Allemagne. Ries, Czerny, Moschelès, un peu bien Hummel et le grand Weber lui-même donnaient le ton au monde musical de Vienne. Beethoven fut profondément attristé de cette dérogation à ce qu'il considérait comme l'art pur. Bien souvent cette pensée se répète dans ses lettres et dans ses notes. Ce fut un des tourments de sa vie. Le sceptre lui était disputé. Heureusement, la haute aristocratie de Vienne encourageait et consolait cette fière, mais ombrageuse nature. Honorons ses nobles et généreux soutiens. Depuis, le concerto en *mi bémol* a fait une fortune merveilleuse.

En 1845, à Bonn, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Beethoven, Liszt y obtint un foudroyant succès. Et ensuite il ne fut pas de pianiste, petit ou grand, qui, pour pour ainsi dire, ne le prit pour théâtre de ses premières armes. Le temps a bien vengé cette ingratitude du passé à l'égard de Beethoven.

Il est inutile d'insister sur les beautés de l'œuvre ; sur ce premier morceau, débutant hardiment par un point d'orgue ; déjà la fantaisie se décele par éclairs. Le second thème, dit en notes piquées par le quatuor seul, est, ce qu'on appelle en musique, une *trouvaille*. Enfin, la péroraison est ardemment colorée, comme tout ce qui sort de la plume de Beethoven, lorsque des entrailles mêmes du sujet surgit une inspiration qui permet à l'aigle de développer ses ailes.

Dans l'adagio, la part de l'orchestre est plus grande encore. Véritablement, de l'orchestre ou du piano, on ne sait auquel donner la palme. Le thème est proposé d'abord par les instruments à cordes, repris par les flûtes émues, les moëlleuses clarinettes et l'austère basson : et tout en haut de l'harmonie planent de célestes accords du piano : de véritables battements d'ailes,

Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.

C'est une ravissante poésie.

L'entrée du final est pleine de mystère. Le thème se propose morcelé et comme incohérent : il semble que le compositeur hésite à aborder son sujet ; puis il éclate enfin à l'orchestre et au piano avec une irrésistible puissance. C'est, vu au microscope, une sorte d'effet analogue au final de la symphonie en *ut mineur*. Tout le reste du morceau est travaillé et intrigué avec un art admirable. Quelques fragments de mélodie, un ou deux rythmes, et cela suffira à Beethoven pour construire un monument magnifique.

Un compositeur dramatique disait à un symphoniste :

— Mais avec rien vous prétendez donc faire de la musique ?

— Et vous, répondit l'autre, de la musique vous ne faites rien.

Schubert est un nom qui brilla à Paris, il y a trente ans, d'un éclat incomparable. L'Allemagne nous enseigna les symphonies de Beethoven et peut-être est-ce Paris qui enseigna Schubert à l'Allemagne, où les œuvres du maître n'étaient connues que d'un petit nombre. Ce fut notre grand chanteur Nourrit, nature intelligente, initiative, chevaleresque qui se prit de passion pour ces chefs-d'œuvre ignorés, et tint à honneur de les faire vivre en France. Je me souviendrai toujours des soirées de la comtesse Grabowska, où se réunissait la fleur des artistes et des amateurs. Qui n'a pas entendu Nourrit chanter la *Jeune religieuse*, le *Roi des Aulnes*, le *Départ*... ne peut véritablement pénétrer le sens intime de ces ballades. Un seul chanteur allemand, à ma connaissance du moins, M. Stodkhausen, a su retrouver ce grand style, où le sentiment du cœur humain vibre si profondément.

A cette tentative qui passionna la génération d'alors (quant à moi, j'étais à peine né à l'art musical), Liszt et Massart s'associèrent avec tout l'enthousiasme de la jeunesse. Ils jouèrent,—si l'on peut dire jouer—la sonate en *si mineur*, les trios en *si bémol* et en *mi bémol*, merveilles de fantaisie, réglée et contenue par la sage direction de la science ; les fantaisies, les préludes, les valse, ces gouttes d'une essence exquise contenues dans un flacon d'or. O les jours heureux ! Et aujourd'hui l'on me trouve morose ! Morose, parce que je suis vieux ;

plus vieux par la tristesse que par le temps. Je n'ai jamais compris les consolations de Cicéron dans son beau livre de *Senectute*.

Comme tous les grands maîtres allemands, Schubert à l'inspiration joignait la fécondité. Les compositions de Schubert pour la musique de chant sont innombrables. Il a écrit plus de deux cents chœurs, ballades, chansons, ballades dialoguées avec des instruments, entre autres le *Fleuve* pour voix et cor, l'une de ses plus grandes inspirations. De toutes ses œuvres, cinquante à peine sont connues; tous les jours encore, en Allemagne, dans des fonds de magasins ignorés, on retrouve de ses morceaux que les éditeurs avaient négligé d'éditer. Il en fut de même pour Sébastien Bach, dont plusieurs chefs-d'œuvre sont encore soupçonnés, mais non retrouvés. Il est vrai que S. Bach devançait le rôle de certains éditeurs de Schubert, et que lui-même prenait soin de les enfouir dans ses armoires. Schubert a écrit aussi des quatuors et des symphonies : ces œuvres dénotent une main plus faible. Dans ses accompagnements de piano, chose étrange ! on éprouve le sentiment de l'orchestre, et dans son orchestre on retrouve le sentiment du piano. Contradiction bizarre chez un grand homme, si tout n'était pas bizarrerie et contradiction dans le génie humain.

Et cependant, la renommée de Schubert, si jeune qu'elle est, a déjà vieilli. L'influence de Schubert a été grande, mais éphémère ; il est en baisse dans l'opinion. Et ceci, peut-on essayer de l'expliquer ? Deux tendances se sont toujours partagé le monde des arts : la tendance classique, qui, chez un génie médiocre, tombe dans le banal ; la tendance progressive, qui, de même, mal dirigée, tombe dans le désordre et l'exagération. Les deux grands maîtres allemands, Haydn et Mozart, firent faire d'immenses progrès à l'art musical ; mais un élément leur manquait, comme il me semble avoir manqué à tout le dix-huitième siècle : ce vague sentiment de la nature et de l'âme humaine en contemplation devant elle. En France, il s'est révélé à Chateaubriand comme le génie grec à André Chénier ; puis un peu plus tard, à Lamartine dans ses admirables Méditations ; en Allemagne, chez Gœthe, Schiller, Huland et d'autres grands poètes, et parmi les musiciens, chez Weber et Schubert. Or, ces aspirations de la musique allemande concordaient à merveille avec celles de la poésie française vers 1830. — Magnifique mouvement des esprits que nous devons à la Restauration. Alors, Victor Hugo et Lamartine retentissaient dans les âmes à l'unisson de Weber et de Schubert. Depuis, l'on a changé. En toutes choses on est devenu moins hardi ; plus esclave de ce que l'on croit la beauté pure. L'ébullition s'est changée en calme ; et l'on en revient à une admiration, exclusive, peut-être pour des œuvres admirables, mais d'autant plus admirables aujourd'hui, qu'elles sont depuis plus longtemps admirées.

Weber et Schubert, Schubert surtout, ont été un peu noyés dans le flot magnifique, mais un peu magistral, de Haydn et de Mozart. Beethoven, lui-même, verra peut-être sa gloire légèrement entamée !!! Alors je me voile le visage ! O manteau d'Agamemnon, où te retrouver ?

Honneurs aux jeunes courages ! Ils se souviennent encore de Schubert : ils nous donnent encore ses merveilles. A la dernière des séances de MM. Armingaud et Jacquard, j'ai entendu ce premier trio de Schubert : l'exécution a été excellente. Mme Massart est la fée du piano. Fortunée est l'œuvre qu'elle daigne toucher du bout de sa baguette.

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Que dire lorsqu'elle vous offre l'or le plus pur ? A cette même soirée, M. Baneux accompagnait à Mme Massart une sonate pour piano et cor de Beethoven, la seule que l'on joue... parce qu'il n'y en a pas d'autre... de remarquable, du moins. M. Baneux a des sons exquis et d'une parfaite justesse. Mais qu'il est difficile pour un compositeur d'écrire pour le cor, cet instrument-poète de l'orchestre ! qu'il est borné dans ses ressources, sublime dans ses effets ! Ah ! n'y touchez pas ! ne l'améliorez pas ; vous gêneriez la plus belle voix que la nature ait jamais mise au service de la pensée d'un grand homme !

LÉON KREUTZER.

ACADEMIE DES SCIENCES.

Un dentiste étranger était venu, dans la séance du 24 décembre dernier, proposer à l'Académie d'arracher les dents sans douleur. La prétention n'était pas nouvelle ; et le moyen qu'il proposait ne l'était pas davantage. Avec le protoxyde d'azote, une ou deux minutes suffisent, selon lui, pour obtenir un sommeil qui permet de pratiquer l'opération. Il a fait ainsi, sans aucun accident, c'est le dentiste qui l'affirme, plusieurs milliers d'opérations. Le protoxyde d'azote pur ne produit pas, ajoutait-il, les nausées, l'abattement et la fatigue qui sont la suite ordinaire de l'emploi du chloroforme et de l'éther. *Sans aucun accident !* s'est écrié M. Dumas : " tous les chimistes, a-t-il ajouté, connaissent les accidents produits par l'inspiration de ce gaz, il y a un demi-siècle. Aucun d'eux n'ignore qu'il est souvent accompagné de bioxyde d'azote, gaz redoutable à tous les titres. La pureté du protoxyde d'azote, difficile à

maintenir pendant sa production, indispensable, cependant, pour éviter des accidents graves ou mortels, ne peut guère être garantie d'une manière certaine, puisque le gaz doit être préparé expressément pour chaque opération, dans la plupart des cas.

“ Sans doute, quand on peut disposer d'un réservoir et d'un appareil propre à la liquéfaction et à la conservation du protoxyde d'azote liquide, il est plus facile de s'assurer de sa pureté et de la garantir. Mais ces appareils sont rares, et si le protoxyde d'azote était préféré comme anesthésique, son emploi se répandrait partout, d'autant plus qu'on le recommande surtout pour les opérations chirurgicales les plus fréquentes et les plus faciles à supporter.

“ Autant il est aisé d'avoir des liquides tels que l'éther et le chloroforme, purs, préparés sur une grande échelle et dignes de la confiance des consommateurs, autant il est difficile de trouver les mêmes garanties, quand il s'agit d'un gaz que l'on produit au moment même du besoin, quelquefois à la hâte, et presque toujours avec des matériaux non éprouvés, soit pour la préparation, soit pour la purification.

“ Il est donc nécessaire de prémunir contre ces périls certains les personnes qui seraient tentées de se livrer à l'étude des propriétés anesthésiques du protoxyde d'azote.”

C'étaient là de sages réflexions et des conseils salutaires indispensables. M. Herman, de Berlin, est venu les corroborer par des faits nouveaux.

“ Dans ces derniers temps, dit-il, une lettre adressée à M. Chevreul, à la date du 24 janvier dernier, les chirurgiens, non contents de ces anesthésiques ordinaires, ont eu recours à ces inhalations (de protoxyde d'azote). A ce sujet, mes expériences me conduisent à formuler les conclusions suivantes :

“ Respiré pur, le protoxyde d'azote est dangereux”, car on obtient, outre l'enivrement, une asphyxie qui peut tuer la personne ;

“ Administré à l'état de mélange avec l'oxygène, seul procédé qui à mon avis, ne serait pas *un crime* de la part de l'opérateur ; il constitue un très faible anesthésique, dont on reviendra bientôt ”. Le mot *crime* est souligné par M. Herman.

“ J'ai déjà eu, ajoute le chimiste prussien, l'occasion, en Allemagne, de faire connaître cette opinion aux chirurgiens qui ne lisent pas les journaux scientifiques. Maintenant, comme on recommande le même procédé en France, je vous prie de vouloir bien attirer aussi l'attention des médecins français sur les dangers que présente ce gaz, lorsqu'il est respiré sans oxygène, afin qu'il ne produise pas les désastres “ qui se sont déjà produits en Allemagne.”

Ce gaz protoxyde d'azote a une histoire assez curieuse. Il a été découvert en 1772, par Prestley, qui, l'ayant respiré, éprouva une ivresse gaie

et des sensations agréables. Il n'en fallut pas davantage pour le faire désigner sous le nom de *gaz hilarant*. Plus tard, en 1799, Humphry Davy voulut l'expérimenter également. Les effets qu'il observa sur lui-même furent remarquables. Ses sens en furent impressionnés et son esprit s'exalta au point qu'il perdit tout rapport avec le monde extérieur et se trouva plongé dans un profond délire extatique. *Rien n'existe que par la pensée*, s'écria-t-il en se réveillant; *l'univers n'est composé que d'idées, d'impressions, de plaisirs et de souffrances*. Et les poètes anglais appelèrent le protoxyde d'azote *gaz du paradis*.

De ces observations sur lui-même, et sur d'autres personnes probablement aussi, Davy concluait en affirmant les propriétés hilarantes du protoxyde d'azote. Mais il n'en fut pas de même à quelque temps de là, quand Proust à Madrid, et Vauquelin au jardin-des-Plantes, voulurent renouveler l'expérience de Davy. "Ils n'éprouvèrent, dit M. Chevreul, qu'un grand malaise de la respiration."

L'expérience de Vauquelin eut lieu dans le jardin de Fourcroy. Un ami de Davy, M. Underwood, était présent, et il faisait remarquer aux assistants le *bien-être* et les jouissances intérieures éprouvées par Vauquelin, tandis qu'en réalité, Vauquelin souffrait beaucoup, ne pouvait parler, et se trouvait dans l'impossibilité de manifester ses impressions douloureuses.

Et ceci confirme bien l'opinion émise, touchant la difficulté de discerner les faits et de donner aux phénomènes qui les constituent une signification susceptible de faire loi, quand il s'agit d'actions physiologiques.

Ainsi, le même moyen qui procurait à Davy les joies du *paradis*, donnait à Proust et à Vauquelin des sensations tout à fait opposées.

La découverte du moyen d'éliminer la douleur dans les opérations chirurgicales est un magnifique résultat de la science et un des plus grands bienfaits acquis à l'humanité souffrante.

Deux substances, l'éther et le chloroforme, sont employées aujourd'hui par les opérateurs. Avec l'éther, il faut huit à dix minutes pour produire l'insensibilité; il suffit d'une minute ou deux avec le chloroforme. Mais les effets sont les mêmes, et voici en quoi ils consistent.

L'éthérisation agit sur les centres nerveux en suspendant successivement leur action physiologique. Le cerveau est le premier atteint, puis le cervelet, puis la moëlle épinière et la moëlle allongée. Or, au moment où ce dernier centre, la moëlle allongée, perd son influence, le cœur cesse de battre; il y a syncope, et la vie s'arrête sans retour.

L'éthérisation amène donc le malade à *deux doigts de la mort*. Mais aujourd'hui on a acquis une telle habitude, qu'en suivant exactement toutes les précautions consacrées par l'expérience, pour ces milliers d'applications heureuses, on ne compte qu'un très petit nombre d'accidents.

C'est une loterie dans laquelle les bons numéros sont en nombre infini. Mais il y en a aussi de mauvais ; et, quelque rares que soient ces derniers, ils existent et constituent une chance périlleuse. Et ce n'est pas la peine de s'y abandonner quand les opérations que l'on doit subir ne mettent pas la vie en danger par leur fait même.

L'éthérisation a été découverte en 1844, par Horace Wels, dentiste de Hartford (Etats-Unis). Après lui, le docteur Jackson, de Boston, répéta ses expériences et les vulgarisa parmi ses élèves. Puis, ce fut encore un dentiste, William Earson, qui pratiqua avec succès plusieurs extractions de dents sans douleur. La première opération fut faite en Europe par Liston, chirurgien de l'hôpital du collège de l'université, à Londres. Il pratiqua en public une amputation de cuisse et un arrachement d'ongle, sans douleur ; c'était le 19 décembre 1846. Le 25 du même mois, Jubert de Lamballe obtenait le même succès à l'hôpital Saint-Louis.

La découverte faisait le tour du monde ; Horace Wels, dit-on, vint en Europe pour tirer parti de l'invention ; n'ayant point réussi à faire valoir ses droits, il tomba dans la misère, et, de désespoir, il mit fin à ses jours.

Aujourd'hui, il y a lutte entre l'éther et le chloroforme.

Les chirurgiens de Lyon sont pour l'éther, et M. Pétrequin se faisait leur organe auprès de l'académie des sciences, dans la séance du 4 décembre 1865 ; et il invoquait les paroles suivantes de M. Velpeau devant la justice : " Avec le chloroforme, il y a des cas où la mort peut arriver, même quand on a agi avec la plus grande prudence et d'après toutes les règles de la science." (C. R., t. 61.p. 1007.)

Les chirurgiens de Strasbourg sont pour le chloroforme, et le plus illustre d'entre eux, M. Sédillot, est venu plaider la cause de cet agent dans la séance du 29 janvier 1866. " La rapidité et la persistance de l'anesthésie chloroformique en font la supériorité. Le réveil en est lent et silencieux ; celui de l'éther, rapide, indiscret et bavard." (C. R. t. 62, p. 214).

Mais il avait dit auparavant (Ibid.) : " Chloroformer est un art qui exige une attention de tous les moments, beaucoup d'habileté et d'expérience ; toutes les fois qu'on a recours au chloroforme, la question de vie et de mort se trouve posée ; le chloroforme pur et bien employé ne tue jamais."

Conclusion. Il faut donc bien le répéter. Quand l'opération qu'on est obligé de subir ne met pas la vie en danger, il vaut mieux se résigner à la douleur que de courir les chances de l'éther ou du chloroforme.

Les chirurgiens ne sauraient être de notre avis, surtout pour une raison inutile à dire. Aussi bien n'est-ce pas pour eux, mais pour leurs malades, que nous écrivons ces lignes.

LES PIONNIERS SAINTONGEOIS*

ET LA

NOUVELLE CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Les journaux annoncent que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord sont sur le point de réussir dans leur projet de se former en une confédération capable de résister aux attaques des États-Unis.

Aux yeux de notre pays, mais surtout aux yeux des Saintongeois, éclairés sur les rapports de notre province avec l'ancienne nouvelle France, le projet dont il s'agit n'a pas seulement l'importance d'un grand acte nécessaire, dans cette partie de l'Amérique, pour y faire respecter la liberté de ce continent, déjà trop entamée et menacée de nouveau du côté du Sud.

Il y a là pour nous un autre motif du plus vif intérêt.

Nous devons y suivre les efforts et y chercher la destinée de la race française qui a, la première, découvert et occupé le sol entier de la confédération nouvelle, et qui, aussi la première, a défendu ces contrées contre les agressions de la Nouvelle Angleterre.

De 1608 à 1763, la lutte engagée contre les colonies qui devaient être les États-Unis, l'a été au nom de la France; mais, depuis cette époque, lorsque Louis XV eût perdu son empire d'Amérique, comme celui de l'Inde, la race française, dans le Canada devenu anglais, a montré, par ses triomphes de 1774 et de 1812, que, si on savait se concilier son affection,

* Un bon ami de notre publication nous a fait le plaisir de nous remettre "l'Indépendant" journal publié à Saintes, en Saintonge, France, sur lequel se trouve un article important qui se rattache à notre histoire par l'origine. Cet article est d'autant plus précieux qu'il jette de nouveaux éclaircissements sur les premiers tems de la Colonie en ce Pays. Plusieurs d'entre nous peut-être reconnaîtront leurs ancêtres dans la liste de Pionniers Saintongeois que nous publierons dans notre prochaine livraison. D'ailleurs ce morceau a encore le mérite de l'opportunité, en établissant ce qu'était alors la nouvelle France et ce qu'elle est aujourd'hui.

Cet écrit remarquable devait naturellement trouver place dans nos colonnes et nous remercions vivement notre judicieux ami d'avoir pensé à le mettre à part pour nous. Nous saisissons cette occasion pour dire que nous serons toujours heureux de publier tout écrit soit original ou de reproduction qui entrerait dans le cadre que nous nous sommes imposé.

c'était elle qui était le vrai rempart de la puissance anglaise contre les Etats-Unis.

Cela s'explique aisément :

Avant 1763, en dehors et au-dessus de la guerre entre les deux métropoles, il y avait une autre lutte que l'Angleterre eut tort de seconder contre nous, parce qu'elle devait en même temps tourner contre elle. La lutte dont je veux parler est celle qui résultait des vues de ses 13 colonies sur le territoire des nôtres dans le Canada. — Le traité de 1763 fit croire aux colonies de l'Angleterre que le Canada était à elles. Mais elles se trompaient. — Pendant la guerre de leur indépendance, le Canada traité plus doucement par la Grande-Bretagne, lui demeura fidèle, et défit Montgomery. La race française vaincue gardait ses ressentiments particuliers contre les agressions déloyales d'un peuple, le premier auteur de son assujettissement.

Ce ressentiment de la race française, autant par la différence de sa religion et de ses mœurs, a été la force de ses nouveaux maîtres. Pitt, Burke et Fox se sont accordés pour le reconnaître et dire que ce serait l'assimilation des races qui perdrait la puissance de la Grande-Bretagne dans ces contrées.

Les conditions nouvelles que doit créer l'union des possessions anglaises de l'Amérique du Nord ne vont-elles pas donner à l'élément britannique une force plus grande ; et la race française ne sera-t-elle pas ainsi menacée dans son influence ? Nous le craignons. Et c'est là ce qui nous touche principalement dans ce nouvel ordre de choses, soit que la race française finisse par disparaître sous le flot de l'immigration anglaise, soit qu'elle doive en triompher, en puisant, dans l'exemple donné par ses pères depuis cent ans, une énergie et une sagesse nouvelles.

En 1763, le Canada ne comptait que soixante mille habitants d'origine française, l'Angleterre, comprenant mal ses intérêts, voulait d'abord détruire leur religion, leur langue, leurs lois, leurs mœurs ; elle éloignait alors les Canadiens-Français de tous les emplois ; mais, par sa constance, par son étroite union, la race française conserva tout. Elle reconquit d'abord ses droits civils, puis elle obtint un parlement ; son clergé lui conserva sa langue et sa foi, en développant l'instruction avec un zèle dont il faut lui tenir compte. Enfin, lorsque la politique anglaise, cherchant encore une fois la satisfaction de ses passions plus que celle de ses intérêts, eût lassé la patience des Franco-Canadiens, la révolte de 1838, à la voix d'un homme d'origine saintongeoise, M. Papineau, leur donna la prédominance, par l'effet de leur bonne harmonie au milieu de la division des partis anglais.

Aujourd'hui que notre race en Canada compte près de douze cent mille âmes, il y a, par cela même lieu d'espérer qu'elle ne sera pas au-dessous

de son rôle ni de son passé. Si les difficultés ont grandi, les moyens en sa faveur se sont accrus aussi : son industrie, son agriculture, son instruction, tout cela est en voie de prospérité. Avec toutes ces ressources, qu'une lutte séculaire a données aux Canadiens-Français, l'on peut dire, après M. Etienne Parent, l'un des plus dignes représentants de notre race, que si la nationalité française meurt en Canada, c'est que les enfants seront indignes de leurs pères.

Malgré l'espérance qu'il n'en sera rien, le besoin d'efforts, plus grands encore dans cette phase nouvelle des destinées canadiennes, est bien propre à toucher la Saintonge, comme une mère qui sent surtout son attachement pour ses enfants dans les heures de crise. Or, comment ne se souviendrait-elle pas en ce moment, si elle a paru l'oublier, que ce sont des Saintongeois qui ont fondé la puissance française sur les rives du Saint-Laurent ainsi que sur les côtes qu'on nomme aujourd'hui les côtes de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick.

Je ne parle pas ici du pilote Jean-Alphonse de Xainctoine, du canton de Saint-Mesme près de Cognac, qui a été au temps de Jacques Cartier l'explorateur des régions les plus septentrionales. Je parle de Gua, sieur De Mons, gouverneur de Pons, créateur de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis et protecteur de l'établissement de Québec.

Je parle d'Antoinette de Pons, marquise de Guescheville, dont le concours amena la fondation de Pentagoët.

Je parle de Samuel de Champlain, capitaine de vaisseau, natif de Brouage qui fonda la ville de Québec, découvrit le lac appelé de son nom, le lac Ontario, la rivière des Outawas, fit commencer les missions sur les bords du lac Huron, et soutint les premiers efforts de la rivalité des colonies anglaises.

“ La constance de Champlain dans la poursuite de ses entreprises, a dit le dernier historien de la colonisation française en Canada, sa fermeté et son courage dans les plus grands périls, le soin qu'il eut de nous laisser des relations curieuses des circonstances de ses voyages, la lutte qu'il soutint pendant tant d'années (1608-1635) contre les compagnies marchandes pour créer la colonie sans se laisser abattre par leur mauvais vouloir ; enfin, son attachement sincère à la religion et son zèle pour la répandre, lui ont acquis des titres immortels à la reconnaissance des Canadiens et des Français.”

A la pensée de ces titres si éclatants et presque oubliés cependant parmi les masses, quand nous voyons chez nous prodiguer le bronze ou le marbre et dresser des statues à des écrivains de troisième ordre, tels que Gresset ou Quinault, à d'honnêtes professeurs de langue latine, comme l'Homond, à des généraux, simples instruments d'une gloire plus haute, nous ne pouvons nous empêcher de nous étonner que l'on méconnaisse la

justice due à un homme, dont la vie a été si féconde en heureux résultats, pour les Deux-Mondes.— Vaudrait-il donc mieux, dans l'esprit des masses, avoir fait de petits vers, que d'avoir révélé à la science des contrées immenses par des explorations pleines de dangers, que d'avoir accru ainsi le territoire de la France sans verser de sang, que d'avoir enfin étendu, développé la nationalité française, en ouvrant loin de la métropole de vastes espaces à toutes les activités douées d'assez de courage pour s'élever de la misère au bien-être ?

Nous ne ferons pas aux masses, l'injure de penser que telle est leur opinion, seulement il est dans la nature du plus grand nombre d'oublier ce qui est loin des yeux. C'est ainsi, que nous en sommes encore au point où M. Michel Chevalier nous reprochait d'être, il y a trente ans. " De l'empire qu'autrefois nous avons pu nous flatter de fonder en Amérique, disait le savant publiciste, il ne reste pas même un souvenir, car les hommes qui y sacrifièrent leur vie, n'ont pas une ligne dans nos annales, pas une esquisse dans nos monuments."

Quand cesserons-nous donc de mériter un pareil reproche ?...

Ne serait-ce pas aujourd'hui, pour cela, un moment bien choisi que celui où l'ancienne nouvelle France se reconstitue dans son ensemble, la race française à sa tête ? N'y a-t-il pas également une coïncidence favorable dans la présence d'un Saintongeois au ministère de la marine et des colonies, appelé par ses attributions mêmes à consacrer une gloire qui appartient à la fois à la marine, aux colonies et à la Saintonge. D'un autre côté, lorsque la prochaine Exposition-Universelle va nous mettre de nouveau en rapport avec les Canadiens, ne serait-il pas opportun de leur montrer qu'on suit leurs efforts avec une sympathie toute fraternelle. A une époque où l'on parle tant de l'union des peuples, de la grande famille humaine, il faudrait songer tout d'abord à resserrer par le souvenir, les liens naturels entre les peuples d'origine commune. — Or, il nous serait facile de montrer une longue liste de noms de l'Aunis et de la Saintonge, qui sont ceux aujourd'hui, si je puis m'exprimer ainsi, de nombreuses tribus franco-canadiennes. — Suivant nous, ces immigrations, en admettant que Champlain n'eût pas d'autre titre à nos hommages, ne nous permettraient pas de rester indifférents à la mémoire du premier auteur de ces relations entre nos provinces de l'Amérique du Nord.

(A Continuer.)

. Si l'on mettait toujours à comprendre le temps que l'on met à paraître avoir compris, et à écouter le temps où l'on ne songe qu'à répondre, tout le monde n'y trouverait-il pas son compte ?

. A l'égard des princes, je dirais comme les protestants pour un plus haut maître : — Le service sans le culte.

CONFÉRENCES

DU R. P. FÉLIX A NOTRE-DAME.

1ÈRE CONFÉRENCE, 10 MARS 1867.

L'OBJET ET LA NATURE DE L'ART.

Messieurs,

.....

Je me propose de considérer, cette année, le progrès par le christianisme au point de vue *artistique*. Après l'utile, le beau; après l'économie, l'Art.

Le progrès artistique par le christianisme, c'est-à-dire l'art purifié, agrandi, transfiguré par le christianisme, mais surtout par le catholicisme, est pour nous, chrétiens catholiques, une gloire dont nous ne sommes pas assez fiers. L'art a fait dans nos siècles chrétiens à la royauté de notre Christ une splendide couronne; et cette couronne porte, comme ses fleurons éclatants, les plus beaux chefs-d'œuvres du génie humain illuminé par la lumière divine.

Il ne faut pas s'en étonner. Il est impossible que cette religion qui agrandit l'humanité par toutes ses faces, et pénètre de sa sève généreuse les profondeurs intimes de notre vie, n'imprime pas à l'art, placé dans des conditions normales, le mouvement ascensionnel qu'elle imprime à toutes choses.

Toutefois, Messieurs, pour éviter tout malentendu dans un sujet où les méprises sont faciles, avant de montrer directement comment le souffle de Jésus-Christ féconde, élève et transforme l'art, il faut nous mettre en face de l'art lui-même; il faut entendre sa nature, sa vocation, ses conditions de grandeur et ses causes de décadence. Et d'abord il faut répondre à cette question qui se présente la première, et qui doit éclairer toutes les autres: Qu'est-ce que l'art? quelle est la vraie notion de l'art?

Qu'est-ce que l'art? En posant cette question, je n'entends nullement rechercher quels sont les procédés techniques de l'art, ses habiletés acquises, ses préparations laborieuses, ses moyens d'exécution. Je n'entends pas même rechercher quelles sont les dispositions innées que l'artiste doit apporter à sa vocation et à son ministère. Ces libres préparations, je les suppose; il n'y a jamais de grand artiste sans le secours d'un grand travail. Ces prédispositions naturelles, l'art, par son essence même, les

exige. Pour faire un grand artiste, il faut un peu de cette flamme qu'on appelle le génie ; ce qu'un écrivain nommait bien naguère "l'étincelle mystérieuse qui met le feu aux organisations d'élite." Je suppose donc ici l'artiste en possession de la puissance innée et de la dextérité acquise, le génie sachant parler la langue et manier l'instrument de son art. Et cela supposé, je demande : Qu'est-ce que l'art ? En quoi consiste proprement l'œuvre artistique ?

L'œuvre artistique peut se résumer dans ces deux mots parfaitement intelligibles : *créer la beauté*. Faire resplendir le beau idéal sous une forme sensible qui est l'œuvre de l'artiste ; le créer à la ressemblance de cette beauté idéale qui du fond de l'essence divine brille comme une pure étoile au fond de l'âme humaine : voilà ce que je considère comme l'œuvre propre de l'art. Et si j'étais autorisé à résumer dans une définition toute ma pensée sur ce sujet, je dirais volontiers : l'art est *l'expression de la beauté idéale sous une forme créée*.

I

Oui, Messieurs, l'objet propre, la fin immédiate, le but direct de l'art, c'est la beauté. Le philosophe, le savant dans ses recherches a pour objet propre le Vrai, et il le traduit dans des formules. Le saint, dans ses efforts héroïques, a pour objet propre le Bien, il le traduit dans ses actes de vertu. L'artiste, dans son travail quelquefois héroïque aussi, a pour objet propre le Beau. Il cherche, il aime directement le Beau, et il le traduit dans ses œuvres.

Inutile d'insister. Cette donnée fondamentale a, dans le domaine de l'art, la valeur d'un axiome ; et nul d'entre vous, je pense, ne songe à contester. Nous pouvons donc, sans plus tarder, faire un pas de plus dans la carrière et aborder tout de suite cette question magistrale : Si l'art a pour objet propre la beauté, en quoi consiste la beauté elle-même ?

Cette question nous essayerions en vain de l'éviter ; elle se pose d'elle-même au seuil de notre sujet. Qu'est-ce donc que la beauté ?

La beauté ! ah ! Messieurs, ai-je besoin de vous apprendre ce que notre âme entrevoit sous la magie, ce qu'elle entend dans l'harmonie de ce mot ? La beauté, ah ! je vous en prie, avant de vous en montrer la vraie physiologie, laissez-moi repousser, avec un légitime dédain, les fantômes, si ce n'est les laideurs, que l'on ose quelquefois confondre avec elle-même.

Le beau ! ne serait-ce pas ce qui répond, pour les satisfaire, à nos égoïstes besoins ? ce que l'industrialisme se plaît à nommer l'*utile* ? Mais, vous dirai-je ici avec un homme distingué, que de *choses utiles qui ne sont pas belles*, et que de belles choses aussi qui ne sont pas utiles dans le sens vulgaire de ce mot ! Bien loin que le beau se confonde avec l'utile, la grande préoccupation de l'utile amoindrit le sens du beau et prépare les

chutes de l'art. Ne serait-ce pas ce qui répond à nos aspirations sensuelles, ce qui flatte, caresse et enivre les sens, ce que le sensualisme prend volontiers pour le beau, en un mot *l'agréable* ? Mais que de choses flattent, caressent, enivrent vos sens, et qui ne sont rien moins que belles ! Qu'est-ce que la beauté de ce parfum qui vous flatte, de cette saveur qui vous délecte, de cette brise qui vous caresse, de cette jouissance qui vous enivre ? Le beau qui emporte nos admirations et quelquefois nos enthousiasmes, qui émeut ce qu'il y a en nous de plus noble et de plus élevé, faut-il le confondre avec ce que la mignardise contemporaine nomme le *joli* ? le joli, que le vulgaire trop souvent prend pour le beau lui-même ? Mais, même en admettant le joli à l'honneur d'être une nuance, un diminutif de la beauté, qui ne voit que le joli, en beaucoup de choses, est encore plus puissant pour rapetisser que pour embellir l'objet de notre admiration ? Qui parmi vous, en regardant dans sa royale beauté ce monument splendide du grand art chrétien, Notre-Dame de Paris, si artistiquement construite, et si artistiquement restaurée, oserait dire : Cette cathédrale est jolie ?

La beauté ! ah ! si Dieu vous a donné la mystérieuse étincelle qui fait les artistes, est-ce que vous ne l'avez pas rencontrée et reconnue à tous les degrés de la création, resplendissant à vos regards de son doux et victorieux éclat ? Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais assis, un jour de douces haleines et de chauds rayons, au bord d'un de ces lacs tranquilles réfléchissant comme un vaste miroir les frais bosquets, les riantes prairies, les arbres, les plantes, les fleurs, toute cette verdure ondoyante au penchant des collines, et dont la gracieuse image se reproduisait dans le cristal des eaux avec les spectacles du ciel ?... Vous souvient-t-il de l'indéfinissable séduction qui triomphait de vous ? Et alors même que vous vous désintéressiez le plus de ces merveilles qui vous admettaient au bonheur de les contempler, est-ce que, même en dehors de tout sentiment égoïste, vous n'avez pas senti ce je ne sais quoi de vainqueur qui vous enchaînait là captif volontaire et ravi au charme d'un visage étranger ?

Ou bien, par un de ces soirs d'été qui tiennent l'âme dans une sorte de béatifique extase, n'avez-vous jamais ouvert votre fenêtre pour contempler la voûte du ciel, alors que le soleil, portant à d'autres regards la splendeur de sa lumière, laissait la nuit se parer aux vôtres de son plus doux et de son plus mystérieux éclat ; alors que les étoiles étincelant au fond du firmament semblaient vous regarder, vous parler dans leur silence et vous enivrer de leur vision ! Comme Augustin et Monique aux rivages d'Ostie, est-ce que vous ne sentiez pas alors comme une puissance invisible qui vous enlevait de la terre au ciel ? Est-ce que votre âme, attirée par un charme souverain, ne vous disait pas en soulevant avec elle-même votre être tout entier : Montons, montons là-haut ? Est-ce qu'elle ne voulait pas prendre son essor pour aller voir de plus près ces magnificences qui se

voient encore plus qu'elles ne se découvrent au sein de ces clartés douteuses qui sont le charme et la séduction de nos nuits étoilées ? Est-ce que, peut être, vous ne vous êtes pas surpris vous écriant dans un enivrement sacré : O beau ciel, qui me donnera des ailes pour m'envoler vers tes splendides palais ?

Et puis, regardant plus haut vers les spectacles que Dieu déployait sous vos yeux aux surfaces brillantes de la création, est-ce que vous n'avez pas contemplé d'un regard digne du spectacle qu'il vous montrait, le grand chef-d'œuvre, l'homme lui-même, l'homme, splendeur royale de la création, réunissant dans une incomparable harmonie tous les reflets de la nature et tous les reflets de Dieu ? Avez-vous vu l'homme à son premier matin ? Avez-vous regardé l'enfant qui sommeille, ravissante créature, si sympathique et si attractive déjà, même avant l'éclosion complète de sa vie, que, malgré vous, cédant à une mystérieuse attraction, vous vous incliniez sur son berceau, pour toucher de vos lèvres ce front d'ange où repose comme un sourire de Dieu ? Avez-vous vu l'homme dans l'éclat de son midi, la vie humaine dans la splendeur totale de sa naturelle irradiation, alors que, d'un seul de ses regards, elle vous frappait d'un coup si profond et si fort, qu'il vous fallait peut-être pour vous en défendre le bouclier de la volonté humaine et le bouclier plus puissant de la grâce divine, tant est victorieux ce charme que l'homme impose autour de lui, rien qu'en laissant voir de lui ce visage de chair où se résument les perfections du monde matériel ? Et pourtant, ce qu'il y a dans l'homme de plus éclatant et de plus attirant tout ensemble, ce n'est pas l'incarnat de sa chair, cette image substantielle des mondes inférieurs ; c'est la splendeur de son âme, cette grande image de Dieu ; c'est sa splendeur morale ; c'est surtout la sainteté inondant son visage d'une incomparable lumière.

Oh ! dites-moi, avez-vous vu une fois dans votre vie le visage d'un saint ? Avez-vous vu ce je ne sais quoi de céleste que la sainteté met au front de ses élus, comme le sceau de Dieu sur la chair de l'homme ? Avez-vous vu Jeanne d'Arc dans l'éclat virginal de son héroïsme ? Avez-vous vu Vincent de Paul dans la gloire sereine de sa charité ? Avez-vous vu Louis XVI dans la majesté royale de sa résignation ? Avez-vous vu François de Sales dans l'auréole de son incomparable douceur ? Ici, Messieurs, laissez-moi regarder avec vous du côté de Rome, et vous montrant au plus haut lieu de la terre, la plus émouvante figure qui se découvre à l'horizon de l'histoire vivante, laissez-moi vous demander : Avez-vous vu Pie IX ? Avez-vous visité cet Auguste vieillard, à l'heure qu'il est, la plus parfaite personnification de la grandeur morale, la plus haute représentation de Dieu sur cette terre ? Du moins avez-vous entrevu de loin, à travers les nuages qui planent sur sa tête, le sublime et doux visage du pontife-roi, portant sur son front la majesté d'un malheur grand

comme sa dignité, et d'une vertu grande comme son malheur? N'est-il pas vrai que ce vieillard désarmé, qui pose aujourd'hui devant vous comme le plus grand spectacle du monde moral, a quelque chose qui, bon gré mal gré, nous attire, nous séduit, nous captive, et arrache même à ses ennemis l'hommage d'une irrésistible admiration et d'un invincible respect? Apparition si sublime et si émouvante que, pour vous montrer quelque chose de plus sublime et de plus émouvant, il ne me reste qu'à vous dire: Avez-vous regardé le visage de Jésus-Christ? L'avez-vous vu, non pas tel que les élus le contemplent aujourd'hui dans leur béatifique extase, mais tel seulement que nous pouvons l'entrevoir dans sa gloire historique, et tel aussi que nous le pouvons admirer dans les chefs-d'œuvres artistiques, exprimé, interprété et transfiguré par le génie de nos plus grands maîtres? N'est-il pas vrai qu'il s'échappe de cette figure humaine et divine tout ensemble un je ne sais quoi d'attirant et de victorieux, qui nous fait comprendre cette parole de lui: *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me?*

Eh bien! Messieurs, je le demande maintenant, en face de tous ces spectacles contemplés à tous les degrés de la création, pourquoi votre cœur s'est-il ému? pourquoi votre âme a-t-elle tressailli? pourquoi votre imagination peut-être s'est-elle enflammée? Quel est ici le mot de ce charmant mystère? Ah! je vais vous le dire: c'est que dans ces sphères diverses, une même chose vous est apparue, le Beau! le beau dans le monde matériel, le beau dans le monde vivant, le beau dans le monde humain, et dans le monde humain lui-même ce qu'il y a de plus beau, la beauté morale, le plus haut sommet de la beauté créée, et dans notre Christ lui-même la beauté divine et humaine tout ensemble.

.

Allons plus loin encore, et osons le dire, sans crainte d'être démenti par le véritable génie de l'art. Si votre cœur, demeuré sensible et pur, ne sait se prendre d'une chaste passion pour les beautés immaculées qui passent sous vos yeux dans le double domaine de l'art et de la nature; si d'image en image vous ne vous élevez jusqu'à leur archétype éternel; si votre contemplation de la beauté réelle n'est assez affranchie des servitudes de la matière pour vous emporter sur un souffle sublime jusqu'à la contemplation de la beauté idéale; en un mot, si votre génie, porté sur les deux ailes d'une contemplation plus haute et d'un amour plus céleste, ne prend son vol pour monter jusqu'à l'idéal lui-même: jamais, oh! non, jamais malgré l'habileté de vos méthodes et la perfection de vos procédés, vous n'atteindrez le point culminant de la création artistique; en un mot ce qu'on nomme dans la langue du grand art, l'*Idéal!*

Ah! saluons en passant cet astre brillant du monde artistique, véritable étoile polaire sur laquelle le génie de l'art doit régler tous ses mouvements,

et dont l'inaltérable lumière doit éclairer toutes ses œuvres d'un reflet de l'infini : l'idéal, c'est-à-dire cette perfection supérieure à tout ce que nous admirons dans la réalité ; l'idéal, ce quelque chose de plus beau que tout ce que nous rencontrons ici-bas même de plus beau ; beauté céleste dont notre âme a la révélation en son plus intime sanctuaire et que le génie de l'art contemple, des plus hautes cimes de sa pensée tournée vers l'infini ; l'idéal ! éternelle séduction et éternel désenchantement des plus nobles âmes aussi impuissantes à l'atteindre qu'elles sont ardentes à le poursuivre !

Et pourtant, telle doit être l'insatiable ambition de tout artiste digne de sa vocation et de son nom.

O beauté idéale ! ô beauté céleste ! ô beauté divine ! je vous salue ; vous êtes le vrai soleil du monde artistique, et vous inondez le génie qui vous contemple d'incomparables clartés : soleil indéfiniment multiple dans vos rayonnements et vos attractions, mais toujours unique et identique à vous-même dans votre immuable essence et votre inextinguible foyer !

Chose remarquable, en effet : cet idéal attire tout génie qui le contemple par sa naturelle attraction. Mais sur tous ces génies qui le regardent et le cherchent, cette attraction n'est pas la même. Comme les planètes, dans notre monde solaire, sont attirées par leur soleil en proportion directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance, ainsi les génies gravitent vers l'universel idéal en raison de leur puissance et de leur approximation. Plus ils subissent l'attraction du grand astre, plus ils montent vers lui par de sublimes essors, plus ils sentent sur eux-mêmes l'accroissement de cette force qui les attire vers les hauteurs. Et cette différence d'attraction que l'idéal exerce sur eux, et la manière diverse dont ils reçoivent sa lumière et sa chaleur, produit, dans leur infinie variété, toutes les belles fleurs de l'art, comme le soleil matériel, toujours identique à lui-même, produit, dans leur variété encore plus infinie, toutes les belles fleurs de la nature. Parcourez toute la surface de la terre : regardez, aux rayons qui la colorent, cette belle robe de verdure qui l'enveloppe comme un vêtement de fête ; et, sur cette surface si éclatante de beauté, comptez, si vous pouvez, tous les arbres, toutes les plantes, toutes les fleurs, avec leurs genres, leurs espèces, leurs familles ; comptez toutes ces formes plastiques de la beauté, écloses aux rayons d'un même soleil. Pourquoi toutes ces plantes, toutes ces fleurs fleurissent-elles pourtant d'une manière si prodigieusement diverse ? Je viens de le dire : c'est qu'elles s'assimilent d'une manière différente la même lumière et la même chaleur ; et cette différence, résultat de leurs prédispositions natives, fait reluire à la surface de la terre, dans la nature vivante, cette incénarrable variété qui est l'achèvement de sa beauté.

Ainsi en est-il de vous, grands et puissants artistes, en quelque sphère que se déploie votre génie. Vous différez par la manière dont vous regardez

et aim z votre commun idéal. Vous aussi, la lumière d'un même astre vous éclaire ; vous aussi, la chaleur d'un même foyer vous échauffe. Mais vos aptitudes et vos attractions sont diverses ; l'assimilation au dedans n'est pas la même, et vos produits au dehors sont différents. Mais, pour chacun et pour tous, l'idéal conçu par votre intelligence, aimé par votre cœur, attiré par tout votre être, est la fécondation de votre génie ; et ce génie de l'homme, inondé par cette lumière et fécondé par cette chaleur, ce génie se déployant dans sa puissance, ce sera la création artistique ; et si l'âme est grande, l'imagination ardente, le cœur chaud, l'intelligence lucide, la main exercée ; si des facultés puissantes, émues et enflammées par l'idéal, sont servies en vous par la dextérité acquise et cette opiniâtreté patiente qui est une part du génie ; mais surtout si votre âme, déjà grande et lumineuse, a été agrandie et illuminée encore par son contact avec le Christ, c'est-à-dire avec l'idéal vivant, oh ! alors, ce sera le chef-d'œuvre ; ce sera, dans un degré supérieur, ce que nous avons nommé l'expression sensible de la beauté idéale sous une forme créée ; ce sera la *création* artistique par le génie humain, c'est-à-dire l'homme imitant par sa force créatrice les créations de Dieu.

C'est ce qui me reste à montrer.

II

Nous avons dit en commençant : être artiste, c'est *créer la beauté*. Nous venons de voir l'art en face de son objet propre, le beau ramené à son foyer, l'idéal substantiel, qui n'est autre que le verbe incréé. Maintenant, il s'agit de justifier ce mot qui est le grand honneur de l'art : *créer*. C'est ici, Messieurs, son trait vraiment caractéristique, sa physionomie vraiment originale : la puissance de créer ; l'homme créant le beau qu'il exprime à l'image de l'idéal qu'il contemple ; l'homme réalisant, par sa force créatrice, une beauté qui est l'œuvre propre de son esprit, une fille radieuse de son génie.

Je vous l'avoue, Messieurs, c'est là ce qui par-dessus tout me saisit personnellement dans l'art ; c'est ce qui m'inspire pour cette chose exceptionnellement grande dans l'humanité, une sorte de religieuse vénération.

Oui, Messieurs, l'œuvre d'art est création, et l'artiste est créateur, autant du moins que la gloire de ce mot est compatible avec l'infirmité de l'être fini ; et c'est par là que l'homme artiste se distingue essentiellement du philosophe, du savant, de tout ce qui n'est pas lui. Le philosophe pose des principes et déduit des conclusions ; il saisit, sur quelques points, les vrais rapports des choses, il les traduit dans des mots véridiques ; mais comme philosophe il ne crée pas. Le savant surprend au sein de la nature quelques-uns des secrets de Dieu ; il découvre l'inconnu ; il élargit l'horizon du savoir humain et l'éclaire de nouvelles clartés ; il ne crée pas

dans le vrai sens de ce mot. Autre chose est de comprendre, autre chose est de produire ; autre chose est d'inventer, autre chose est de créer. Le génie philosophique peut être généralisateur et illuminateur ; le génie scientifique peut être inventeur et, dans un sens large, révélateur ; le génie artistique seul est créateur ; son front radieux brille de cette gloire réservée.

Toutefois une ligne profonde, un infranchissable abîme sépare ici les créations de Dieu des créations de l'homme. Dieu crée à la fois, dans les êtres qu'il réalise, la substance et la forme ; l'homme, dans les chefs-d'œuvre qu'il produit, crée la forme seulement ; mais d'un côté comme de l'autre il y a création, c'est-à-dire, manifestation de la beauté, sous une forme sensible, par une puissance créatrice. Et, sous ce rapport, c'est la gloire des créations de l'homme de ressembler le plus possible aux créations de Dieu.

Dieu, en tant que créateur des mondes et de leurs merveilles, nous apparaît, au point de vue où nous sommes, comme l'artiste suprême. Son Verbe est son idéal et l'univers est son œuvre. En réalisant toutes les belles créatures qu'il a semées dans cet univers ouvrage de sa main, il a donné, avec la substance, une forme sensible à la beauté qu'il contemplait en lui-même dans son archétype infini. Les spectacles transitoires qu'il montre à nos regards dans toute la création, ne sont qu'une forme sensible du spectacle éternel qu'il contemple en lui-même ; et les harmonies qu'il fait retentir à notre oreille dans les concerts des mondes, ne sont aussi qu'une forme sensible des harmonies qu'il entend en lui-même ; éternel concert que Dieu se chante et qu'il écoute au plus intime de son être !

Et pourtant, qui pourrait dire dans une langue humaine tout ce que le divin Artiste nous montre dans ces spectacles, tout ce qu'il nous fait entendre au fond de ces harmonies qui sont la beauté de l'univers ?

Grand Dieu, que ces spectacles sont beaux et que ces harmonies sont belles ! Oh ! si nous pouvions entendre à la fois tous ces concerts qui ne se taisent ni jour ni nuit, d'un bout à l'autre de la création, depuis le bourdonnement de l'imperceptible insecte dans un rayon de soleil jusqu'aux vastes rugissements du lion au fond de la forêt, et depuis la plaintive mélodie du ruisseau qui murmure jusqu'à la voix grondante du tonnerre dans la tempête qui mugit ! Oh ! si nous pouvions aussi embrasser dans l'horizon, d'un regard étendu comme l'univers, toutes ces architectures, et toutes ces peintures, et toutes ces sculptures, tous ces spectacles de la beauté créée ; si nous pouvions en un moment voir, entendre, goûter et respirer toutes ces poésies de la terre et du ciel : grand Dieu ! quel charme, quel enivrement, quelle extase nous éprouverions même en face de ces terrestres beautés, malgré la limite et l'imperfection inhérente à leur création même.

N'importe, si nous ne pouvons voir toute beauté qui reluit ; si nous ne pouvons entendre toute harmonie qui retentit ; si nous ne pouvons reproduire tous ces spectacles ni redire tous ces concerts, nous pouvons en voir, en entendre et en exprimer quelque chose. Ces spectacles et ces concerts, bon gré mal gré, si nous sommes artistes, nous apportent avec le charme l'amour de la beauté créée ; nous éprouvons le besoin de retracer ces visions qui nous enchantent et de redire ces harmonies qui nous ravissent ; et nous avons l'ambition de jeter dans nos créations humaines une image de cette beauté qui est l'œuvre de Dieu. Car si Dieu est un artiste divin, qui porte en lui-même l'exemplaire éternel des beautés qu'il crée dans le temps, l'artiste, de son côté, est un créateur humain dont la gloire est de comprendre et de reproduire quelque chose de l'œuvre divine.

Mais comment ? Comment l'homme artiste imite-t-il dans ces créations les créations divines ? Est-ce en regardant seulement ces œuvres créées telles qu'elles se déploient sous ces regards ? Non ; c'est en regardant comme Dieu, en Dieu lui-même, leur archétype éternel ; c'est en contemplant d'une manière plus ou moins distincte, dans son Verbe divin, l'exemplaire incréé de ces œuvres créées.

Oui, l'artiste peintre ou sculpteur, à l'heure radieuse de son inspiration, voit, même dans la nuit, passer et repasser devant lui des formes et des beautés qui effacent à ses yeux toutes les beautés de la terre ; formes aériennes, visions enchanteresses mais fugitives, qui illuminent et charment son génie, et qui semblent ne se montrer que pour lui porter le défi de les peindre telles qu'elles lui ont apparues. Ah ! c'est que, même à travers toutes les ombres de la terre, notre artiste créateur voit briller son idéal ! — Et l'artiste musicien, à l'heure de l'inspiration, même dans le silence, entend des voix qui chantent au fond de son âme d'ineffables concerts. Car pour lui le silence a des chants ; et toutes les voix qu'il entend dans la création vivante ou inanimée, ne peuvent donner une idée de ce concert intime qu'il entend en lui-même. Ah ! c'est que par delà toute musique réelle qui retentit dans le bruit, il écoute la musique idéale !... C'est que, selon le beau mot d'un de nos artistes poètes :

Il entend ce silence où parle l'idéal *,

et que lui aussi peut dire de lui-même :

Et moi dans ce silence aux douceurs infinies,
J'entendais à grands flots jaillir des harmonies !

.....
.....

Il y a, dans les créations réalisées par le génie de l'art, une heure sans

* Victor de Laprade.

pareille, un moment incomparable pour l'artiste ; c'est ce que l'on peut nommer le passage de l'astre. Regardez notre artiste, à l'heure où, pour la première fois, il voit poindre au fond de l'infini l'idée première de son œuvre. L'astre de l'éternelle beauté monte peu à peu aux lointains horizons de sa pensée créatrice. Ce n'est qu'un crépuscule d'abord, puis c'est l'aurore, l'aurore de l'éternelle beauté qui dore de ses premières clartés les hautes cimes de l'intelligence ; et puis, à mesure que l'astre s'élève, c'est le jour, c'est la splendeur du grand jour ! Oh ! alors, comme la lumière s'épanouit au fond de cette grande âme ; et, au sein de cette lumière, quelle joie et quels tressaillements ! Avec quels ravissements l'artiste, béatifié par ses propres visions, voit briller devant lui sa pensée, sa pensée radieuse, éthérée, céleste et en quelque sorte divinisée par son contact avec la divine beauté ! Comme il la regarde et l'admire dans sa candeur virginale ! Comme il l'aime dans sa beauté immaculée ! Scus ce rayon lumineux et chaud qui lui laisse voir et sentir cet idéal encore inexprimé, comme il tressaille d'une sainte et angélique ivresse ! Comme il salue avec amour cette beauté qui semble le visiter du fond de l'infini, sa demeure éternelle ! Quel ciel radieux et profond se déploie devant son regard, et au fond de ce ciel quelles magnifiques étoiles semblent se lever et répondre à son appel en lui disant : " Nous voici ! " Et dans cette heure fortunée, que d'harmonies chantent en lui, et comme il écoute avec transport ce silence harmonieux qui ressemble à la musique des cieux ! Dans ce silence de l'âme face à face avec son idéal, que de voix il croit entendre, et que ces voix sont mélodieuses ! Quels accents inconnus ! que les notes mystérieuses ! quels sons innommés ! On dirait la voix des anges chantant à son oreille de célestes concerts ! On dirait une vision du ciel descendant sur la terre : c'est comme une annonce de l'incarnation prochaine de la beauté de Dieu dans une œuvre de l'homme. La beauté divine, en effet, va descendre dans une mélodie chantée par la voix, ou dans une image tracée par la main de l'artiste !

Oh ! oui, je comprends cette heure ravissante, et ce moment béatifique dans la vie du grand artiste. Mais après l'heure de la joie, hélas ! il y a l'heure de la tristesse ; après l'heure de la conception du chef-d'œuvre, il y a l'heure de son enfantement. Cet enfantement souvent plus douloureux que celui de nos mères, comment le raconter avec tous ses mystères d'angoisses, de frayeur, de tristesse, d'ennuis, d'abattements, de découragements et quelquefois de désespoirs ? O brillant prédestiné de l'art, noble élu de la beauté qui a séduit votre génie, vous avez fait un rêve splendide, et ce rêve vous a donné sur la terre comme un pressentiment du ciel. Mais voici venir l'heure douloureuse, l'heure de vous prendre aux obstacles que la matière et votre infirmité vont opposer ensemble à l'expression adéquate de votre pensée ; et déjà vous savez

que vous n'en triompherez pas, ou que vous n'en triompherez qu'à demi.

Ah! le voyez-vous d'ici, ce vaillant soldat de l'art, ce glorieux martyr de la beauté qu'il essaye de conquérir? Le voilà aux prises avec la difficulté, aux prises avec la matière, aux prises avec lui-même, avec ses tristesses, ses découragements, ses frayeurs, ses défaillances; il lutte, il lutte encore pour réaliser son idéal. Sous le coup de cet idéal qui l'a frappé de son divin rayon, voyez comme son âme tressaille et frémit, jouit et souffre, s'élève et retombe, espère et désespère, et, en quelque sorte, vit et meurt sous la lumière qui l'accable, sous le souffle qui le tourmente, et, comme disent les poètes, sous le Dieu qui l'étreint!

Alors, sous ce front vaste et pensif, qui tantôt s'illumine et tantôt s'obscurcit, qui tour à tour s'épanouit de joie et se contracte de tristesse, se colore d'enthousiasme et pâlit de frayeur, il se passe quelque chose d'étrange: la fécondation silencieuse de l'idée par le génie, l'élaboration solitaire de cet ordre qui se fait au dedans parmi les éléments de la pensée et qui bientôt va resplendir au dehors comme la physionomie de la beauté! Cette élaboration sera longue peut-être. Comme Dieu au commencement, on peut le croire du moins, a laissé aux éléments matériels de la création des siècles et des siècles pour préparer, sous le souffle qui planait sur leur chaos, cet ordre splendide qui est la beauté de l'univers; ainsi à ce génie inconnu que bientôt l'humanité va saluer roi, il faudra peut-être des jours et encore des jours pour créer dans les éléments de la pensée qui fermente cet ordre subjectif, cette image interne de son idéal, qui bientôt en s'incarnant dans la parole ou en retentissant dans des sons, en se peignant dans la couleur sous un pinceau miraculeux, ou en se dégageant d'un marbre inerte sous un ciseau magique, va séduire en se montrant l'humanité accourue pour la voir.

Quoi qu'il en soit du temps, proche ou lointain, pour lui la grande et belle heure doit sonner. L'artiste, lui aussi, dira le *fiat lux* de la création. Un jour, à travers ces éléments qui semblaient en lui s'agiter dans le chaos, la lumière jaillit, comme au commencement elle jaillit à travers la création soudainement illuminée.

C'est alors que, par un acte de volonté créatrice où la liberté et la spontanéité, l'inspiration et la réflexion se rencontrent et s'embrassent, tout ce qui fermentait et se remuait au dedans éclate par le dehors en une apparition splendide: c'est quelque chose comme ces grandes fleurs des tropiques, qui ont tenu longtemps obscur le mystère de leur végétation et de leur fécondité, et qui un jour, éclatant tout à coup sous un rayon de soleil dans un épanouissement magnifique, laissent voir toute leur beauté en répandant tout leur parfum!

C'est alors que l'œuvre artistique, véritable création de l'homme, se découvre aux regards, comme ces créations de Dieu, après leurs élaborations

tions longues et silencieuses, apparurent dans la lumière. Et tandis que l'artiste, encore plein de son idéal, triste et humilié peut-être, regarde son chef-d'œuvre, soupire, et dit en touchant son front pensif : " Ce n'est pas lui," l'humanité l'acclame et elle s'écrie : " Un chef-d'œuvre nous est né." L'idéal est descendu sur le réel : cette œuvre est sortie de Dieu en passant par le génie de l'homme ; et elle doit y retourner par la glorification que toute création humaine doit à Dieu créateur de toutes choses ! *Gloria in excelsis Deo* : Gloire au Verbe éternel, suprême artiste de l'univers, centre de toute beauté, auteur de tout génie et inspirateur de toutes ses œuvres.

Ainsi, nous revenons, par un autre chemin, à ce que nous avons nommé l'étoile polaire du génie artistique, l'idéal brillant au firmament de l'art, et du fond de Dieu même jetant ses clartés dans l'âme de l'artiste ; et par lui et avec lui, nous remontons à son lieu éternel, au Verbe de Dieu, cause efficace et idéal suprême de toute création. Vu de ce sommet divin et de cette hauteur transcendante, la seule où le génie reçoit avec sa grande lumière ses fécondes inspirations, l'art, vous le voyez, messieurs, non-seulement tend vers Dieu, mais dans un sens vrai, il touche à Dieu ; car cet idéal qu'il doit poursuivre sans cesse et plus ou moins exprimer toujours, cet idéal qui plane si haut par-dessus toute réalité, cet idéal qui fuit, à mesure qu'on veut le saisir, dans les profondeurs de l'infini, cet idéal qui est l'infini lui-même rayonnant par toutes ses faces et dans toutes les sphères, cet idéal dans sa vérité concrète et substantielle encore une fois, c'est Dieu même, c'est le Verbe de qui émane éternellement toute vérité, toute sainteté, tout ordre, toute harmonie, toute beauté. Oui, à travers les splendeurs de cet idéal inspirateur et modèle divin de tout chef-d'œuvre du génie humain, Jésus-Christ, le Verbe de Dieu incarné, se découvre au regard de ma raison et de ma foi, comme le centre vivant de l'art et comme l'éternel foyer de la beauté.

2ÈME CONFÉRENCE, 17 MARS 1867.

BUT DE L'ART ET VOCATION DE L'ARTISTE.

Monseigneur,

Après avoir répondu à cette question préliminaire : Qu'est-ce que l'art ? quelle est la vraie notion de l'art ? nous devons répondre à cette autre question que soulève nécessairement la première : Pourquoi l'art ? quel est le but et la destinée de l'art ? En d'autres termes, quelle est dans l'humanité la véritable vocation et la fonction providentielle de l'artiste ? Tout privilège impose des devoirs ; toute noblesse oblige ; toute aristocratie engage. Il est donc tout simple qu'après avoir établi, avec la vraie notion de l'art, la dignité de l'artiste, nous en recherchions aujourd'hui la

fonction, en déterminant le but qu'il doit atteindre et la destinée qu'il doit remplir dans l'œuvre générale du vrai progrès du monde. Il s'agit cette fois non plus seulement de l'objet propre et immédiat de l'art, qui est de créer le beau ; mais il s'agit d'une fin supérieure à lui-même ; il s'agit de savoir ce que tout artiste, chrétien ou non, doit se proposer dans cette création de la beauté qui est son acte et son objet propre.

Pour établir cette vocation des artistes, je n'aurai pas recours à des considérations étrangères au sujet ; je la montrerai sortant de l'art lui-même, de la nature de l'art, du génie de l'art, de la puissance de l'art.

I

Les choses créées portent dans leur nature même le signe de la vocation que leur fait le créateur : aussi est-ce dans la nature de l'art, telle que nous l'avons définie et montrée dans notre première conférence, que je veux chercher le premier signe révélateur de cette noble vocation que Dieu fait à l'artiste : *élever l'humanité*. Monter et attirer en haut, c'est la nature et l'essence même de l'art. L'artiste est né pour élever, comme l'oiseau pour voler, comme l'onde pour couler, comme le vent pour souffler, comme la flamme pour briller, comme la sève pour fleurir, comme la poitrine pour respirer, comme l'intelligence pour penser. Cette fonction est tellement inhérente à la nature de l'art que l'artiste ne peut l'abdiquer, non-seulement sans forfaire à la vocation qu'il déserte et qu'il trahit, mais encore sans forfaire à l'art lui-même qu'il déshonore et qu'il anéantit. Tous les grands et nobles esprits donnent à cette destinée de l'art leur suffrage unanime, et cette vocation de l'artiste, ils la font dériver, comme nous, de la nature et de l'essence même de l'art. Ils peuvent varier sur les moyens d'atteindre le but, ils sont d'accord sur l'évidence et la nécessité du but. " L'art, dit un auteur célèbre des derniers temps, " seconde l'effort de l'homme pour s'élever à sa fin, c'est-à-dire vers " l'infini ; son but est de le soulever de terre et de lui imprimer un mouvement d'ascension." Naguère, dans le plus haut lieu de la littérature française, l'un des quarante de l'Académie prononçait ces paroles dignes de trouver un écho sympathique dans la prédication chrétienne : " On a " tort de croire que pour se mettre à la portée de la foule, l'art soit " obligé de descendre : il n'a qu'à l'appeler en haut pour qu'elle monte " avec lui." On ne fait pas de l'art, en effet, pour descendre des hauteurs et pour aller chercher la foule où elle se trouve en se mettant à son niveau ; on fait de l'art pour appeler la foule vers les sommets où l'on habite soi-même ; on fait de l'art pour allumer aux yeux des multitudes des flambeaux qui les éclairent, et leur montrent par leurs reflets les routes ascendantes de l'avenir et du progrès. Joseph de Maistre disait dans sa langue originale : " Dans un concert, quand la tonique baisse, tout baisse ; "

et réciproquement, quand la tonique monte, tout monte. Que les artistes, les littérateurs, les poètes, se laissent dire cette vérité qui leur est glorieuse, s'ils savent la comprendre et la pratiquer : A eux surtout il appartient de donner la tonique et la dominante du grand concert des âmes ; à eux il appartient de monter pour les élever avec eux-mêmes.

Ce but supérieur à lui-même que l'art doit se proposer, n'échappait pas aux païens illustres qui ont appliqué à la théorie de l'art une part de leur grand esprit. Tout païens qu'ils étaient, ils ne pensaient pas que l'art dût se borner à remuer même honnêtement la fibre de la sensibilité humaine, ou à n'être pour l'humanité qu'un simple amusement. Ils reconnaissaient à l'art une vocation plus royale ; ils voulaient qu'il élevât et agrandit l'âme humaine. Aristote y cherchait un moyen de purification et d'élévation. Voilà pourquoi il entendait qu'on représentât dans l'art plutôt le type idéal des hommes et des choses que leur réalité triviale, et qu'on offrît aux regards beaucoup moins l'homme tel qu'il est dans les réalités vulgaires de sa vie, que l'homme tel qu'il est et qu'il doit être conformément à son type idéal. Platon abusa de cette idée en proscrivant de l'art tout ce qui n'offre pas le modèle de la perfection accomplie et de la beauté achevée, au double point de vue physique et moral. C'était l'exagération d'une vérité, à savoir que l'art, la sculpture, la musique, le drame, ayant pour mission d'élever et d'agrandir, doivent offrir à l'admiration ce qu'il y a de plus grand et ce qu'il y a de plus élevé.

Et certes, messieurs, si des païens portaient si haut le ministère de l'artiste, que ne pouvons-nous pas exiger, nous apôtres de Jésus-Christ ? Je n'ai pas besoin de faire remarquer ce que le christianisme ici demande à l'artiste en face de Dieu et de l'humanité. S'il appelle en haut ce qu'il y a de plus infime, à plus forte raison appelle-t-il en haut cette chose essentiellement ascendante dont la nature est de monter toujours. Et si le Christ, moteur universel de tous nos progrès, crie aux économistes eux-mêmes, mettant leur science et leur industrie au service de nos besoins matériels : " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le " reste vous sera donné par surcroît ;" que ne dira-t-il pas aux artistes, dont la fonction est de répondre à nos besoins les plus généreux et les plus élevés ? Ah ! je crois l'entendre crier du haut du ciel à cette race choisie : Cherchez d'abord la gloire de Dieu et la grandeur de l'humanité, et les chefs-d'œuvre naîtront d'eux-mêmes au souffle de cette ambition deux fois sublime ; et la grandeur de l'humanité et la gloire de Dieu cherchées par votre génie se réfléchiront dans la grandeur et la gloire de vos œuvres elles-mêmes.

Mais, messieurs, entrons un peu dans l'intime des choses, et nous allons mieux voir comment la nature et l'essence même de l'art lui imposent cette vocation glorieuse : élever les hommes.

D'après ce qui a été dit sur l'essence et la nature de l'œuvre artistique, l'art, quel qu'il soit, exige essentiellement de l'artiste ces trois choses connexes : la contemplation, l'amour et l'expression de la beauté idéale ; un regard pour la voir, un cœur pour l'aimer, une main pour l'exprimer.

Oui, messieurs, le premier acte de toute création artistique, c'est un regard jeté sur l'idéal même de la beauté. Sans cet œil ouvert pour regarder l'idéal, nous l'avons dit, il n'y a pas de véritable artiste. O vous qui portez avec honneur ce grand nom d'artiste, voilà bien votre naturelle attitude ; et il vous sied de la garder et de comprendre la fonction qu'elle vous fait. A vous, encore plus qu'à l'humanité en général, Dieu a donné un front sublime, un visage qui regarde le ciel. Debout sur les plus hauts sommets de la vie humaine, vous devez sans cesse, plus haut que toute beauté et toute grandeur finie, contempler l'idéal de l'infinie beauté et de l'infinie grandeur ; et séduits les premiers par ce charme de la beauté et de la grandeur infinies, vous devez prendre notre pensée sur les ailes de votre pensée et nous emporter avec vous, comme l'aigle ses petits, vers ces régions éthérées et pures où l'idéal vous attire par sa propre attraction.

Donc, artistes mes frères, commencez par arracher nos yeux avec les vôtres aux réalités ténébreuses et triviales, laissez-nous regarder avec vous dans ce monde de lumière sans ombre et de beauté sans tache. Oui, laissez-nous vous crier : En haut nos regards avec vos regards. Ce n'est pas assez ; laissez-nous vous crier aussi : En haut nos cœurs avec vos cœurs ; *sursum corda, sursum corda.*

.....

Ce qui arrête par-dessus tout les individus, les familles et les peuples dans leur marche ascensionnelle, c'est la gravitation des cœurs vers les infimes choses ; et ce qui précipite leur marche vers les abîmes de la dégradation, c'est l'abaissement des cœurs, c'est la chute de leurs amours. Voilà pourquoi j'ai posé un jour devant vous, comme le moteur universel du progrès, le cœur de Jésus-Christ attirant à lui tous les cœurs et les entraînant dans le mouvement d'ascension infinie qui l'emporte lui-même. Ah ! c'est que le cœur est le centre de la vie, et que l'amour en est le poids, *pondus meum amor meus*. Là où penche mon cœur, ma vie penche tout entière ; et partout où je vais, c'est mon amour qui me porte, *quocumque feror amore feror*. Donc si vous voulez que l'humanité s'élève, faites que ses amours montent avec son cœur, *sursum corda*. Elevez les cœurs, élevez les cœurs, vous dis-je ; et vous élèverez l'humanité tout entière.

Avec la contemplation et l'amour de la beauté idéale, l'art vous en demande l'expression, et voici surtout ce qui nous montre dans la nature même de l'art cette généreuse fonction de l'artiste que je traduis par ce :

mot *élever* ; c'est qu'en effet ce travail de l'expression est un travail d'élévation ; c'est un effort pour monter.

Sans doute l'artiste, dans son vol vers l'idéal, ne déserte pas tout à fait le réel. Il cherche dans le réel même des reflets de cet idéal qu'il contemple, qu'il aime et qu'il veut reproduire ; il reconnaît, aime et admire dans la nature les vestiges de Dieu. Car plus on est artiste, plus on comprend et on sent dans la nature l'œuvre divine.

Comprenez vous maintenant, Messieurs, comment l'art avec ces trois choses, la contemplation, l'amour et l'expression de la beauté idéale, est essentiellement une élévation, un essor, un entraînement vers cette beauté infinie qu'il contemple, qu'il aime et qu'il essaye de montrer ? Ah ! c'est que cette beauté qu'il exprime, c'est la vérité qui se montre, c'est le bien qui sourit, c'est l'ordre qui resplendit dans l'œuvre de l'artiste ; c'est un attrait, un charme et une séduction : un attrait de l'invincible, un charme du ciel, une séduction du divin ; et l'art, cédant à cet attrait et communiquant à cette séduction sainte, vous apparaît comme le *sursum corda* de l'humanité. C'est le *sursum corda* peint sur la toile, sculpté sur le marbre, gravé dans tous les chefs-d'œuvre d'architecture et retentissant dans les chefs-d'œuvre de l'harmonie. . . Oui, l'artiste, qu'il soit peintre ou architecte, sculpteur ou musicien, s'il est fidèle à sa loi, dit et redit sans cesse, dans ses œuvres pleines des clartés de son idéal, le *sursum corda* de l'humanité ascendante : " En haut les regards, en haut les amours, en haut tous les mouvements de la vie." Je suis artiste, et, fidèle à ma vocation, je gravite vers mon pôle et cherche mon étoile ; je suis artiste ; comme tel, je monte par toutes mes puissances vers tout ce qui est en haut ; j'entraîne sur ma route toutes les nobles âmes qui subissent le contre-coup de cette beauté qui a frappé mon génie ; et je dis, en montrant à tous quelque chose de cette beauté que je contemple, que j'aime et que j'exprime dans mes œuvres : *Sursum corda* !... Allons en haut, allons à l'infini, allons à Dieu ! Ah ! c'est que mon art est un apostolat, mon ministère un sacerdoce, et mes œuvres une prédication. Ma parole montre et révèle Dieu, centre de toute beauté, comme d'autres le révèlent et le prêchent comme centre de toute vérité et de toute sainteté. Et en faisant briller dans des chefs-d'œuvre cette face la plus attractive de l'infini, j'attire vers cette beauté tout ce qui subit son empire ; et je dis en la montrant de loin : Montez à elle et embrassez-la ; car votre âme est faite pour cet éternel hymen dont le pressentiment me donne sur la terre un avant-goût du ciel, et dont j'ai la révélation au fond de mon propre génie !...

En effet, messieurs, le génie même de l'art, avec les instincts qui lui sont propres, est ici pour nous la seconde révélation de la fonction de l'art et de la vocation des artistes.

II

Jusqu'ici, pour connaître la vraie fonction de l'artiste, nous n'avons considéré que l'art en lui-même ; et vous venez de voir que l'art, par ses exigences les plus élémentaires, convie l'artiste à la sublime mission d'élever les hommes, en élevant avec leurs regards et leurs amours tous les mouvements de leur vie. Maintenant, messieurs, entrons dans le génie de l'art ; et vous allez voir comment ce que l'art nous crie déjà si haut par sa nature : *sursum corda*, le vrai génie de l'art nous le crie encore plus haut.

Le génie de l'art, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire les prédispositions natives qui prédestinent un artiste à la création des chefs-d'œuvres. Les aspirations, les besoins, les souffrances elles-mêmes, sont en rapport providentiel avec les vocations que Dieu fait ; elles désignent la fonction, elles attestent la destinée. Et vous allez voir comment le génie de l'art porte, lui aussi, dans ces trois choses, le signe authentique et royal de sa vocation, élever l'humanité. J'appelle ici à témoins les hommes vraiment prédestinés par le don du ciel au ministère de l'art, ceux du moins qui en ont le sens profond ; et j'ose croire que nul d'entre eux ne démentira, par son verbe intérieur, cette parole qui va proclamer par le dehors ce qu'ils éprouvent au dedans.

Et d'abord, messieurs, il est une disposition innée qui caractérise éminemment l'instinct artistique et le vrai génie de l'art : c'est l'aspiration nécessaire, non-seulement vers ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans la nature et dans l'humanité, mais l'aspiration vers ce qui est *par delà* la nature et l'humanité. Montrez à un véritable artiste la plus belle chose de la nature ; il trouve qu'elle n'est pas assez belle. Montrez-lui le plus beau chef-d'œuvre de l'art ; il trouve qu'il n'est pas assez beau ; il aspire *au delà*. Comme le voyageur arrivé aux plus hautes cimes des plus hautes montagnes voudrait monter encore plus haut et plonge ses regards inassouvis dans les profondeurs azurées qui semblent fuir dans le vague de l'infini ; ainsi le génie de l'art parvenu aux sommets les plus splendides de la beauté naturelle et de la beauté artistique, cherche au firmament de la beauté et dans le ciel profond de sa propre pensée des étoiles plus éclatantes et de plus ravissantes visions.

Un homme de notre temps, parlant avec un certain éclat de cette grande chose de l'art, n'a pas craint d'écrire et d'imprimer ces mots : " Quand, pour la première fois, on découvre la vie réelle, et que, pénétrant dans sa structure, on comprend le mécanisme admirable de ses parties, cette contemplation suffit, on ne désire rien au delà." Pour l'honneur de l'art et la gloire des artistes, ou plutôt pour l'honneur et la gloire de l'humanité, j'élève, du haut de cette chaire, contre de tels enseignements, ma protestation solennelle ; et il n'est pas un homme ici vraiment doué du génie artistique qui du fond de son âme ne proteste avec moi contre une

affirmation qui ment tout ensemble à la nature, au génie et à la destinée de l'art. Messieurs, je fais appel ici à la meilleure part de vous-mêmes, à cette part de votre vie la plus noble et la plus royale, et je vous abjure de me répondre : Est-il vrai que, quand vous avez compris tout le mécanisme admirable de la vie réelle, et que vous voulez la peindre ou la sculpter dans une œuvre immortelle, est-il vrai que cette contemplation vous suffise, et que votre génie, parvenu aux colonnes d'Hercule de son ambition satisfaite ne demande plus rien *au delà*?... Oh! non, dites-vous, cela n'est pas vrai; et tous en ce moment, par le témoignage de nos âmes affamées d'infini, nous protestons contre ces théories dégradantes qui disent au génie de l'art, en essayant de l'arrêter à la frontière de la réalité : "Tu n'iras pas plus loin." Oh! non, le vrai génie ne se laisse pas ainsi enfermer dans la prison qu'on essaye de lui faire; il écoute avec un dédain suprême ces doctrines d'abaissement, antipathiques à ses invincibles aspirations; il couvre d'un mépris souverain ces théories du terre à terre, qui prétendent lui ôter ses ailes et abattre son vol; et s'élançant par-dessus toutes les barrières que de grossiers systèmes élèvent devant ses essors illimités et ses ambitions transcendantes, il dit en déployant ses ailes et en regardant le ciel : "Au delà, encore au delà, toujours au delà." Et par cette tendance vraiment indestructible, parce qu'elle tient à sa nature même, le grand artiste se sent appelé à monter lui-même et à enlever avec lui l'humanité qui le suit, vers les sommets les plus hauts : parce qu'il aspire à la perfection infinie, à la beauté infinie, à la splendeur infinie, il nous appelle avec lui vers les profondeurs de l'infini.

Il y a dans le fond du génie artistique une autre disposition révélatrice de sa destinée; c'est une sorte d'ennui, et je ne sais quel sentiment de son exil qu'il éprouve au sein de la réalité, loin de la beauté qu'il cherche. Je ne sais plus qui a dit le premier ce mot demeuré célèbre : "Il n'y a pas de grand génie sans mélancolie, *non est magnum ingenium sine melancolia*." Cela est vrai surtout du génie artistique. Il y a une mélancolie misérable qui se consume elle-même en d'égoïstes chagrins et des tristesses stériles; mais il y a la grande mélancolie qui est le signe et le privilège du génie. Le génie sent et porte en lui des abîmes de vide, et dans ce vide souvent l'*inexprimable ennui*. Nous l'avons fait remarquer, tout ce qu'il voit et tout ce qu'il fait lui paraît si effroyablement éloigné de la beauté qu'il entrevoit, qu'il en pleurerait quelquefois d'un pleur inénarrable.

Telle est ici-bas la situation des amants passionnés de l'invisible idéal. Retenus, comme le commun des hommes, à la surface de cette terre dans la captivité de la chair et la servitude des sens, loin, bien loin de ces régions où leur génie aspire à s'élever, ils souffrent, à la lettre, le *mal du pays*. Ils voient de loin leur vraie patrie, et ils ont au cœur la nostalgie de l'exilé; exilés qu'ils sont en effet, comme sur un rivage étranger, pareils

aux enfants d'Israël, ils entrevoient aux lointains horizons leur Jérusalem si brillante et si belle, étincelant dans les clartés de leur idéal, lieu natal de leur génie.

Et malheur à l'artiste qui n'éprouve rien de ce mal de la patrie absente, qui fait du réel et du vulgaire sa demeure choisie et s'y complait comme en une patrie ! Ah ! celui-là n'est pas vraiment artiste ; s'il en a le talent, il en méconnaîtra la vocation. Au lieu de monter et de nous élever avec lui-même, il descendra et entraînera avec lui une humanité descendante ; au lieu de poursuivre, en prenant de bas en haut, son essor ascensionnel vers le ciel de la beauté où il avait la mission d'emporter les âmes, il rasera la terre, poursuivant dans les plus basses régions, guidé par des lueurs trompeuses, les formes du trivial et les sceptres de la laideur ; et se retournant contre son propre but, conspirant contre sa propre grandeur, il fera descendre, au lieu de l'élever, cette humanité complice de ses chutes et de ses décadences.

Au contraire, si le génie de l'art est fidèle à lui-même, s'il garde ce noble sentiment qui le caractérise, s'il sent au contact de la réalité cette mélancolie de l'idéal absent, il cherchera, en travaillant à remonter vers lui, des consolations généreuses ; et il donnera à l'humanité qui le regarde et l'applaudit des impulsions sublimes. Il développera en lui-même et dans les autres toutes les tendances qui nous rapprochent du ciel et de Dieu ; surtout il suscitera et agrandira en lui et autour de lui ce besoin de noble race, qui nous élève naturellement vers tout ce qui est sublime, je veux dire le besoin d'admirer : troisième disposition native qui porte en haut le vrai génie de l'art.

Tels sont, messieurs, les trois instincts que je découvre dans le véritable génie de l'art, et qui, en se révélant à nous avec leurs tendances sublimes et leurs ambitions généreuses, nous révèlent en lui-même la vocation de nous agrandir et de nous élever. Et devant ces naturels essors et ces invincibles ascensions du génie artistique qui nous font voir en lui l'un des plus puissants leviers dont la Providence veut se servir pour soulever de bas en haut nos générations humaines si promptes aux chutes et aux décadences, je me demande avec effroi ce que je dois penser des théories et des pratiques artistiques qui tendraient à précipiter l'art sur tout ce qui est infime, vulgaire, grossier, sensuel, matériel, réel, et rien que réel ; qui voudraient l'arrêter là, le fixer là, et au nom d'une science nouvelle lui défendre de regarder de loin et de viser plus haut. Vraiment je suis forcé de me répondre : cela n'a qu'un nom dans notre langue française ; cela n'est pas seulement l'abdication de la vocation et de la trahison de l'humanité ; c'est la profanation de l'art et la prostitution du génie !

Le Génie, ô vous qui êtes marqués de son signe et brillez de son

éclat, dites, pourquoi donc l'avez-vous reçu du ciel? Pourquoi êtes-vous nés de la race des aigles, si ce n'est pour aller contempler le soleil? Et pourquoi allez-vous le contempler, si ce n'est pour en rapporter la lumière et en faire sur nous rejaillir les rayons? Pourquoi Dieu a-t-il enfermé dans votre sein, comme la meilleure part de votre génie, un cœur riche d'amour, capable des affections les plus célestes et des aspirations les plus saintes, si ce n'est pour passionner nos cœurs avec les vôtres des plus pures et des plus chastes amours? si ce n'est pour remplir la fonction que fait Dieu, ici-bas, à tout ce qui est supérieur, c'est-à-dire pour élever jusqu'à l'humanité qui vous admire, et avec vous l'emporter vers Dieu, vers le ciel, et vers la destinée?... Ah l'humanité — j'entends l'humanité qui a gardé le respect d'elle-même — a l'instinct indéracinable de cette fonction que Dieu vous fait devant elle et pour elle. Du fond de ses obscurités et de ses abaissements, elle vous supplie de la relever de ses chutes et de la reporter en haut dans les splendeurs de la lumière et dans la patrie des sublimes choses. Et moi, interprète ici des supplications et des gémissements de cette grande déchue, de cette triste exilée, je vous crie en son nom : Montrez-nous quelque chose des splendeurs de notre vraie patrie; inondez-nous de ses clartés; enivrez-nous d'enthousiasme pour tout ce qui est grand et pour tout ce qui est beau, beau surtout de la céleste beauté; prenez-nous sur vos ailes de flamme, enlevez-nous, ravissez-nous, et tournez vers le perfectionnement et l'agrandissement de notre race cette puissance incomparable de l'art, qui deviendrait pour elle la plus redoutable puissance d'abaissement si elle venait à cesser un jour d'être ce qu'elle a la vocation d'être, une puissance d'élévation!... Et c'est ici la troisième chose qui va achever de mettre au grand jour la vocation de l'artiste.

III

Voici en effet, messieurs, dans l'art la grande chose qui atteste en lui la vocation d'élever, la *puissance*; puissance vraiment dominatrice et vraiment royale; royauté d'autant plus efficace et d'autant plus sûre d'elle-même qu'elle se fait obéir, même sans avoir besoin de donner aucun ordre. L'obligation de travailler à élever l'humanité est en raison directe de la puissance qu'on a reçue; et ici les responsabilités sont proportionnelles aux puissances. Aussi, ce qui rend les artistes responsables devant l'humanité d'une grande part de ses décadences, c'est la puissance inhérente à l'art lui-même. La puissance de l'art, comment vous la montrer dans toute sa plénitude?

Cette puissance des œuvres de l'art a cela de singulier et de particulièrement glorieux pour l'artiste, qu'elle est essentiellement propre, rigoureusement personnelle, absolument indépendante et autonome, dans

le meilleur sens de ce mot. Les hasards, les rencontres n'y sont pour rien ; et quoi qu'en disent certaines théories, les *circonstances*, les *temps*, le *milieu* ne créent pas les chefs-d'œuvre. Si je suis artiste, si j'ai reçu du Créateur le don de créer avec lui, sous la seule dépendance de Dieu de qui tout relève dans les arts comme dans les empires, ma puissance est à moi, et ma création m'appartient. Mon œuvre est le fruit de ma personnalité devenue féconde ; c'est la croissance et la fructification ingénue de mon moi créateur ; c'est l'expansion féconde de toutes mes facultés réunies pour créer.

De là, messieurs, dans l'homme artiste la grandeur de ses responsabilités en face de la fonction que la Providence lui fait. Il est de toute évidence, en effet, que l'homme, dans ce qu'il fait, est d'autant plus justifiable au tribunal de Dieu et au tribunal des hommes, que sa puissance est plus personnelle dans sa nature et en même temps plus volontaire et plus libre dans son exercice. Or, vous venez de le voir, rien de plus inhérent à la personnalité que la création de l'œuvre d'art, et en même temps rien de plus libre et de moins fatal que l'exercice des facultés artistiques. Donc, même sans aller plus loin, nous pouvons mesurer déjà la responsabilité qu'impose à l'artiste la puissance de son art, et avec la responsabilité qu'elle lui impose, la vocation qu'elle lui fait.

Puissance la plus énergique par la force même qui la constitue. En effet, messieurs, cette puissance si autonome, si personnelle, si vraiment humaine, qui dira ce qu'elle peut pour le bonheur ou pour le malheur, pour le progrès ou la décadence du peuple qui en subit la domination ? Elle est comme la puissance même de la parole ; car l'art est une parole, et, comme la parole, qu'il se déploie pour le règne du bien ou pour le règne du mal, il est vraiment dominateur ; et l'humanité dans son ensemble ne lui résiste pas.

Et si vous me demandez à quoi tient ce prodigieux empire que l'art exerce sur nous, il n'est pas bien difficile de le deviner : c'est que la puissance de l'art éclatant dans un chef-d'œuvre, c'est une grande âme qui se montre ; c'est une grande force qui se déploie, et qui en se déployant au dehors telle qu'elle est au dedans, donne une secousse aux autres âmes, et leur communique par le charme de la beauté vraie, ou par la fascination de la beauté fautive, la passion du bien ou la contagion du mal.

Et voici ce qui agrandit étonnamment l'empire que cette puissance se crée à elle-même en se déployant dans l'humanité : c'est qu'en même temps qu'elle est, en elle-même, la plus énergique par la force qui la constitue, elle est la plus étendue par la sphère où elle se déploie ; sphère immense quelquefois, formée autour de sa royauté par la triple dimension de la durée, de l'espace et de l'humanité. Tel est, en effet, le caractère des grandes dominations, de celles-là, surtout, qui aspirent à une royauté

plus ou moins universelle : se faire des sujets à tous les points de la durée, à tous les points de l'espace et à tous les degrés de l'humanité ; n'avoir pour frontière à son empire ni une date dans le temps, ni une barrière dans l'espace, ni une classe d'hommes dans l'humanité : et voilà la royauté que se fait dans le monde la puissance du génie par la création de ses chefs-d'œuvre.

.....

Ce qui achève de compléter dans l'humanité cet empire de l'artiste, c'est que la puissance du génie artistique trouve, pour assurer sa domination, au fond de l'âme humaine, un auxiliaire et un complice qui conspire avec le génie pour la soumettre à son doux mais tout-puissant empire. Il y a dans l'âme humaine, si vulgaire soit-elle, l'instinct natif et l'inextinguible besoin de l'imitation ; instinct souvent aveugle au sein des multitudes, et dont le génie se sert à son gré, comme d'un levier puissant, pour les élever ou les abaisser, les pousser au progrès ou les précipiter aux décadences. L'artiste, avons-nous dit, contemple l'idéal ! cet idéal qu'il contemple, il l'aime ; et cet idéal qu'il contemple et qu'il aime, il a besoin de l'imiter ; il veut donner à cette forme idéale vue et aimée en lui-même, la forme plastique de la beauté. Or, veuillez le remarquer, ce besoin de l'homme artiste est aussi, dans une mesure, le besoin de l'homme peuple. S'il en était autrement, la multitude humaine, ainsi que l'animal sans raison, passerait sans être émue devant les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, comme devant les plus grandes merveilles de la nature. L'homme peuple, plus qu'on ne l'imagine, a besoin d'admirer : il se complait à la vision des choses grandes, belles, sublimes ; et lui aussi, ce qu'il contemple il tend à l'aimer, et ce qu'il aime il tend à l'imiter et à le traduire, non comme l'artiste dans les œuvres de l'art, mais, ce qui est autrement décisif, dans les œuvres et les réalités de la vie. Cet instinct populaire, laissé à son libre essor, tend de lui-même vers ce qui est en haut. Dieu, comme à l'artiste lui-même, ne lui a pas seulement donné un front assez sublime pour regarder le ciel ; il lui a donné une âme assez grande pour chercher l'infini ; et lui aussi crie du fond de cette âme qui entrevoit l'infinie beauté et l'infinie grandeur : *Sursum corda* ; devant les sublimes visions il sent naître en lui les sublimes amours, et ses sublimes amours l'emportent par leur naturel essor, vers toutes les sublimes choses.

Mais, prenez-y garde, ce noble besoin de la grande âme populaire peut s'égarer et s'égare en effet trop souvent. La beauté, la grandeur vont si bien au côté sublime de lui-même, il éprouve pour l'un et l'autre une passion si sincère et quelquefois un enthousiasme si naïf, que leur simple apparence et leur ressemblance trompeuse ont encore la puissance de le charmer, de le séduire et de le dominer.

Aussi, messieurs, la plus grande perversion de l'art en face de la destinée, et la plus grande prévarication des hommes artistes en face de l'humanité, la voici : c'est de tromper ce royal instinct de l'âme populaire ; c'est de lui faire admirer comme la grandeur la bassesse ; c'est de donner, sous ses regards éblouis par le charme de la beauté factice, à l'erreur le visage de la vérité, au vice la physionomie de la vertu ; c'est surtout comme nous le verrons mieux bientôt, de faire prévaloir, dans les œuvres de l'art, la beauté des corps sur la beauté des âmes et les sensations de la chair sur les impressions de l'esprit ; c'est, en un mot, par un effroyable abus de la puissance et de la domination, de déployer, pour abaisser, pour corrompre et pour pervertir, tout ce que l'on a reçu d'énergie, de force, de talent et de génie pour purifier, assainir et élever l'âme humaine ; c'est de faire de ce peuple trompé, dont on flatte les convoitises et les pervers instincts, la dupe de ses applaudissements et la victime de ses admirations, en lui donnant à applaudir et à admirer comme des chefs-d'œuvre de l'art et des miracles du génie, les hontes d'un art perverti et, quelquefois, les mascarades de la beauté travestie ; c'est enfin de retourner insolemment et sacrilègement l'art en sens inverse de sa destinée, en le condamnant à faire descendre tout ce qu'il devait faire monter, et à faire graviter vers le néant ce qu'il devait faire graviter vers l'infini !...

Artistes, nobles frères et brillants auxiliaires de notre apostolat, ne trouvez ni hostile ni sévère une parole qui, en proclamant la grandeur de votre dignité et la gloire de votre vocation, a le droit de vous avertir de vos devoirs et de protester contre vos prévarications ! Je le reconnais d'ailleurs, non, tout l'art contemporain n'a ni répudié sa dignité, ni failli à sa vocation. Un pays qui a vu éclore si récemment les créations des Flandrin et des Ingres, peut encore, avec quelque raison, être fier de ses artistes et de leurs œuvres. Mais, vous ne pouvez l'ignorer, le grand art a ses déserteurs et ses traîtres, et il faut en finir avec ces trahisons de l'art qui sont celles de l'humanité aussi. Ah ! si vous le vouliez, à force d'élever vos cœurs avec votre génie, et à force de mettre dans vos œuvres la vraie beauté artistique, vous feriez rougir de nos laideurs morales. Puisse du moins cet inaltérable instinct de la perfection, de la pureté et de la beauté, qui est le fond glorieux de nos âmes, n'avoir jamais à protester contre les manifestations dégradantes de l'impur et du laid. Et si l'élevation et la pureté de vos œuvres ne peut parvenir à nous faire rougir de l'opprobre de nos mœurs, puissions-nous du moins n'avoir jamais nous-mêmes à rougir de l'opprobre de vos œuvres ! Puisse enfin ce grand et illustre théâtre que la France va faire à votre génie, en appelant l'Europe et les deux mondes pour vous

admirer et vous applaudir, n'être pas la célébrité de nos vices, de nos hontes et de nos dégradations, mais une illustration légitime de nos vertus et de nos arts, de toutes nos grandeurs et de tous nos progrès!

—*Messager de la Semaine.*

D'UNE POLÉMIQUE RÉCENTE

Un jour, un tyran romain rencontra un homme de Dieu qui lui reprocha avec une sainte audace ses violences, ses méfaits, et ses crimes. Le tyran exprima la surprise que lui causait la liberté de langage, et il ajouta qu'on n'avait jamais osé lui parler ainsi. L'homme de Dieu répondit par ces simples paroles : " Vous n'avez donc jamais rencontré un évêque ? " On pourrait adresser la même réponse aux écrivains libres-penseurs qui, dans les journaux de nos jours, s'étonnent et s'indignent presque de la liberté de langage avec laquelle Mgr l'évêque d'Orléans, Mgr l'évêque de Nîmes et Mgr l'évêque de Poitiers viennent de parler des signes du temps, des calamités qui nous éprouvent, et de celles plus grandes encore qui nous menacent, en invitant les chrétiens à la prière : " Ces gens-là n'ont donc jamais rencontré un évêque ? "

Aux mandements religieux, ils ont répondu par les manifestes du positivisme et les railleries de la libre pensée : Les calamités sont le résultat de l'ordre naturel. Elles ne sont ni un avertissement, ni une punition. L'homme doit les conjurer autant qu'il le peut par des moyens tirés de l'ordre naturel. Elles atteignent aussi bien l'innocent et le juste, que le coupable. La prière employée contre des fâcheux résultats de lois fatales et aveugles n'est qu'une faiblesse d'âme et une superstition. A ces arguments ils ajoutent des railleries. Est-ce parce qu'on a nié l'existence de Dieu dans le congrès de Liège que les habitants du val de la Loire ont été inondés ? Quel rapport peut-il y avoir entre les idées qui se remuent dans les intelligences et les maladies ou les calamités matérielles qui éprouvent l'humanité dans tous les temps ? Croit-on ramener le dix-neuvième siècle, le siècle des découvertes scientifiques par excellence, de la découverte de l'électricité et de la vapeur, du câble transatlantique, — on aurait pu ajouter du fusil à aiguille, — croit-on le ramener à la superstition qui courba l'Europe entière en l'an 1000, sous le cilice, dans le jeûne et dans la prière, quand

les nations encore enfants frémissaient d'épouvante en croyant approcher du jour suprême où le monde devait être replié comme une tente.

Voilà la thèse philosophique. A la thèse philosophique opposons la thèse catholique, qui, par l'Évangile, la Bible, les patriarches et la tradition du genre humain, répandue dans toutes les théogonies, remonte au berceau de l'humanité.

La polémique qui s'agite aujourd'hui remonte bien haut. Nous la retrouvons sur le fumier de Job. Je dirai plus, nous la rencontrons dans toutes les théogonies qui, au milieu des ténèbres dont elles sont environnées ont conservé quelques rayons de la tradition originelle de l'humanité. Partout dans le monde on a cru, et cette croyance est rivée au cœur humain, comme la croyance en la justice de Dieu, que le mal physique était une conséquence du mal moral, comme on a cru sous toutes les latitudes et dans tous les siècles que les mains et les cœurs élevés vers Dieu apaisaient sa justice et provoquaient sa miséricorde, et que l'expiation faisait descendre le pardon d'en haut sur les hommes. Ce n'est donc pas seulement l'opinion de trois évêques que combattent les libres penseurs de nos jours, c'est la tradition perpétuelle et universelle du genre humain. Combien sont-ils, que sont-ils, que valent-ils pour que leur opinion pèse plus dans la balance que celle de l'humanité tout entière ? Mais, disent-ils, le juste est frappé par les calamités comme le coupable. Quelque chose de plus, souvent l'innocent est accablé et le criminel prospère.

Cette objection n'est pas nouvelle, et les libres penseurs feront à nos évêques l'honneur de croire qu'ils la connaissaient avant qu'elle eût paru dans les journaux de nos jours, car nous la retrouvons dans la bouche de Job !

« — Pourquoi, s'écriait ce grand déplorateur des misères humaines, les impies vivent-ils ? Pourquoi sont-ils élevés et comblés de richesses ? Leur race se conserve devant eux, et une multitude de parents et de petits-enfants est en leur présence. Leurs maisons sont en paix et en sûreté et la verge de Dieu ne tombe pas sur eux. Ils tiennent le tambourin et ils se divertissent au son des instruments. Ils passent leurs jours dans les plaisirs, et en un moment, ils descendent au tombeau. Cependant, ils ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies. Qu'est le Tout-Puissant pour que nous le servions, et que gagnerions-nous à lui adresser nos prières ? »

Ainsi les libres penseurs de nos jours, qui croient avoir imaginé des objections bien nouvelles, ne sont que les plagiaires de l'impie mis en scène dans le livre de Job.

Le saint homme, après avoir reproduit les paroles des méchants, leur répondait ainsi : « Leur bien n'est pas entre leurs mains ; que les

pensées des impies soient donc loin de moi ! Combien de fois leur lampe s'éteint, et il leur survient un déluge. Ils deviennent comme la paille opposée au vent et comme la poussière que disperse le tourbillon. Dieu réservera aux enfants le châtiment du père."

Il appartenait à la philosophie catholique, s'inspirant d'une révélation plus complète et plus parfaite, celle du Christ, de donner une explication plus profonde du mystère de l'union du mal physique avec le mal moral, et de faire justice de l'impertinence du poète, qui ne consentait à absoudre la Providence qu'après le supplice de Ruffin :

*Abstulit hunc tandem Ruffini poena tumultum,
Absolvitque deos.*

Le grand philosophe catholique dont nous parlons ici s'appelait Joseph de Maistre. C'est dans *les Soirées de Saint-Petersbourg* qu'il a examiné les questions contenues dans cette formule générale : *De l'ensemble des vues de la Providence dans le gouvernement du monde moral*. Rappelons, en passant, qu'il étudiait ce grand problème sous l'action de l'influence qu'ont exercée les événements extraordinaires des onze dernières années du dix-huitième siècle et des quatorze premières du dix-neuvième sur trois hommes placés dans les situations les plus différentes : un Français, homme du monde et émigré, un grand seigneur russe schismatique, un catholique romain, initié aux affaires diplomatiques de son temps.

Supposez un esprit élevé, mais chez lequel la raison philosophique ne serait pas éclairée par la raison catholique, dans la situation où écrit le comte de Maistre, et ajoutez aux problèmes permanents qui se remuent dans l'intelligence humaine, cette effroyable effusion de sang humain, par la guerre, cette vaste immolation d'hommes innocents ou vertueux, les succès persistants des pervers, les défaites sanglantes du droit de la justice, qui signalèrent l'époque dont il s'agit : la tête va lui tourner, et son déisme, mal affermi, chancera sur ses bases. Le comte de Maistre, au contraire, regarde d'un œil ferme ce spectacle des choses humaines : il y trouve rationnellement une nouvelle confirmation de la vérité catholique, parce qu'il trouve dans la vérité catholique la seule explication possible du spectacle des choses humaines.

La chute originelle de l'humanité, la corruption native qui entache les meilleures natures, l'expiation, la réversibilité des souffrances, l'utilité du malheur, la croyance en la nécessité du sacrifice traversant les âges pour venir jusqu'à nous, la justice de Dieu s'exerçant par l'injustice des hommes, vont bientôt éclairer cette scène tout à l'heure si sombre. Le sens moral de l'histoire reparaît. La conscience peut regarder impunément à la lumière de ces idées : Robespierre sur le banc des juges,

Louis XVI dans la tour du Temple. Tout est à sa place, puisque Dieu est à la sienne, éprouvant, épurant, punissant, conduisant l'humanité en général, les nations, ces unités de second ordre, et enfin l'homme, par les voies miséricordieusement terribles de sa Providence.

La thèse de Joseph de Maistre est une véritable philosophie, parce que le spectacle du monde moral le conduit rationnellement à l'idée des vérités surnaturelles dont il trouve la trace dans tous les temps et dans tous les lieux, et qu'il n'explique pas, mais à l'aide desquelles il explique tout.

Les entretiens des *Soirées de Saint-Pétersbourg* s'ouvrent par l'examen de cette plainte traditionnelle qui s'élève sur les succès du crime et les malheurs de la vertu, et à laquelle la raison philosophique la meilleure n'oppose ordinairement qu'une réponse : l'ordre sera rétabli dans un monde meilleure et la Providence sera justifiée ; les libres penseurs trouvent plus court de nier Dieu. La réponse de Joseph de Maistre est tout autrement complète et satisfaisante. D'abord, il démontre que rien n'est moins fondé que la plainte qu'on élève. Ce n'est pas la vertu particulièrement qui souffre sur la terre, c'est l'humanité.

Les supplices presque toujours appliqués aux crimes, les maladies, suite des excès et des vices, le remords, cet exécuter intime de la justice divine torturant la conscience des méchants, les tribunaux défendant partout l'innocence, punissant le coupable,—sauf l'exception qui ne détruit pas la règle,—la tempérance et l'innocence des mœurs, source de la santé, et la paix de la conscience préférable à tous les biens, ne permettent pas de douter que le parti de la vertu soit toujours la plus haute chance de bonheur temporel. S'il n'en était point ainsi, les sociétés humaines ne pourraient point exister. Il y a des exceptions, sans doute, mais elles ne détruisent pas la règle. Pour que l'ordre soit visible ou même irréprochable dans le monde, il suffit que la plus grande somme de bonheur soit dévolue à la plus grande masse de vertu en général. Ceci mène à cet axiome : Le plus grand bonheur temporel n'est nullement promis et ne saurait l'être à l'homme vertueux, mais à la vertu.

Restait à expliquer les souffrances de l'homme vertueux qui se trouve dans l'exception. Ici la raison catholique fournit cet autre axiome : nul homme n'est puni comme juste, mais toujours comme homme. C'est dire qu'au fond nul homme n'est juste, et c'est parce que nous oublions trop cette vérité fondamentale du christianisme, que nous nous laissons aller à ces récriminations contre la Providence qui, tolérables dans la bouche du païen, qui n'avait pas reçu la solution du problème, cessent de l'être dans la bouche du chrétien, qui l'a reçue. Il n'y a

point chez les hommes de justice absolue, il y a seulement une justice relative. Les parfaits sont les moins imparfaits. Nul n'a donc le droit de refuser de porter de bonne grâce la part du fardeau des misères humaines, puisqu'il est nécessairement criminel ou de sang criminel; et remarquez que moins on est imparfait, moins on le refuse. Louis XVI, que nous appelons à bon droit le roi-martyr, prévoyant le sort qui l'attend, écrit dans son sublime testament: "Je laisse mon âme à Dieu, mon créateur, je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père, pour nous autres hommes, quelque indignes que nous en fussions, et moi le premier."

Ainsi les justes sont les premiers à convenir qu'ils ne sont pas justes. Ils ne se soumettent à leurs souffrances, contre lesquelles nous nous révoltons, et qui trouvent leur explication dans la corruption universelle de l'humanité, frappée de déchéance depuis le péché originel, et dans le dogme de l'expiation qui en est la conséquence! C'est ainsi que la question des souffrances humaines conduit à un dogme catholique et qu'un mystère de la religion explique un mystère philosophique, comme ces phares qui éclairent tout et que rien n'éclaire.

Les libres penseurs de nos jours, doivent le reconnaître, leur objection contre le prétendue désordre qui confond l'innocent et le coupable dans le même châtement avait été réfutée par Joseph de Maistre avant qu'ils l'eussent présentée, parce que cette objection avait été présentée longtemps avant eux. Et dans cette réfutation, le lien qui unit le mal physique au mal moral reste dans toute sa force, et la foi persévérante de l'humanité sur ce point est justifiée. De cette démonstration sort une conséquence naturelle: c'est que la plus grande somme de souffrances et d'épreuves doit être réservée, dans les conseils de la Providence qui gouverne le monde physique, comme le monde intellectuel, aux nations et aux époques qui commettent les plus graves infractions contre les lois du monde moral.

Reste l'efficacité de la prière. Pour la nier, il faut se mettre encore en révolte contre la tradition universelle et perpétuelle du genre humain. Dans tous les temps, dans tous les lieux, partout où l'on souffre, où l'on pleure, où l'on éprouve une injustice, une perte de cœur, sur les vaisseaux qui sombrent, près des foyers désolés par le froid et la faim, près du lit de ceux qui vont mourir ou qui viennent d'expirer, dans les prisons où gémit l'innocent, dans les maisons où la mère éplorée attend le soldat qui va combattre, j'aperçois des mains élevées vers le ciel. Et vous voulez arracher du cœur humain ce sentiment que Dieu lui-même y a écrit? Vous voulez ravir à l'homme privée de tous les biens le dernier qui lui reste, l'espérance? Quand tout est fermé pour l'homme

sur la terre, vous voulez fermer devant lui le ciel, et quand les bras humains sont impuissants à le secourir, vous lui ôtez la main de Dieu.

Qu'importe, direz-vous que notre thèse soit impitoyable si elle est raisonnable et conforme aux faits ? Comment expliquer que Dieu, qui, s'il existe, doit avoir des volontés immuables comme son être, intervienne dans des événements commencés pour en changer le cours ?

Ecoutez la réponse de Joseph de Maistre. La prière, dit-il, est une cause seconde et, comme toutes les causes secondes, elle peut exercer une action sur la volonté divine, parce que Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. Quand un homme a une maladie, dira-t-on qu'il ne faut employer aucun remède, parce que de deux choses l'une : il doit en mourir ou en guérir ! Non, on recourra à la médecine dans la pensée qu'en agissant comme une cause seconde, elle pourra modifier le cours naturel de la maladie, mortelle si les remèdes nécessaires n'étaient point administrés, guérissable par leur efficacité. Il en est ainsi de la prière. Dieu, qui prévoit tout, l'a aussi prévue, et c'est ainsi que, selon l'expression de Joseph de Maistre, " elle fait portion du décret éternel ".

ALFRED NETTEMENT.

LA TEMPÊTE.

SONNET

Quid timidi estis modicæ fidei ?

S. MATTH. VIII, 26.

Les ténèbres des cieux dérobent la clarté ;
La nuit et la tempête enveloppent l'abîme ;
La mer monte, la vague à l'écumante cime
Bondit vers le navire à tous vents emporté.

L'équipage frissonne et crie épouvanté.
Parmi les passagers au cœur pusillanime,
Le pilote, debout, dans un calme sublime,
Lève un front beau d'espoir et de sérénité.

Et tandis qu'aux lueurs de la foudre qui gronde,
La foule n'aperçoit que le gouffre de l'onde,
Confiant, il regarde à l'horizon lointain.

Oh ! s'il veille, impassible aux fureurs de l'orage,
C'est qu'il voit, radieuse à travers le nuage,
Monter dans l'orient l'étoile du matin.

F. MAURY.

L'ART DE CROIRE

OU

PREPARATION PHILOSOPHIQUE A LA FOI CHRETIENNE

PAR M. AUGUSTE NICOLAS.

Il y a plus de vingt ans, M. Auguste Nicolas publiait ses *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, écrites d'abord pour aider le travail de la grâce dans une âme aimée, et auxquelles tant d'âmes sont venues demander la connaissance de la vérité ou la confirmation de leur foi. M. Nicolas a été un des apôtres de notre génération. Tout le bien qu'il a fait, il l'ignore ; mais Dieu le sait, et tous ces fruits de salut "se ramassent dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours *." Si la plupart des conséquences des actes mauvais échappent souvent à leurs auteurs, et se perpétuent, on peut, grâce au Ciel, en dire autant des conséquences des bonnes actions ; dans ce monde, le mal seul n'est pas doué de fécondité, et ce n'est pas en vain que l'apôtre, le docteur ou le martyr jettent, dans les sillons qu'ils ont laborieusement ouverts, la semence de leurs exemples, de leur parole ou de leur sang.

"Ce serait un bel ouvrage," écrivait Daguesseau, "que celui où l'on entreprendrait de prouver qu'il est plus difficile de ne pas croire que de croire †." M. Nicolas a voulu écrire cet ouvrage, et il le publie sous ce titre : *l'Art de croire*. Plusieurs fragments, insérés dans la *Revue d'Economie chrétienne*, en ont déjà donné un avant-goût à nos lecteurs.

Qu'on ne s'y méprenne pas : M. Nicolas sait qu'il y a dans la foi deux éléments que rien ne peut suppléer : l'appel divin sollicitant l'âme humaine à croire, et la réponse de l'âme, l'acte de sa volonté propre, qui, pas plus que l'appel divin, ne saurait être l'effet d'une méthode, d'un art quelconque." La foi," dit M. Nicolas dans une introduction émue et lumineuse, "est une vertu et une grâce ; et par là, nous sommes

* Bossuet.

† Ce mot de Daguesseau est vrai, pourvu qu'on l'explique. *Objectivement* croire est plus aisé que ne croire pas, à cause des impossibilités qu'implique l'incrédulité. Au point de vue *subjectif*, il faut dire encore que l'incrédulité complète à tous les dogmes durant toute la vie, pour la plupart des hommes, est plus difficile que la foi.

“entièrement livrés à nous-mêmes et à Dieu pour l'acquérir. Mais ces deux conditions indispensables suffisent-elles toujours ? N'y a-t-il pas des âmes, et nombreuses, voulant croire, sollicitées de croire, et qui n'arrivent pas à croire ?..... Qui n'en connaît pas de ces âmes ? qui d'entre nous, croyants, n'en a pas quelqu'une particulièrement chère auprès de soi, et ne la porte secrètement dans la sollicitude d'un cœur qui payerait volontiers de la vie le retour de cette âme à la foi ? C'est là que vient se placer l'*Art de croire*... Pour ces âmes, les trésors de la foi sont cachés, et ce devient un *art* de les découvrir.”

L'œuvre de M. Nicolas est divisée en quatre parties, qui correspondent aux quatre états, aux quatre zones, pour ainsi dire, où se meuvent les âmes contemporaines éloignées de la foi.

“Il est,” dit M. Nicolas “des âmes d'abord en qui le sens même de la foi est comme oblitéré, qui ne s'occupent pas de ces choses-là, et qui n'y voient qu'une question oiseuse : en ces âmes, il faut réveiller ce sens, et leur inspirer le *besoin de croire*. Il est des âmes qui sentent vivement le besoin de croire... mais en qui ce besoin de croire ne sait où se prendre, les vérités de la foi leur apparaissant dans un vague conjectural, où elle ne peuvent les fixer : à celles-ci il faut *montrer la raison de croire*.”

“Un troisième état est celui où l'on est touché de la raison de croire où les preuves du Christianisme ont fait une impression arrêté de persuasion et d'adhésion ; mais où on attend la foi comme l'étincelle divine devant allumer la conviction ; à ces âmes-là, il faut enseigner *le moyen de croire*.

“Enfin, il est des âmes qui sentent le besoin, qui voient, qui savent le moyen de croire, mais qui n'osent pas s'engager dans la vie et la pratique de la foi, par appréhension de ses rigueurs et de ses tristesses ; à celles-là nous montrons le *bonheur de croire*.”

Nul n'était plus apte que M. Nicolas à nous tracer le plan de cette œuvre, dont une conception vigoureuse relie et coordonne toutes les parties, et où règne une lumière douce et progressive, qui échauffe en éclairant.

L'humanité est tourmentée par le besoin de croire ; les temples sont une expression universelle et publique de ce besoin. Toute âme tant soit peu sérieuse qui rentre en elle-même, se pose avec une curiosité inquiète la question de son origine et de sa fin : et seule, la foi peut dissiper entièrement les ténèbres qui enveloppent le mystère de notre origine et de notre destinée. “Le besoin de croire est tellement inhérent à notre nature,” dit M. Nicolas, “que nous ne pouvons nous soustraire à son divin objet sans être immédiatement aux prises avec le

“ mystère de l'inconnu, et avec tous les fantômes qui y surgissent. L'infini projette son ombre, s'il ne projette sa lumière sur notre existence...” M. Nicolas fait appel à des témoignages non suspects; il cite de Senancour un morceau d'une éloquence sombre et désolée, et des vers de Musset, dont on pourrait dire avec Musset même :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Et tous ces témoignages affirment cette soif de l'infini, ce besoin de croire d'une foi infaillible et d'aimer d'un immortel amour, qui dévore l'âme humaine, et y creuse un abîme que le christianisme seul peut combler.

La foi est encore nécessaire pour aider la raison à aller au bout d'elle-même, dans l'ordre même religieux et moral ouvert à ses libres investigations, et pour rendre possible et aisée à l'homme la pratique de toute la loi morale. Je ne parle pas des devoirs qui regardent Dieu directement : la morale indépendante les supprime, et le déisme rationaliste ose à peine les formuler, tant il en réduit le nombre, et tant il leur fait dans la vie humaine une place restreinte et presque imperceptible ! Mais les vertus qui regardent autrui et moi-même, en connaîtrai-je, en observerai-je tous les préceptes, si je ne cherche, au-dessus de ma conscience faillible et de ma liberté vacillante, une lumière et un secours ? Ah ! ce ne sont pas les chrétiens seulement qui attesteront les ténèbres de la conscience et l'impuissance de la volonté ; et, sur ce point, je ne citerai point M. Nicolas. “ Dans les affaires du monde,” a dit un critique qui n'a guère hélas ! remplacés ses illusions par des croyances, “ les plus réputés honnêtes gens peuvent se laisser aller à des actes, à des altérations qui ne sont pas, tant s'en faut ! la justice même ! Montaigne, La Rochefoucaud, Molière et la Bruyère ne s'en étonneraient pas, et volontiers sans doute ils diraient en haussant les épaules et en souriant d'ironie amère : *L'espèce est ainsi !* La seule garantie entière à ne prendre même les choses que par le côté humain, la seule absolue sauvegarde de l'équité constante, réside dans une pensée perpétuellement et rigoureusement chrétienne*.”

L'âme a aussi besoin de croire, parce qu'il faut à sa stabilité un fondement immuable, parce qu'il faut un but infini à son activité. Dieu seul connu et possédé par la foi, peut être ce fondement que rien n'ébranle, ce but au delà et au-dessus duquel il n'y a rien. Enfin la vieillesse et l'approche de la mort rendent encore témoignage à ce besoin de croire, et souvent elles révèlent Dieu aux âmes qui l'avaient ignoré durant toute une vie.

* M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I.

Mais une question surgit : la poser, c'est l'avoir résolue. Le besoin de croire est-il sans objet ? L'invincible aspiration de l'âme humaine va-t-elle se prendre au néant ? *J'aime, il faut que j'espère*, disait autrefois le poète. Eh quoi ! ces élans de l'homme vers quelque chose de plus grand et de meilleur que lui, ces appels d'une lumière plus stable et plus pleine que celle de sa raison, ne seraient-ils qu'une suprême et définitive illusion ? Du besoin de croire, M. Nicolas déduit une première raison de croire. "L'homme," dit-il, "a un grand besoin. Ce besoin doit être satisfait. La nature entière, qui n'est que besoin satisfait dans le plus bel ordre qui se puisse imaginer, témoigne de cette vérité. Ce serait une anomalie unique, et d'autant moins admissible qu'elle aurait lieu dans le premier être de la création." Donc, pour répondre à ce besoin, une révélation existe. Nous ne disons pas que la nature a droit à une révélation surnaturelle dans le sens strict du mot : *datur indigenti, non exigenti*, a dit Thomassin de la vision béatifique, couronnement et terme de tout l'ordre surnaturel ; nous ne disons pas davantage que l'esprit humain, partant de lui-même, "ne peut s'élever à la notion formelle et positive de Dieu." M. Nicolas, dont j'emprunte les paroles, va trop loin, et à mon sens donnerait trop beau jeu aux sceptiques. Et à ce propos, me permettra-t-il de le trouver d'ordinaire un peu défiant à l'endroit de la raison humaine ? Mais nous disons que, dans l'ordre actuel du monde, Dieu, destinant l'homme à la possession de sa propre essence par la grâce et par la gloire, lui a donné des aspirations que la raison et la nature sont impuissantes à satisfaire ; en outre, l'homme est déchu, et il a plu à Dieu de n'attacher qu'à des moyens surnaturels la guérison de l'intelligence affaiblie et de la liberté blessée de l'héritier d'Adam. Ainsi l'obligation de tendre à une fin surnaturelle devient pour lui une nécessité glorieuse et une inflexible loi.

Dans la seconde partie du livre de M. Nicolas rentrait l'examen des preuves positives du grand fait de la révélation, et des objections par lesquelles on prétend l'ébranler. M. Nicolas venge la possibilité, la convenance du miracle, "dont la négation," disait Néander, "ne peut s'accorder qu'avec une idée très-étroite et très-arbitraire de l'histoire." Idée arbitraire de l'histoire ; le mot est juste ; les rationalistes n'écrivent-ils pas l'histoire des peuples et celle des faits religieux, comme l'abbé de Vertot écrivait l'histoire du siège de Rhodes ? dans deux chapitres connus des lecteurs de cette *Revue*, les païens sont appelés en témoignage de la vérité et de la nécessité de la révélation. M. Nicolas évoque Homère, Hésiode, les tragiques grecs, Pindare, et il y recueille d'admirables vérités, proclamées avec un accent dont la solennité et la profondeur rappellent la grande voix des prophètes. Chez les Latins, il s'arrête à Cicéron et surtout à Virgile, et il se plaît à retrouver dans

les vers du poète de Mantoue l'expression des dogmes primitifs et des espérances traditionnelles de l'humanité *. "La morale dans Virgile," ajoute M. Nicolas, "ne relève pas moins que le dogme de la même foi." Le quatrième livre de l'*Eneide* lui fournit la matière d'une étude où il s'attache à dégager la sévère moralité du drame de Didon, qui arrachait tant de larmes à S. Augustin jeune encore. Parmi les remarques de M. Nicolas, il en est une qui me frappe profondément, et qu'il avoue avoir empruntée aux *Poètes antiques* de M. Mazure. "Par un haut sens de morale qui serait taxé chez nous d'intolérance," dit M. Nicolas, "il (Virgile) n'a pas rangé Didon parmi les âmes heureuses dans l'Elysée. " Il l'a placée dans les régions douloureuses, dans les champs des pleurs, *lugentes campi*, où sont errantes les âmes faibles et désolées qui n'ont pas résisté à l'entraînement des passions. Elle rencontre Enée, et passe inflexible, comme le marbre glacé, devant celui pour lequel elle s'est perdue, et qu'elle ne reconnaît plus qu'à sa haine. Le poète nous fait plonger d'un regard mystérieux par delà la vie, et montre ce que devient cet amour de la terre que les amants ont pu croire éternel, qui a consumé cette âme faible jusqu'au seuil du tombeau, et qui, morte, lui ferme l'accès de l'Elysée." J'oserai le dire : cette conclusion du drame de Didon, cette rencontre muette de la reine de Carthage et d'Enée aux enfers, me paraît plus chrétienne que l'épisode fameux de Françoise de Rimini. Il me semble que là, la ferme raison de Dante a fléchi. Dans l'horreur du tourbillon éternel qui les emporte, Françoise et son compagnon goûtent je ne sais quelle douceur amère et désespérée à n'être point désunis. Ce n'est point la terrible réalité de l'enfer, où les âmes se vengent par une haine sans fin de l'amour coupable qui les a perdues.

Les anciens n'attestent pas seulement la vérité du christianisme ; leurs ignorances, leurs erreurs et leurs vices en proclament aussi la nécessité. Ce que M. Nicolas dit de Platon, est vrai de tous les autres à des degrés divers. " Il y a," dit-il, "deux Platon confondus dans Platon : le Platon de la conscience conservée et de la tradition, qui est chrétien ; et le Platon de la chute et de l'esprit propre, qui est païen ; l'un qui prouve la vérité, l'autre qui prouve la nécessité du

* Je ferai observer à M. Nicolas que l'opinion du *petit nombre d'élus*, à l'appui de laquelle il cite un vers de Virgile, n'est pas un *dogme* comme il l'appelle, et ne saurait être mise sur la même ligne que l'éternité des peines, le purgatoire, et l'éternelle félicité des justes au sein de la lumière. " L'Eglise," dit le R. P. Perrone, n'a jamais rien défini sur ce point ; bien plus, elle déclare qu'elle ignore le nombre des élus, puisque dans la Secrète du premier dimanche de Carême, elle adresse à Dieu cette prière : *Deus cui soli cognitus est numerus electorum in superna felicitate locandus,*" etc. (*Prælect. theol. in Coll. Rom. habitæ, de Homine, cap. VI.*)

“ christianisme. Mais celui-là l'emporte sur celui-ci pour avoir reconnu “ et confessé cette nécessité.”

La raison de croire ainsi démontrée, il s'agit de passer au moyen ; il faut descendre ou monter de la théorie à la pratique. “ Nous voici,” dit M. Nicolas, “ au cœur de notre sujet, dont tout ce qui précède n'a “ été que le prélude et que la disposition.” Commencer par pratiquer dans la mesure de sa foi—et quelle âme n'a pas au moins une foi initiale ? quelle âme n'a jamais entendu l'appel de la miséricorde divine qui la sollicite à croire ?—commencer, dis-je, par pratiquer dans la mesure de sa foi, c'est le moyen d'arriver à la foi pleine, et de pouvoir jeter ce cri d'enthousiasme et de délivrance que Corneille place sur les lèvres de Pauline :

Je crois, je sais, je vois, je suis désabusée.

C'est une véritable direction intellectuelle et morale, morale surtout, que M. Nicolas trace aux âmes, dans cette troisième partie de son œuvre. Vouloir devenir meilleur,—*qui facit veritatem, venit ad lucem*, dit le Sauveur ;—aimer ce que l'on commence à connaître pour arriver à connaître et à aimer davantage ; sortir des objets extérieurs pour rentrer en soi ; sortir de soi pour s'élever à Dieu ; prier surtout ; tels sont les conseils pratiques que M. Nicolas donne à ceux qui désirent sérieusement acquérir la foi. A ces moyens il en ajoute d'autres plus exclusivement chrétiens : la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, dont M. Nicolas a si bien développé dans ses *Études philosophiques* les harmonies avec l'âme humaine ; la dévotion à la sainte Vierge, la charité envers les vivants et envers les morts. On le voit : nous sommes ici lancés à pleines voiles dans le christianisme pratique ; l'auteur recommande les œuvres les plus caractéristiques de notre foi ; il compte sur leur efficacité, il sait qu'en elles réside une force capable de transformer les âmes. M. Nicolas excelle dans l'observation psychologique et morale ; il est bien de la famille de ces moralistes français et chrétiens qui ont jeté sur l'homme un regard si pénétrant et si sûr, et quand il nomme Pascal, Bourdaloue, Malebranche et les autres, ce sont des ancêtres qu'il invoque. A propos de la charité envers les morts, il fait une réflexion triste et profonde sur l'impuissance où est l'âme de se souvenir longtemps et d'aimer toujours, quand elle ne ravive pas sa mémoire et son amour au foyer divin. Après avoir rapporté les paroles de Monique mourante, demandant à Augustin, son fils, de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur : “ Ce n'est que là en effet,” dit M. Nicolas, “ que l'on se souvient toujours, que l'on se “ souvient partout ! Ce n'est pas au foyer domestique. Ce foyer, “ confidant de nos tendresses et de nos premières désolations, s'élèverait “ contre nous, si nous voulions le prendre à témoin de leur durée. Il

“ n'en garde pas longtemps la flamme : elle s'y éteint peu à peu, “ d'autres flammes souvent s'y allument. Il s'y fait un si affreux refroidissement à l'égard de ceux-là mêmes qui y ont régné le plus, par “ la trop cruelle certitude qu'ils ne peuvent plus y revenir, que s'ils y “ revenaient, en effet, ce foyer même ne les reconnaîtrait plus, selon “ la trop juste lamentation de Job : “ *Nec revertetur ultra in domum suam, neque cognoscat eum amplius focus ejus.*”

M. Nicolas indique encore un ordre de lectures qui doivent fortifier la foi des âmes en les introduisant dans les profondeurs lumineuses du dogme, et en leur déroulant l'histoire du christianisme ; et il termine cette troisième partie de son livre, par le chapitre intitulée : *Une âme sauvée*. Il y raconte par quelles voies il fut amené au ministère apologétique, et comment fut convertie l'âme dont les incertitudes et la douleur lui avaient inspiré le premier projet des *Etudes Philosophiques*.

Le *Bonheur de croire*, c'est le titre de la quatrième et dernière partie du livre que nous analysons. *Si scires donum Dei !* disait Notre-Seigneur à la Samaritaine. M. Nicolas adresse cette parole aux âmes qu'effrayent comme des fantômes menaçants, les austérités et les tristesses de la vie chrétienne. “ C'est parce que, par intérêt, nous quitterions tout pour ce “ don céleste, et qu'il perdrait par là sa haute valeur, qu'il ne nous est “ pas donné de le connaître avant de l'avoir mérité. Il faut avoir terrassé “ le lion, comme Samson, pour qu'il se forme dans sa gueule un essaim “ d'abeilles et des rayons de miel. Le fruit du sacrifice en est la récompense.” M. Nicolas dévoile les aspects consolants du christianisme. Le christianisme qui “ donne un sens à la douleur,” comme l'a dit un illustre contemporain *, en donne aussi un à la mort. La mort est l'épouvante de la nature ; elle brise, elle disperse, elle anéantit tout ce qui compose cette existence ; et, au bout du défilé sombre que, bon gré mal gré, il nous faudra franchir, se dresse la formidable apparition de l'inconnu. Grâce au christianisme le sphynx de la mort nous livre son secret. Sans doute, les précisions du dogme chrétien nous donnent l'idée la plus haute de la justice devant laquelle nous serons mandés et de l'idéal vivant auquel nous serons confrontés ; la délicatesse même des consciences formées par l'Évangile éveille en elles des craintes plus vives et plus profondes ; mais, en revanche, nous savons que notre Juge est notre Rédempteur, qu'il a payé de son sang le droit de nous faire miséricorde sans nuire à sa justice, et nous pouvons répéter avec une confiance d'autant plus ferme qu'elle est plus humble, ces admirables paroles de la préface des morts, dans le missel de Paris : “ Tandis que la nature “ s'attriste de l'inévitable nécessité de mourir, la promesse de notre “ future immortalité console notre foi. Car pour vos fidèles, Seigneur,

* M. Thiers.

“ mourir n'est pas perdre la vie : c'est l'échanger, et lorsque cette maison “ qui nous sert d'habitation terrestre vient à se dissoudre, ils en acquièrent une dans le ciel, qui dure éternellement.

Le dernier chapitre de la quatrième partie du livre de M. Nicolas est intitulé : *Bonheur d'aimer et d'être aimé* ; on y trouvera une étude délicate des satisfactions offertes par le christianisme à l'inextinguible besoin d'amour qui tourmentel'âme de l'homme. J'estime grandement l'art avec lequel l'éminent apologiste donne un sens chrétien, une note chrétienne, à des fragments qu'il cite, et qui, dans la pensée de leurs auteurs, n'avaient pas toujours ce sens et cette note. On dirait d'enivrantes liqueurs, dont il amortit et épure la flamme en les transvasant dans l'albâtre de son œuvre.

En terminant cette analyse d'un livre destiné, pensons-nous, à éclairer et à toucher plus d'une âme, je me rappelle un passage de St. Augustin.* Au milieu de la nuit, c'est-à-dire au sein de cette ombre épaisse que créent les passions et l'ignorance de Dieu, un homme fatigué d'un voyage pénible à travers les sentiers mauvais, *de via mala, hoc est de vita mala fatigatus*, vient frapper à la porte d'un ami qui, plus heureux, repose en paix dans la forteresse sacrée de la foi. “ J'ai faim, j'ai froid, je suis las, lui dit-il ; rassasiez mon âme du pain de la vérité, réchauffez-la au foyer de votre croyance, donnez-lui un repos qu'elle a demandé en vain aux doctrines humaines ; en un mot, enseignez-moi la bonne nouvelle, rendez-moi chrétien, *fac me christianum.*” Pour beaucoup d'âmes fatiguées par l'incertitude ou l'erreur, et affamées d'un aliment substantiel et vivifiant, le livre de M. Nicolas sera, je l'espère, le pain qui nourrit, le foyer qui réchauffe, la bonne nouvelle au sein de laquelle on goûte ce repos fécond qui dispose aux travaux et aux luttes de la vie chrétienne !

AUGUSTIN LARGENT,
Docteur en Théologie.

* S. Augustin, serm. cv.

UNE TOMBE.

Trois noms ! trois noms d'enfants sur une même pierre !
Et leur mère ?...—elle vit !—O douleur ! ô mystère !
Seule et pâle elle vit sous le toit déserté
Où nul front ne sourit, où nul chant ne résonne,
Comme un oiseau tremblant qui veille et qui frissonne
Près du nid dévasté.

Mon Dieu ! comme elle avait désiré d'être mère !
 C'est qu'elle avait besoin en cette vie amère
 D'aimer un être faible et de l'environner
 De son bras fort et doux... et de verser sa flamme
 A longs flots tout le jour... C'est que son cœur de femme
 Avait tant à donner !

Le premier n'ouvrit pas son œil à la lumière.
 L'ange avant de partir, sur sa frêle paupière,
 Deux fois avait senti le baiser maternel.
 Beaux rêves entrevus ! félicité ravie !
 L'innocent bien-aimé, sans essayer la vie,
 Avait choisi le ciel.

Mais à peine du saule avait verdi la branche,
 A peine du rosier fleurit la rose blanche,
 Qu'un autre chérubin riait sous le rideau.
 La maison s'emplissait d'une rumeur joyeuse.
 Les doux moments, Seigneur ! comme elle était heureuse,
 Et comme il était beau !

C'étaient des ris, des chants et des baisers sans trêve ;
 De ces tableaux qui font qu'on s'arrête et qu'on rêve.
 Le soir, près du foyer, si vous les aviez vus,
 Elle, posant l'enfant sur sa robe de moire,
 Lui, jetant à son cou, comme un collier d'ivoire,
 Ses deux petits bras nus !

C'était un frais lutin riant d'une étincelle,
 D'un pantin, d'une fleur... Il vivra ! disait-elle...
 Elle avait fait pour lui mille rêves charmants.
 Quand l'enfant sur ses bras reposait sa faiblesse,
 Dans ses yeux je ne sais quelle céleste ivresse
 Passait à tous moments.

Dieu puissant qui prenez les enfants à leurs mères,
 A nul il n'est permis de sonder vos mystères !
 Ah ! ce fut triste, vrai ! Je me rappelle encor
 Comme sur tous les fronts s'effaça le sourire,
 Le lendemain matin, alors qu'on vint nous dire :
 Le petit Paul est mort !

Oh ! non, qui n'a pas vu ce front, cet œil aride,
 Et ces bras par moments étendus dans le vide,
 Et cette ombre au jardin s'avançant à pas lents,
 Ne sait pas ce que peut souffrir un cœur de femme...
 Et les rayons joyeux qui s'en vont avec l'âme
 De ces petits enfants.

Puis la troisième vint... pure et blanche anémone,
 Ange au regard profond, frêle bouton d'automne,
 Sur l'arbuste glacé fleuri tardivement.
 Sa mère la reçut comme un rayon d'étoile
 Qui d'un rapide éclat vient déchirer le voile
 Du sombre firmament.

L'amour, au lieu d'ivresse, était fait de souffrance.
 Son cœur au dernier coup s'éprouvait à l'avance.
 Puis se sentant faiblir : Seigneur, encore un peu !
 Dans chaque embrassement, indicible martyre !
 La mère au front pâli, l'enfant au doux sourire
 Semblaient se dire adieu.

Quand Paula s'inclina comme un saule qui pleure,
 Sa mère à demi-voix murmura : Voici l'heure.
 On eût dit à la voir mourante sur son sein
 Quelque doux chérubin qui, par pitié pour elle,
 Sous son manteau de laine avait caché son aile,
 Et qui l'ouvrait enfin.

Oh ! quel hymne sacré de l'humble cimetière
 Monta vers vous, Seigneur, au jour où cette mère,
 Pour la troisième fois quittant le froid berceau,
 Sur les degrés bénits courba sa tête pure,
 Où sa lèvre en tremblant se posa sans murmure
 Sur la croix du tombeau !

Plus tard, quand on voyait passer la noble dame,
 Chacun plein de pitié regardait cette femme,
 Qui trois fois sous la terre avait mis son bonheur.
 Bien souvent, l'œil humide, on détournait la tête...
 Et la mère en priant pressait plus inquiète
 Son enfant sur son cœur.

CHRONIQUE DU MOIS.

PARIS, 30 avril 1867.

Malgré les bruits qui circulent et les nuages qui semblent assombrir le ciel, le spectacle pacifique de l'exposition universelle s'impose à l'esprit et domine la situation. Comment songer aux instruments qui détruisent les hommes, en face de toutes ces machines qui s'agitent pour son bien-être ? comment penser à la dévastation et à la ruine devant ces merveilles du génie industriel et ces chefs-d'œuvre de l'art.

Le premier enseignement qui ressort d'une vaste exposition comme celle du Champ-de-Mars, c'est celui de la solidarité humaine, c'est la nécessité de l'accord et des relations fraternelles des peuples pour assurer les besoins et la prospérité de tous. Aucune nation ne peut se suffire à elle-même ; toutes forment une famille où chaque membre apporte son tribut et concourt au bien général. Que serait l'industrie anglaise sans les cotons des Etats Unis, les fers de Suède, les cuivres de Russie ? La France donne ses vins, l'Espagne le plomb, l'Italie la soie, l'Australie ses laines. Si la fièvre règne en Europe, le quinquina vient d'Amérique. Le caoutchouc, la gutta-percha, devenus la matière première de tant d'industries, ne sont pas des produits de notre sol. Le café, le cacao, le thé, le sucre, la gomme, presque toutes les substances médicales de nos officines, nous arrivent, pour des centaines de millions, de contrées lointaines. Quand le blé nous manque, Odessa et New-York nous en envoient, et nous expédions nos tissus aux peuplades reculées, qui nous donnent des cuirs, des toisons, de la corne ou des essences. Il n'est pas jusqu'au soufre et au salpêtre, ces éléments indispensables de la poudre, que nous ne soyons obligés d'aller chercher en Sicile et même dans l'Inde. Que signifient ces lacunes et ces contrastes, sinon que la Providence, en répandant avec prodigalité sur la surface de la terre tout ce qui est nécessaire à la subsistance et à l'aisance de l'homme, lui a laissé entendre qu'il devait échanger fraternellement d'un pôle à l'autre et d'une latitude à une autre latitude les biens variés mis à sa disposition ?

Il y a donc une sorte de dépendance réciproque des peuples. Unis dans la paix et le travail, ils peuvent se communiquer l'abondance. Séparés par des luttes aveugles, ils s'imposent le deuil et les privations.

C'est là la première et la plus haute des leçons que donne le palais du Champ-de-Mars, et la France semble avoir voulu y ajouter encore en assignant au rendez-vous pacifique des nations le terrain transformé

de ses manœuvres militaires, opposant ainsi au mirage éclatant de la gloire la réalité merveilleuse des richesses qu'assurent le calme et le travail.

L'origine des expositions est récente ; leur développement a été rapide. Il reflète en quelque sorte le mouvement de l'organisation moderne de l'industrie. C'est la France qui a donné cet exemple au monde à la fin du dernier siècle, et les imitateurs ne lui ont pas manqué depuis. La première date de 1792 et ne dura qu'une semaine ; elle se tint également au Champ-de-Mars, et parmi les lauréats on remarque les noms de Bréguet pour l'horlogerie et de Didot pour la librairie. Sous le consulat, deux expositions eurent lieu dans la cour du Louvre, et au commencement de l'empire une troisième sur l'esplanade des invalides ; on y compta près de 1,500 exposants, et parmi les noms couronnés on en rencontre beaucoup qui sont restés célèbres dans les arts et l'industrie : Montgolfier, Ternaux, Odiot, Dolfus, Lepaute, Carcel.

De 1806 à 1819, interruption de ces fêtes du travail et de la science. Le 25 août 1829, M. Decazes ouvrit au Louvre une exposition très-remarquable, où figuraient plus de 6,000 objets, et qui fut signalée par une utile et équitable innovation : la distribution de médailles et de récompenses, non plus seulement aux manufacturiers, mais aux mécaniciens, contre-mâîtres, ouvriers, ayant contribué au perfectionnement des procédés et aux progrès de la fabrication. En 1823, en 1827, expositions nouvelles et remarquables, qui mettent en lumière, parmi les médailles, les noms d'Erard et de Pleyel pour les pianos, de Cunin pour la draperie, de Denière pour les bronzes, etc.

Le gouvernement de juillet maintint soigneusement l'institution, et en 1834 une exhibition nombreuse et brillante fit admirer les produits de Cavé pour les machines, Randouin pour la draperie, Mathieu de Dombasle pour les charrues, Rattier et Guibal pour le caoutchouc, Pape pour les pianos, Sallandrouze-Lamornaix pour les tapis, etc.

En 1839, l'exposition se tient pour la première fois aux Champs-Élysées ; 3,281 industriels y prennent part, et la liste des médailles nous offre les noms de Charrière pour les instruments de chirurgie, Christoffe pour la bijouterie, Kœchlin pour les machines, Schneider pour les locomotives et autres puissants appareils.

En 1844 et en 1849, le nombre des exposants dépasse 4,000, et parmi les lauréats on remarque MM. Cavaillé-Coll pour les orgues, Froment-Meurice pour l'orfèvrerie, Lepaute pour les phares, Paul Dupont, Mame, Plon pour l'imprimerie, Lemercier pour la lithographie, Montagnac pour la draperie, Sax pour les instruments de musique en cuivre, Fouché-Lepelletier pour les produits chimiques, Bella, directeur de Grignon, pour l'élève du bétail, Héricart de Thury pour la grande culture.

C'est en 1849, pour la première fois, que l'agriculture, considérée en elle-même et en dehors de la mécanique agricole, concourt aux récompenses.

A partir de 1855, les expositions changent de caractère : de nationales, elles deviennent universelles et prennent une tout autre physionomie. Ce qui n'était à l'origine qu'une simple lutte d'industriels chez un peuple acquiert les proportions d'un immense concours périodique, où apparaissent les forces productives du monde entier. Cette transformation, si elle est bien comprise devra non-seulement vulgariser les bons procédés, développer le goût, stimuler le travail, mais encore exercer une influence considérable sur la solution des plus graves problèmes économiques de notre temps, en fournissant des éléments nouveaux d'appréciation et de comparaison.

Ce n'est plus l'industrie seule qui figure aux expositions nouvelles c'est l'économie sociale, c'est l'histoire, c'est l'ethnologie, c'est la civilisation variée de tous les peuples éclairés par le soleil. Les mœurs, les arts, les lettres, tout est représenté dans ces vastes concours qui offrent, comme au palais actuel du Champ-de-Mars, l'agglomération synoptique de toutes les œuvres de l'intelligence humaine.

Il y avait 110 exposants à l'exposition de 1798. Celle qui attire en ce moment les visiteurs de tout le globe en compte 42,217, presque le double de ce qu'il y avait à Londres il y a cinq ans !

La chronique ne veut pas, en s'étendant davantage, empiéter sur le domaine des comptes rendus spéciaux que la *Revue* doit placer sous les yeux de ses lecteurs ; mais elle ne saurait s'interdire une réflexion dernière, parce qu'elle répond à l'un des événements pénibles qu'elle est obligée d'enregistrer : l'émeute de Roubaix.

Au milieu du spectacle magnifique et grandiose que l'exposition déroule, se dégage-t-il une vérité plus lumineuse que celle de la puissance bienfaisante des machines à l'aide desquelles le travail humain arrive à élargir sans cesse le cercle de la production ? Quel est l'ouvrier doué de raison qui, après avoir parcouru la galerie colossale où tournent, mugissent, fabriquent tant de machines diverses, depuis les petits métiers jusqu'aux énormes turbines, quel est l'ouvrier qui serait assez aveugle pour briser d'un geste de colère tous ces chefs d'œuvre et commettre ainsi un véritable suicide ? En étudiant de près ces engins merveilleux, en les interrogeant, il recueillerait une réponse éloquente et persuasive : il constaterait que la machine n'est pas l'ennemie de l'homme, mais son auxiliaire, et que là où elle s'est le plus développée, là aussi le sort de l'homme est le moins misérable.

L'exposition compte déjà parmi ses visiteurs illustres, le roi des belges, le prince Oscar de Suède, le frère de l'empereur du Japon, le comte de

Flandres et le duc de Leuchtenberg. Le jeune roi de Grèce nous arrive, le roi et la reine de Portugal sont attendus; d'autres souverains projettent le voyage: espérons que rien ne viendra ternir ces paisibles perspectives et que les feuilles inoffensives du chêne et de l'olivier auront seules à se tresser en couronne pour les vainqueurs sans larmes de l'intelligence et du travail.

.....

Deux congrès viennent de se tenir, l'un à Paris, l'autre à Bruxelles; l'un qui a réuni les membres des sociétés savantes de notre pays, l'autre qui a convoqué les étudiants de France et de Belgique, en essayant sans y parvenir, de renouveler les scènes scandaleuses de Liège.

Le premier s'est occupé d'histoire, de science, d'agriculture, il a reçu communication de savants mémoires, et ses membres ont été l'objet d'encouragements et de récompenses capables de stimuler chez nous l'étude patiente et les consciencieuses recherches auxquelles un grand nombre d'hommes distingués appliquent leurs loisirs.

Le second a eu la sagesse de ne pas faire parler de lui. Quelques étudiants français ont tenté d'entraîner l'assemblée en affirmant "les principes révolutionnaires;" mais on les a arrêtés sur cette pente en déclarant que le congrès de Liège avait été "un baptême et une expérience," et qu'il fallait se contenter de l'un sans recommencer l'autre. Les choses en sont restées là, et le pauvre congrès est mort sans tapage.

Les étudiants de l'université catholique de Louvain, qui avaient été invités à y prendre part, avaient répondu par la délibération suivante, adoptée en meeting: "Fidèles à leurs antécédants et soucieux de leur dignité, les étudiants de Louvain refusent de s'associer à des manifestations qui sont le scandale et la risée de l'Europe."

Pendant ce temps, notre Ecole de médecine était le théâtre de scènes lamentables, où le matérialisme était bruyamment et cyniquement opposé au spiritualisme. On a lu dans les journaux le récit de ces désordres; on a entendu un professeur refusant de voir dans les maladies une action providentielle quelconque; un autre enseignant que "la substance nerveuse a pour propriété la pensée, et que, quand cette substance meurt, la pensée ne va pas revivre dans un monde meilleur." On a vu une jeunesse égarée acclamer le matérialisme comme "une rénovation, un progrès sur les vieilles traditions routinières."

Lorsque Mgr Dupanloup, dans son *Avertissement aux pères de famille* et dans son éloquente brochure sur *l'Athéisme et le Péril social*, signalait le progrès des doctrines matérialistes, de cette prétendue science *positive* qui nie l'âme et Dieu, parce que l'âme et Dieu ne tombent pas sous l'expérience grossière et directe des sens; lorsqu'il nous montrait ces doctrines funestes savamment exposées dans des livres destinés à l'enseigne-

ment classique, comme le *Dictionnaire de Médecine* de Littré, il était facile de prévoir que le matérialisme des maîtres gagnerait bientôt les rangs des disciples, et que les étudiants du congrès de Liège auraient dans les écoles de nombreux imitateurs.

Les tristes scènes dont nous parlons viennent de révéler la gravité du mal et la rapidité de ses progrès.

L'erreur, du reste, ne limite pas ses tristes ravages à un seul objet ; elle nous conduit en littérature, en philosophie, en peinture, en toutes choses, au réalisme le plus abaissé. Le courant qui triomphe momentanément à l'École de médecine est le même qui nous a menés de Cousin à MM. Taine et Renan, et d'Ingres à M. Courbet.

On veut s'affranchir de *la routine*, c'est-à-dire de la croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme, ces deux *hypothèses* sur lesquelles étaient fondées la vieille morale et la vieille société, et l'on chasse de partout non-seulement l'idée religieuse, mais le spiritualisme, afin d'arriver au règne absolu de la matière.

De telles aberrations inspirent plus de tristesse encore que de colère, et comment s'étonner que des ouvriers à peine pourvus de notions rudimentaires méconnaissent certaines vérités économiques, quand on voit des hommes doués d'une haute culture intellectuelle et qui devraient, par leur éducation et leurs lumières, servir de guides à leurs semblables, méconnaître les vérités philosophiques et religieuses les plus évidentes, celles qui ont été la croyance de tous les génies et de tous les siècles, celles que le simple bon sens démontre, pour prôner à leur place des théories absurdes et grotesques, quand elles ne sont pas malsaines et dangereuses ?

Le matérialisme n'est pas seulement, en effet, une doctrine antichrétienne et antirationnelle, mais encore antisociale. Matière et liberté sont deux termes qui s'excluent. Si l'homme est un être purement matériel, il n'est pas libre ; s'il n'est pas libre, il n'est pas responsable, et s'il n'est pas responsable, la société n'a pas le droit de le punir. Punit-on la pierre qui se détache du sommet d'un édifice, l'avalanche qui descend de la montagne, le fleuve qui déborde, la grêle qui dévaste ?

En théorie, le matérialisme est la destruction complète, radicale de toute société, de tout rapport possible entre les hommes. Sous son règne, la justice devient un non-sens et le dévouement une sottise. Sans doute on ne verra jamais l'application rigoureuse d'une pareille doctrine, parce qu'elle ne saurait prévaloir dans le monde, et que la nature humaine, si abaissée qu'on la suppose, gardera toujours de son origine quelque chose qui la préservera des derniers excès. Mais l'erreur n'en est pas moins déplorable, parce qu'elle fait de nombreuses victimes, cause des troubles et des ruines, dessèche et stérilise, comme le feu, les lieux où elle passe.

Il y a peu de jours, nous lisions dans les journaux le programme du couronnement de l'empereur François-Joseph comme roi de Hongrie. Ce document débute ainsi : "Le roi se prépare au couronnement par un jeûne de trois jours. Le couronnement ne peut-être célébré qu'un dimanche. L'évêque appelle la bénédiction du ciel sur celui qui doit être couronné..." Partout l'idée religieuse, et pourtant les magyars sont-ils une race abâtardie ? Il n'en est pas de plus virile sur tout le continent.

M. de Tocqueville a remarqué, à la suite de Montesquieu, que les fortes croyances sont la première condition de la grandeur d'un peuple. Les Romains ont été puissants et redoutables tant qu'ils ont honoré leurs dieux ; leur décadence a pour date le commencement de leur incrédulité.

Revue d'Economie Chrétienne.

BULTETIN CATHOLIQUE.

Nous avons déjà parlé de la foule recueillie qui encombrait chaque jour les vastes nefs de Notre-Dame pour entendre les éloquentes enseignements du P. Félix. Il nous reste à décrire en quelques mots la cérémonie de la communion pascale, qui clôture, le jour de Pâques, la retraite annuelle des hommes. Il n'y en a point de plus instructive et de plus majestueuse au monde. L'antique métropole était pleine jusque dans ses bas côtés de tout un peuple accouru des quatre points de Paris et réuni dans une même foi, une même espérance, un même amour. Des milliers d'hommes, dit un journal religieux,—on a compté plus de cinq mille communicants,—chantaient dans une même harmonie, dans un même élan de cœur, les plus belles hymnes de la liturgie catholique.

Après le saint sacrifice, le P. Félix est monté dans la chaire métropolitaine ; il était épuisé et radieux. Comme on prêtait l'oreille à cette voix fatiguée ! et quels échos éveillaient dans les cœurs tout ce qu'il disait sur l'Emmanuel et sur la fidélité qu'on lui doit garder !

Pendant la journée de Pâques, toutes les églises de Paris ont été littéralement assiégées du matin au soir. Voici un détail statistique qui ne manque point de signification. Dans une grande paroisse on a calculé que près de vingt-cinq mille personnes ont assisté aux messes qui se sont célébrées sans interruption depuis cinq heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi. Il a dû en être de même dans trois ou quatre autres églises aussi considérables et aussi pieuses. Ces résultats sont plus caractéristiques que tous les commentaires dont nous pourrions les accompagner.

—*La Semaine Religieuse.*